SOUVENIRS D'AFRIQUE ET D'ORIENT

LES BACHI-BOZOUKS ET LES CHASSEURS D'AFRIQUE

LA CAVALERIE RÉGULIÈRE EN CAMPAGNE

PAR

LE VICOMTE DE NOÉ



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

LES

BACHI-BOZOUKS

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ORIENT

I

Un grand pays a-t-il besoin d'une cavalerie irrégulière? Et ce besoin étant reconnu, comment créer, comment employer cette force nouvelle? Essais d'organisation, de mise en pratique, avantages et inconvénients des divers modes d'emploi de la cavalerie irrégulière, ce sont là des problèmes dont l'armée française, au lendemain de la guerre d'Italie, a pu apprécier toute l'importance.

Les souvenirs que je voudrais grouper ici apporteront peut-être quelques informations utiles dans un débat qui n'a rien perdu encore de son opportunité. J'ai suivi, depuis les tâtonnements du début jusqu'à la plus affligeante conclusion, une expérience tentée pour utiliser, comme force auxiliaire à côté de nos troupes, un des corps les plus indisciplinés de l'Orient. C'est à titre de témoin et d'acteur que j'essaye de raconter une page tristement significative de la guerre de Crimée; mais avant de conduire le lecteur dans le camp des *bachi-bozouks*, je dois dire quelques mots des autres corps de cavalerie irrégulière auxquels on s'est trop hâté de les comparer.

Dans les deux guerres récentes qui ont ému l'Europe, l'emploi de la cavalerie a été si restreint, comparé à celui de l'infanterie, que les vieux cavaliers ont dû s'émouvoir et s'écrier : « La cavalerie s'en va! » Les observations d'un officier de cette arme qui a servi trente-trois ans son pays ne pour-

raient-elles combattre un pareil sentiment? Pour ne parler que de la cavalerie irrégulière, il faut voir dans quelles conditions elle peut rendre quelques services, et l'on comprendra mieux alors pourquoi son rôle a été à peu près nul dans la guerre d'Orient.

La cavalerie irrégulière ne figure que dans un petit nombre d'armées européennes. L'Angleterre n'en a jamais eu, l'Autriche n'en possède point non plus, ses uhlans sont de la cavalerie régulière; la Prusse n'en a jamais montré en ligne. La France a fait deux essais : l'un, avec les spahis, qui a été couronné de succès, tout en laissant place à quelques objections [1]; l'autre, des plus malheureux, avec les *bachi-bozouks*. Quant à la Russie, elle possède depuis longtemps dans le cosaque le véritable cavalier irrégulier. C'est à elle surtout qu'il faut

1. Les corps de spahis seront un instrument de guerre d'autant meilleur qu'on se rapprochera plus de leur forme primitive, qu'on a dénaturée par une organisation imprudente.

demander des leçons sur l'emploi de cet élément de guerre.

La cavalerie régulière a occupé beaucoup d'écrivains spéciaux, parmi lesquels il faut citer les généraux de Préval et de Létang, qui ont écrit des pages dignes d'être méditées par les jeunes officiers de cavalerie. Le général de Préval surtout raconte ce qu'il a vu, et les leçons que l'on peut tirer de sa longue expérience, acquise dans les grandes guerres du premier empire, n'en sont que plus instructives [1]. La cavalerie irrégulière n'a pas eu d'aussi nombreux historiens. Deux écrivains cependant sont à citer sur la matière : le général

1. On regrette, quand on a lu les *Commentaires*, que César soit tombé au moment d'entreprendre la guerre des Parthes, dont il eût écrit l'histoire. On éprouve un regret pareil en voyant dans nos guerres modernes tomber trois de nos plus grands généraux de cavalerie, sans qu'ils aient laissé aucun écrit à la postérité : je veux parler de Murat, Montbrun et Lasalle. Que d'instructions, que de hautes leçons ces trois grands jouteurs de cavalerie eussent pu nous léguer, avec un savoir-faire que personne n'a pu atteindre jusqu'à ce jour !

russe Benkendorf et le général français de Létang; encore ne nous ont-ils donné que des écrits de quelques pages.

Le général Benkendorf, le premier en date, puisque son étude est de 1816, s'occupe exclusivement des cosaques et de leur utilité à la guerre. Ce rapide tableau, où abondent les récits des combats livrés contre nous de 1812 à 1815, fait briller le cosaque à nos dépens; mais, comme on l'a dit spirituellement, « notre amour-propre national n'a nullement à s'en blesser : la France est assez riche en gloire militaire. » Cet ouvrage est d'ailleurs marqué au coin de la franchise. Il faut rendre cette justice aux Russes, et nous avons été à même de nous en convaincre dans la guerre de Crimée : ils sont souvent plus véridiques que nous. Au dire et au témoignage des militaires français acteurs dans cette grande lutte, ils avouent avec un grand sentiment de vérité leurs succès, leurs fautes et leurs revers. L'ouvrage de M. le général Benkendorf est

donc infiniment curieux, et les officiers de cavalerie légère y puiseront d'utiles leçons. L'auteur écrivait le sabre au poing, et c'est de la meilleure littérature militaire.

L'écrit du général de Létang est plus concis encore, mais il n'en a pas moins son importance, surtout si l'on admet, ce qui est fort probable, que le maréchal de Saint-Arnaud y ait puisé l'idée de l'enfantement d'une cavalerie irrégulière en campagne, dont les *bachi-bozouks* ou spahis d'Orient devaient être l'essai. Ce qui donnerait quelque appui à cette croyance, c'est que l'on trouve dans l'organisation proposée par le général de Létang quelques traits propres à l'organisation des *bachi-bozouks* : le commandement des régiments irréguliers laissé à des lieutenants-colonels, les armes envoyées de France, l'irrégularité de l'équipement, de l'habillement, « équipement, dit le général, qui doit être aussi irrégulier qu'eux. » Tout fait donc supposer qu'en créant les *bachi-bozouks*,

on mettait en œuvre la théorie du général de Létang.

Déjà, il faut le reconnaître, sous le premier empire, l'idée d'une cavalerie irrégulière avait été mise à l'essai. Au dire du général russe Benkendorf, Napoléon appréciait tellement l'importance des cosaques, qu'il avait voulu les copier en métamorphosant des Polonais et des Français en cosaques; « mais, remarque à ce propos le général russe, la Vistule et la Seine ne sont pas le Don : le cheval normand ne va pas chercher l'herbe sous la neige, et le sol fortuné de la Russie est le seul qui produise des cosaques. » A l'époque où écrivait le général Benkendorf, la France ne pouvait pas encore opposer le *sol fortuné* de l'Afrique à celui de la Russie. Revenons à l'écrit de M. le général de Létang : il trouva dès le début beaucoup d'adversaires; il eut aussi d'éminents approbateurs, entre autres le général de Préval. Depuis cette époque cependant, les faits sont venus opposer aux

idées du général de Létang la plus éloquente des réfutations. Le général demandait qu'on reçût dans les régiments irréguliers des soldats d'infanterie. Comment le général de Létang, cavalier consommé, a-t-il pu commettre une pareille hérésie? Qui ne sait combien il importe, pour faire la guerre de partisan, d'être bon et audacieux cavalier, chose qui ne s'acquiert que par une longue pratique? Or, conformément à cette théorie, le corps des *bachi-bozouks* fut peuplé d'officiers, de sous-officiers et de caporaux d'infanterie dont l'inexpérience était visible [1]. Ce n'est pas attaquer l'infanterie française, dont la part a été si glorieuse dans nos dernières guerres, que de lui refuser les aptitudes spéciales exigées d'un corps de cavalerie irrégulière. L'événement a d'ailleurs donné tort à la théorie aventureuse qu'on l'appelait à justifier. Et pourtant celui qu'on chargea d'or-

1. J'en ai vu un qui tombait tous les dix pas, à la grande hilarité de sa troupe.

ganiser les *bachi-bozouks* était le plus propre sans contredit à mener à bien une pareille tâche. C'était un habile et rude cavalier, un chef de partisans s'il en fut, qui avait conduit sous le drapeau de la France les cavaliers les plus audacieux du monde, les Arabes; c'était le créateur des spahis d'Afrique, le général Yusuf.

Qu'est-ce au fait qu'une cavalerie irrégulière? quelle idée peut-on s'en former? Le général Benkendorf nous l'apprend, et le portrait est tracé de main de maître. « Le cavalier irrégulier, dit-il, n'est soumis à aucun règlement de service en campagne qui lui prescrive ce qu'il doit faire, comment il doit se conduire dans telle ou telle circonstance. Il peut agir comme il l'entend, puiser ses instructions dans son jugement, selon le degré d'intelligence dont il est doué, et c'est une source dont la force et l'abondance ne peuvent être calculées. Puisse cette mine féconde (les cosaques) ne pas être dilapidée imprudemment et sans mesure! » Si l'on appliquait

ces sages maximes aux spahis, on obtiendrait l'élément véritable de la force que nous cherchons, et le cosaque de Benkendorf trouverait un rude antagoniste dans le spahi d'Afrique. Ces deux types sont placés à des extrémités opposées, l'un au nord, l'autre au midi. Ils ont pu entrer en lice en Crimée : à l'Alma, le peu de spahis qui s'y trouvaient ont donné la mesure de ce que l'on pouvait attendre d'eux; mais on s'est empressé de les démonter, eux si attachés à leurs chevaux. Voilà la « dilapidation imprudente, » car le *bachi-bozouk* est bien inférieur au spahi.

Quand j'attaque l'organisation actuelle des spahis, il ne faut pas se méprendre : tel qu'il est, ce corps est admirable; mais dans cette cavalerie, habillée, armée uniformément, tout est régulier. Elle manœuvre par escadrons, par régiment, elle est appelée quelquefois à faire les manœuvres de ligne, et c'est sous ce point de vue que je l'attaque, parce que l'on a faussé son but et son institution. Le gé-

néral Yusuf, qui a créé les spahis, en conviendra tout le premier. Il voulait dans le principe laisser l'Arabe à lui-même ; il le connaissait trop bien : il savait qu'il n'y avait rien à lui apprendre pour la nature de la guerre à laquelle il était destiné, et que ces espèces de centaures seraient dénaturés si on les régularisait.

La cavalerie turque, telle qu'elle est aujourd'hui, et qui nous a fourni le *bachi-bozouk*, peut-elle entrer en comparaison avec la cavalerie arabe ? Sans contredit, on peut affirmer l'infériorité de la première, et cependant elle a eu ses beaux jours. Le mameluck, aïeul du *bachi-bozouk*, a joui à juste titre d'une haute réputation. Nos régiments d'Égypte, qui ont appris à le connaître, ont admiré son intrépidité dans les plaines d'Héliopolis, où tant de courage venait se briser sur nos invincibles carrés. D'où vient une pareille décadence ? C'est cependant le même peuple, les enfants fanatisés du prophète. La destruction des mamelucks

a enseveli leur réputation et leur glorieux passé ; le *bachi-bozouk*, cavalier irrégulier de cet immense empire, a perdu jusqu'à cette habileté, cette grâce, cette adresse à cheval, qui faisaient l'admiration de tous ceux qui ont vu les mamelucks. A l'appui de ce que j'avance, je citerai un seul fait, bien caractéristique, et dont j'ai été témoin : au camp de Varna, pour occuper leurs loisirs avant notre entrée dans la Dobrutcha, les *bachi-bozouks* se livraient au jeu du *djerid*, espèce de fantasia où chacun déploie son adresse en se poursuivant, en s'évitant à cheval, et qui consiste à se jeter un petit bâton : — celui qui le reçoit est déclaré vaincu. J'ai assisté plusieurs fois à ces exercices, et je haussais les épaules, comparant ces cavaliers à ceux que j'avais vus en Afrique, dans les belles fantasias de la province de Constantine surtout. Le *bachi-bozouk*, sans grâce, sans adresse, maniant mal son cheval, rapproché du superbe et brillant cavalier de l'Afrique, me faisait pitié. Souvent

quelques pahi, passant par là, détournait la tête pour ne pas voir et se moquer de son coreligionnaire. Tout manquait aux *bachi-bozouks :* chevaux, habileté, adresse, jusqu'à la fière allure du cavalier arabe, rehaussée par une richesse de harnachement, de costume, qui rappelle les plus beaux temps de la chevalerie.

Ce point est donc acquis : nous possédons une cavalerie irrégulière, dénaturée, il est vrai, mais dont la base existe. Veut-on savoir quels services elle pourrait rendre à la guerre ? Qu'on se rappelle le rôle joué dans les guerres du commencement de ce siècle par la cavalerie irrégulière du Nord. La campagne de 1812 s'ouvre, et le cosaque est sur son vrai terrain. Napoléon a franchi la frontière russe, il a une cavalerie régulière conduite par des généraux d'une habileté, d'une bravoure incomparables. Cette cavalerie va se trouver en face des cosaques. Voyons ceux-ci à l'œuvre. Le général Benkendorf nous fournira de nombreux exemples

utiles à méditer[1]. Les cosaques ne sont entrés en lutte avec notre cavalerie qu'à Moscou. « Le 16 septembre 1812, dit le général russe, un régiment de cosaques, fort de deux cent soixante-quinze chevaux, fut assailli par une colonne de cinq cents cuirassiers français sortie de Moscou. Cosaques et cuirassiers se chargèrent pendant une heure; la colonne française fut prise presque tout entière. » Arrive 1813. Le 15 août de cette année, un régiment de cosaques tombe à l'improviste sur une colonne de grosse cavalerie, d'infanterie légère et d'artillerie : tout est culbuté ou pris, et les cosaques emmènent deux pièces de canon françaises et quatre caissons. Il répugne à une plume française d'insister sur de pareils faits; mais peut-on admettre qu'une cavalerie irrégulière réunie à notre armée n'eût pas accompli de semblables prouesses?

1. Il a eu sous ses ordres dix-sept régiments de cosaques. De 1812 à 1814, quatre-vingt-deux régiments de cosaques ont combattu sous les drapeaux russes.

Sachons donc reconnaître une triste vérité : c'est que de 1812 à 1814 les cosaques nous ont fait quatre-vingt-dix mille prisonniers et pris trois cents pièces de canon. Citons même un dernier exploit qui montre, avec plus d'éclat qu'aucun autre, ce que l'on peut attendre d'une cavalerie irrégulière audacieuse et (qu'on nous passe le mot) bien *outillée*. A Wippach, le général Benkendorf tombe au milieu des quartiers des généraux français Sébastiani, Excelmans et Colbert. Il est complétement entouré et séparé de son corps. Il parvient cependant à se dégager, marche toute la nuit à trente pas des vedettes et des patrouilles françaises, qu'il voyait à la lueur des feux, et leur échappe sans avoir perdu un seul homme. Un pareil trait honore un chef de partisans plus peut-être qu'un succès, car sa science consiste à savoir tourner les talons à propos. On s'explique du reste cette manœuvre. Le sabre du cosaque est solidement fixé à la ceinture ; le cavalier n'a point d'éperons ; sur

ses habits comme sur ses armes, il ne porte aucune pièce de métal d'une trop grande sonorité; il est exercé à retenir son haleine. Les chevaux sont aussi peu bruyants que les hommes : il n'y a pas un seul cheval entier dans les régiments du Don. Voilà certes un remarquable type d'organisation de troupe irrégulière, et qui la nuit doit passer partout. En outre, le cheval du Don marche l'amble, qui équivaut à un galop allongé, et la bride qui sert à le conduire n'a aucune chaîne. Ce sont là de vrais cavaliers fantômes qui peuvent accomplir des prodiges, conduits par des officiers braves, audacieux et intelligents.

Tels étaient les cosaques en 1814. Comment les avons-nous retrouvés en 1854? Ce n'étaient plus les mêmes. Que faisaient ces fameux éclaireurs au débarquement d'Oldfort? Le maréchal Saint-Arnaud l'a dit : « Je débarquai, écrit-il, sans coup férir. » Les avons-nous jamais vus rôder autour de Kamiesh au début du siége? Les a-t-on vus

courir le long de la route du plateau de Chersonèse à Balaclava, enlever les hommes isolés avant que l'on eût mis cette route à l'abri d'un coup de main, comme on le fit après la journée de Balaclava ? Cependant il existait alors des cosaques, et le corps du général Liprandi, qui disposait d'une nombreuse cavalerie, devait en avoir. Nous ne les avons retrouvés que le 31 décembre 1854, en poussant une reconnaissance. Au nombre de trois cents, ils cherchèrent à tenir tête un instant au 1er de chasseurs d'Afrique, commandé par le colonel de Ferrabouc, aujourd'hui général ; mais ils furent culbutés, et, pour se sauver plus vite, ils jetèrent leurs lances. « La lance, dit le général Benkendorf, est l'arme dont le cosaque sait le mieux se servir, et qu'il manie avec une dextérité incroyable. » Quelle est la cause de cette infériorité ? A quoi faut-il attribuer la « dilapidation de cette mine précieuse? » Sans doute à un essai d'organisation régulière qui a dénaturé un corps né pour l'aven-

ture et les coups de main. Tâchons donc de méditer cette leçon des faits; ne traitons pas les corps irréguliers comme la force régulière; voyons, malgré des vices d'organisation déjà signalés, ce que sont encore nos spahis. Avec de pareils corps en Crimée et en Italie, d'importants résultats se seraient ajoutés sans nul doute aux succès obtenus. On n'aurait pas vu, par exemple, avec des éclaireurs, deux armées de près de deux cent mille hommes se surprendre et s'entre-choquer à l'improviste, comme à Solferino.

J'en ai dit assez pour montrer quel est le rôle d'une cavalerie irrégulière. Les principes de la formation d'une cavalerie pareille étant connus, on verra s'ils ont été bien ou mal appliqués dans l'organisation du corps dont il me reste à retracer l'histoire, aidé de mes souvenirs.

II

Appelé, par commission du ministre de la guerre, à exercer un commandement dans le corps des spahis d'Orient, je quittai la France le 1er juillet 1854, à bord du *Henri IV*, placé sous les ordres du capitaine Bonnefoi, un homme aimable s'il en fut, et tenu en grande estime par les maréchaux Bugeaud et Pélissier. Le 11 juillet, le *Henri IV* arrivait à Gallipoli, apportant à cette malheureuse petite ville le choléra, qui s'était mis comme passager à bord et qui ne tarda pas à faire ses victimes, dont une des plus regrettées fut le général d'Elchingen, le digne fils de l'héroïque maréchal Ney. Des ordres ayant été donnés pour que tous les officiers de *bachi-bozouks* fussent immédiate-

ment dirigés sur Varna, je me rendis à bord de l'*Ulloa*, et nous atteignîmes cette ville dans la matinée du 13. Je me jetai dans un canot, et au bout de quelques instants j'arrivai devant une maison fort simple qu'habitait le maréchal Saint-Arnaud, commandant en chef de nos forces en Orient. On m'introduisit aussitôt dans son cabinet. Je n'avais pas revu le maréchal depuis que je l'avais quitté capitaine dans la légion étrangère, au combat du col de Mouzaïa en Afrique, où il venait d'être blessé assez grièvement. Au lieu du brillant officier dont l'énergique physionomie était restée dans mes souvenirs, je retrouvais un homme courbé sous le poids des soucis du commandement et sous les premières atteintes du mal qui devait l'enlever. Le maréchal portait une redingote bleue; il était coiffé d'un képi militaire, de couleur grise, soutaché d'innombrables galons en soie jaune, marque distinctive de son haut grade dans la hiérarchie de l'armée. Il m'accueillit avec sa bien-

veillance habituelle, en arrêtant sur moi un regard dont l'expression mélancolique semblait trahir un pressentiment funeste. Notre conversation ne fut pas longue : je reçus l'ordre de rejoindre immédiatement les *bachi-bozouks* campés dans la plaine de Varna, sous le canon de la place, et je m'empressai d'obéir.

Le général Yusuf étant mon chef direct, puisqu'il était chargé de l'organisation de la cavalerie irrégulière, c'est à lui que je devais me présenter en quittant le maréchal. Le général était absent; mais notre célèbre peintre Horace Vernet, que j'avais l'honneur de connaître depuis longues années, logeait avec lui et me reçut. Informé du motif de ma visite, il fit seller un de ses chevaux et me donna un guide pour me conduire au camp des *bachi-bozouks,* où j'allais faire connaissance à la fois avec mon chef et avec mes subordonnés.

Bachi-bozouk, en turc, cela veut dire *tête folle,*

et l'expression ne paraîtra pas trop dure à quiconque aura connu ces hordes barbares. Quelques mots avant tout sur l'origine de ce corps qu'on avait conçu la triste pensée de régulariser en quelques jours. A la déclaration des hostilités entre la Russie et la Turquie, la guerre sainte fut proclamée dans toute l'étendue de l'empire ottoman, et des points les plus reculés accoururent tous les fidèles à la défense de l'étendard du prophète. Les mamelucks, les janissaires avaient été immolés; le sultan avait régularisé son armée : toute sa force en cavalerie ne pouvait consister que dans la levée de ces bandes d'irréguliers qui furent autrefois redoutables, la cavalerie turque ayant toujours passé pour une des meilleures de l'Europe. L'élément de ces bandes, c'étaient les *bachi-bozouks*. On en vit venir des bords du Tigre, de l'Euphrate, du golfe Persique, des montagnes du Kurdistan, etc. Au nombre de vingt-cinq à trente mille, ils s'abattirent dans le camp d'Omer-Pacha, généralissime

des troupes ottomanes. Ils devinrent bientôt un embarras pour le général turc. Impatient de se débarrasser de ces sauterelles qui lui dévoraient tout, Omer-Pacha s'empressa de nous offrir une partie de cette troupe indisciplinée. La France prit quatre mille *bachi-bozouks* à sa solde, et l'Angleterre, notre alliée dans la lutte, le même nombre. Je n'ai pas à m'occuper de ceux qui restèrent à Omer-Pacha, ni des quatre mille qui échurent à l'Angleterre sous les ordres d'un brave officier de l'armée des Indes, le colonel Beatson[1]. Quant aux quatre mille entrés à la solde de la France, et qui prirent le nom de spahis d'Orient, je puis en parler d'expérience.

Sur un espace immense étaient dispersées les

1. Rappelons seulement que les *bachi-bozouks* enrôlés par l'Angleterre furent pour l'armée de la reine un grave embarras. Une révolte ayant éclaté parmi ces troupes, le colonel anglais périt en cherchant à la réprimer, et des vaisseaux anglais, embossés sur la plage, furent obligés de les mitrailler pour en venir à bout.

tentes des quatre mille *bachi-bozouks;* je traversai leur camp sans trop d'attention, préoccupé que j'étais de me rendre auprès du chef dont j'attendais les ordres. Quoique ayant servi longtemps en Afrique, je n'avais jamais eu l'honneur d'être placé sous le commandement du général Yusuf. On comprendra donc avec quel sentiment de curiosité un peu inquiète je me présentai à lui. Je trouvai heureusement dans le général l'homme aimable, l'excellent officier dont j'avais entendu vanter l'intelligence. Yusuf m'accueillit avec une grâce toute française. « Ah! me dit-il en me tendant la main quand je lui appris l'objet de ma visite, je suis charmé de vous voir; mais je n'ai pas de commandement à vous donner. » Et aussitôt, voyant sur mes traits une expression de désappointement bien naturelle : « Restez près de moi, reprit-il; je vous offre ma table, peut-être trouverai-je l'occasion de vous employer. » A de si bienveillantes propositions, je n'avais à répondre qu'en remer-

ciant le général avec effusion, et je le quittai pour visiter le camp.

Cette fois, étant moins distrait, j'observai à l'aise le curieux spectacle qu'offrait le camp des *bachi-bozouks*. Il y avait là un pêle-mêle de costumes et d'armures dont l'effet, sous le radieux soleil d'Orient, était indescriptible. Rien dans ces étranges guerriers ne rappelait les temps modernes. Je me croyais transporté au milieu des armées de Darius. Telle était cependant la milice qu'il s'agissait d'organiser pour seconder la tactique d'une armée française. Cinq groupes étaient à distinguer dans cette cavalerie, venue de tous les points du monde musulman : les Albanais, les Arnautes, les Kurdes, les Arabes de Syrie, les Turkomans des bords du Tigre. Qu'on me permette de reproduire, d'après mes notes, l'opinion que m'a laissée chacun de ces éléments divers. « Albanais, très-bons soldats, nous suivraient partout ; Arnautes, difficiles à conduire, bons soldats : toucher à un, c'est

toucher à tous; Arabes de Syrie, très-bons soldats, pouvant se plier facilement à notre discipline; Kurdes, bons soldats, mais ne voulant accepter aucune subordination, vous répondant toujours *yok* (*non* en langue turque) quand on leur commande quelque chose : ils se feraient plutôt fusiller que de renoncer à leurs allures indépendantes; enfin les Turkomans, détestables soldats, mous, paresseux, la pipe à la bouche, et toujours assis les jambes croisées devant une tasse de café, leur seule occupation : tous des cavaliers de l'Asie Mineure. »

Pour l'armement, chacun s'était armé à sa guise, qui d'une lance, qui d'un tromblon, qui d'un sabre, qui d'une hache. Tous avaient des pistolets attachés autour d'eux, et ces fidèles compagnons ne les quittaient jamais. Leurs chevaux étaient de petite taille, mal nourris, efflanqués, et, sauf les chevaux de quelques Syriens qui avaient un cachet de race, aucun ne me parut mériter une grande

considération. Tous portaient une selle turque, beaucoup plus petite et moins haute que nos selles arabes, et qui se rapprochait beaucoup de la selle dite à *piquet*, dont on fait usage dans les manéges; je ne saurais en donner une idée plus exacte. Quant à la bride, la fantaisie de chacun s'était donné libre carrière; beaucoup de chevaux d'ailleurs n'avaient que des bridons, ce qui leur permettait de manger avec plus de facilité, attendu qu'on ne les débridait jamais.

A l'époque où j'arrivais pour prendre mon commandement dans cette turbulente milice, il y avait déjà sous l'impulsion du général Yusuf un commencement d'organisation. Le général faisait de son mieux pour seconder l'ardeur du maréchal Saint-Arnaud, qui voulait de prompts résultats. On procédait à cette organisation le programme du général de Létang à la main; on remplissait les cadres français d'officiers, de sous-officiers et de caporaux d'infanterie. Les seules choses qu'on

écarta de ce programme furent le tambour et la trompette. Le général Benkendorf constate que les cosaques du Don se passaient de ces instruments d'appel. Le cri *hurrah,* lancé par l'officier, suffisait pour qu'en moins d'une minute tout le monde fût à cheval. Nous avions remplacé la trompette et le *hurrah* cosaque par un crieur public.

A ce moment de l'organisation, il y avait trois brigades déjà formées, de deux régiments chacune, avec un effectif de douze à treize cents chevaux par brigade. Les régiments étaient divisés par pelotons, escadrons, suivant le système de l'organisation française. Voulant donner une certaine uniformité à l'armement, on avait fait venir des lances de France, et chaque *bachi-bozouk* en fut armé. Tous n'en conservaient pas moins l'arsenal qu'ils avaient apporté de leurs pays respectifs. On avait adapté à ces lances des flammes pour distinguer les numéros des brigades par série de

couleurs; on donna aussi des fusils à ceux qui n'en avaient point.

La première brigade était commandée par le chef d'escadron d'état-major Magnan [1], la deuxième par le capitaine de cavalerie du Preuil [2], et la troisième par le capitaine d'état-major de Sérionne [3]. Le commandant Magnan et le capitaine du Preuil parlaient tous deux fort bien le turc, ayant été détachés de l'armée française pour l'instruction des troupes du sultan avant la guerre. Qûant au commandant de la troisième brigade, le capitaine de Sérionne, il ne savait pas un mot de turc. Les deux premiers étaient donc à même d'être très-utiles dans la formation de ces nouveaux corps. Quant au troisième, il compensait l'ignorance du turc par un mérite militaire auquel le maréchal Saint-Arnaud avait rendu hautement justice. Notre

1. Tué comme colonel à l'assaut de Sébastopol.
2. Aujourd'hui lieutenant-colonel du 5e hussards.
3. Aujourd'hui chef-d'escadron d'état-major.

chef, le général Yusuf, qui parlait l'arabe, se faisait comprendre de quelques-uns de ces soldats; mais je crois que tous ne le comprenaient pas, c'est du moins ce que j'ai supposé dans plusieurs circonstances.

Malgré les éléments hétérogènes qui composaient ces bandes, chacun cherchait à lever les obstacles et à seconder le général dans une entreprise qui offrait de si sérieuses difficultés. Chaque soir le général rentrait du camp brisé de fatigue morale et physique; mais au lieu de prendre un repos qui lui était bien nécessaire, il nous proposait de parcourir les bivouacs avec lui. M. Horace Vernet nous accompagnait souvent dans cette promenade nocturne, qui pour lui surtout n'était pas sans charme. Que de fois n'avons-nous pas admiré ces sauvages guerriers accroupis en cercle autour de leurs feux, fumant gravement leur pipe, offrant à la rougeâtre lueur des foyers du bivouac des visages brunis par le soleil, des vêtements de toutes

formes et de toutes couleurs! Le vieil Orient était là dans toute sa bizarrerie pittoresque. Le général s'approchait des groupes, il échangeait avec les soldats quelques paroles dont je ne pouvais saisir le sens; mais le mot de Moscou revenait souvent dans la conversation. A ce mot, une expression d'implacable fureur contractait tous les visages. Kurdes, Albanais, Arnautes mettaient la main sur leurs pistolets, en lançant avec fureur le mot arabe *innchallah* (espérons). Était-ce la haine du Russe ou la soif du pillage qui faisait ainsi briller tous les regards? Ce qui est certain, c'est que ces hommes passaient à juste titre pour les premiers pillards du monde, et la ceinture qu'ils avaient roulée autour du corps paraissait largement garnie de bien illicite. Quand le choléra en eut dévoré une partie dans la Dobrutcha, beaucoup de morts avaient sur eux de 7 à 8,000 fr. en or. Je vois encore toutes ces physionomies farouches au milieu desquelles nous nous promenions sans

armes et le cigare à la bouche. Ces hommes redoutés et bien dignes de leur triste réputation étaient, je dois le dire, pleins de respect pour le général Yusuf, qu'ils saluaient de leurs acclamations et appelaient *pacha*. Le général obéissait lui-même, dans ses rapports avec eux, à un système arrêté, fort différent de celui de l'un des capitaines de Charles VIII qui, pour dresser l'infanterie à combattre par rangs et par bataillons, faisait pendre jusqu'à vingt soldats par jour. « C'est une grosse erreur, nous disait-il, de croire que les châtiments, les coups et les rigueurs puissent mieux convenir que la douceur pour dompter ces hommes. » Le système paraissait bon, car l'attachement que le général Yusuf avait su inspirer allait jusqu'à l'adoration.

Tout marchait ainsi à une organisation que l'on avait déclarée impossible, quand le général voulut un jour passer les nouveaux régiments en revue. L'ensemble qu'il obtint, ceux qui ont vu

une des plus belles pages de Decamps, la *Bataille des Cimbres,* pourront se l'imaginer. Au milieu de tout ce désordre, il y avait pourtant quelques bons symptômes. Nos *bachi-bozouks* savaient exécuter quelques mouvements imités de nos manœuvres; ils marchaient parfois en ordre, alignés, dans un silence que notre propre cavalerie n'observe point toujours. Les infractions malheureusement avaient leur tour : ce n'était pas seulement aux revues qu'on trouvait nos irréguliers en faute, et si je rappelle quelques autres méfaits commis par eux aux abords des fontaines, où ils distribuaient trop libéralement des coups de baïonnette et de pistolet aux soldats de l'armée britannique, c'est pour noter des souvenirs personnels qui se rattachent à ces aventures trop fréquentes. Le général Yusuf me chargeait en effet volontiers d'aller arranger ces sortes d'affaires, et ma connaissance de la langue anglaise me valut ainsi plus d'une fois l'occasion de visiter le camp de nos alliés.

Parmi ces visites au camp anglais, je ne puis oublier celles qui me valurent l'honneur d'être admis auprès de lord Raglan, la première surtout. Le noble lord, dont les traits se faisaient remarquer par une vive expression de noblesse et de douceur, me reçut avec la politesse exquise d'un homme de haute race. J'avais à me plaindre des Écossais, qui avaient couru sus aux *bachi-bozouks* dans une querelle près des fontaines, et les avaient maltraités au point de mettre la vie de quelques-uns en danger. Le noble lord, après m'avoir écouté, me dit qu'il allait me remettre une lettre pour l'officier général qui commandait leur camp, et il se mit en devoir de tailler avec une coquetterie charmante une plume entre ses jambes[1]. Je pris congé de Sa Seigneurie en la remerciant de son bienveillant accueil, et je montai à cheval pour aller porter ma lettre au camp des Écossais. Je pus là

1. Lord Raglan avait perdu un bras à Waterloo.

observer les états-majors anglais sous un autre aspect, non moins digne d'attention. Le colonel des *highlanders* était un *gentleman* tout habillé de nankin, coiffé d'une casquette en toile cirée. Quand je m'approchai de lui, il était gravement préoccupé... de la confection d'une omelette! Au premier coup d'œil, je prévis que l'opération allait avorter, et qu'au lieu d'une omelette, faute d'avoir obtenu l'annexion des blancs et des jaunes, le digne *gentleman* ne produirait que des œufs sur le plat. Je saisis la fourchette, et j'opérai vivement la fusion désirable. Il me remercia. Je l'aidai à retourner son omelette, chose à laquelle il semblait ne rien entendre. Tout ayant réussi de façon à contenter les plus rigides maîtres de la cuisine française, j'exposai au colonel l'objet de ma visite. Son omelette à la main, il me fit entrer dans sa tente et m'offrit de partager son repas. Je refusai, mais je voulus savoir pourquoi un colonel de *highlanders* était réduit à faire lui-même son ome-

lette. J'appris que le pauvre colonel avait perdu tous ses domestiques, victimes du choléra, et je reçus plus tard la triste nouvelle que cet excellent homme, qui se montra des plus conciliants dans l'affaire dont je venais l'entretenir, avait lui-même succombé à cette cruelle maladie.

J'ai laissé la formation des *bachi-bozouks* au moment où l'on pouvait mettre en ligne trois brigades. Une quatrième allait se former enfin. Le général Yusuf tenait beaucoup à cette quatrième brigade, qui aurait fait monter la cavalerie sous ses ordres au chiffre de plus de cinq mille chevaux, ce qui était un assez bon commandement. Il n'était pas difficile, en réalité, de se procurer des *bachi-bozouks*, Le bureau de recrutement se trouvait à Choumla, au camp d'Omer-Pacha; il n'y avait qu'à écrire pour en avoir, et le généralissime ottoman mettait à s'en défaire le plus gracieux empressement. Toutefois ce n'était pas à ce bureau que le général voulait s'adresser. Le bruit lui

était arrivé, pendant qu'il organisait les autres brigades, qu'une assez forte colonne de *bachi-bozouks* courait le long du Danube, faisant toute sorte de fantasias et de gentillesses. Le général de cavalerie anglaise, le héros de Balaclava, lord Cardigan, battant l'estrade le long du fleuve, les avait rencontrés avec un chef à leur tête, et ce chef était une femme. L'imagination du général Yusuf s'enflamma à cette nouvelle, et il dépêcha immédiatement un de ses officiers à la recherche de la nouvelle Jeanne d'Arc et de sa colonne, afin de l'engager à se ranger sous les bannières de la France. L'amazone reçut l'ambassadeur, mais sans trop goûter la proposition. Cependant, d'humeur aventureuse, comme bien l'on pense, elle finit par accepter, et dit qu'elle allait se mettre en route avec ses troupes pour le camp français. Dans sa course désordonnée, il lui était à peu près indifférent d'aller soit d'un côté, soit de l'autre, puisqu'elle n'obéissait à personne; mais le général gar-

dait le secret jusqu'à parfaite conclusion de la négociation. Quand il sut qu'il allait enfin avoir dans ses rangs la « fameuse héroïne du Kurdistan, » il ne se tint pas de joie; sa quatrième brigade, objet de ses rêves, était trouvée, et il me fit appeler. « Colonel, me dit-il, jusqu'ici vous n'avez pas eu de commandement. J'ai pensé à vous; j'attends demain, vers les onze heures du matin, un millier de *bachi-bozouks* que l'on a trouvé errant aux bords du Danube; je vous en destine le commandement, ce sera ma quatrième brigade. » Je remerciai avec effusion le général. Il ne me dit pas un mot de la *Pucelle du Kurdistan*, comme on l'appelait. Je sortis donc de la tente très-impatient de voir mes mille bandits arriver au camp.

Le lendemain, l'amazone kurde fut exacte au rendez-vous. A onze heures, on commença d'entendre le charivari guerrier qui précédait la colonne. La musique se composait de timbales, que les cavaliers placés en tête frappaieut comme des

démoniaques, en poussant des hurlements barbares. On eût dit des sauvages des îles Sandwich s'avançant à la rencontre du capitaine Cook. Aussitôt arrivés dans notre camp, tous mirent pied à terre. Les chefs se réunirent, et, conduits par le *chaous* du général, ils se dirigèrent vers sa tente. J'y avais été appelé avec les officiers commandant les autres brigades. « Messieurs, nous avait dit le général à la tête de ses cavaliers, vous allez voir une femme. Je suis sûr d'obtenir de vous les égards que l'on doit d'abord à une femme, à celle surtout qui est entourée d'un prestige religieux aux yeux de ceux qu'elle commande. » Quoique fort surpris, nous nous inclinâmes en signe de respect et d'obéissance. Bientôt parut la tête de la députation ; mais, avant d'entrer, les chefs s'arrêtèrent : ils semblaient attendre quelqu'un. Une femme se détacha du milieu de la haie qui se formait pour lui livrer passage et entra la première dans la tente. Le général s'avança, lui dit quel-

ques mots en turc, et elle s'assit par terre, les jambes croisées à l'orientale; tous les assistants restèrent debout. Comment décrire cette héroïne? Il faut, pour avoir une idée de cette étrange figure, songer aux sorcières de Macbeth ou à Élisabeth voyant sur son lit de mort apparaître l'ombre de Marie Stuart. Quant au costume, l'héroïne kurde portait un turban vert, une veste rouge, des pantalons verts à la turque. Un caban de couleur foncée, dont on ne pouvait bien préciser la nuance, vu l'usage qu'elle en avait fait au milieu des camps, tombait sur ses épaules. Des pistolets, yatagans et autres ustensiles de guerre faisaient de sa ceinture un véritable arsenal. Elle était petite, et sans l'expression d'énergie répandue sur ses traits, elle eût paru laide. La *Pucelle du Kurdistan* n'était point jeune d'ailleurs.

A peine accroupie, elle promena autour d'elle des regards d'hyène et prononça d'une voix brève, mais impérieuse, le mot *sou*, qui veut dire en turc

de l'eau. On s'empressa de lui apporter la gargoulette; elle s'en empara pour y boire au goulot, sans attendre qu'on lui apportât un verre. Après avoir satisfait sa soif, elle demanda du même ton impératif une pipe, que l'on s'empressa également de lui apporter. Satisfaite sur ces deux points, elle resta silencieuse et grave, pendant que le général parlait aux autres chefs. Le capitaine de Sérionne, qui dessinait fort bien, crut l'occasion bonne pour fixer sur son calepin les traits de la Pucelle. Celle-ci s'en aperçut bientôt, et lui lança un regard foudroyant. On assure que les musulmans considèrent comme un affront d'avoir leurs traits reproduits sur le papier. A en juger par ceux d'Afrique, ce serait une grosse erreur; mais les musulmans de l'Afrique française sont civilisés, et ceux-ci étaient une troupe de fanatiques. Au bout de quelques moments, le général Yusuf les congédia, et je restai seul avec lui. « Eh bien! me dit-il, voilà votre quatrième brigade, mon cher colonel... — Très-

bien, lui répondis-je; mais la femme?... — Vous la garderez, me dit le général; au surplus nous verrons plus tard. Faites toujours demain matin le recensement de tous ces cavaliers avec l'aide d'un *kodja* (secrétaire). »

Jamais les *bachi-bozouks* ne débrident leurs chevaux, et quant à leurs armes, elles sont, comme la bride de leurs chevaux, vissées sur eux. Lorsque je vis mes hommes bien établis au bivouac, sur l'emplacement qui leur avait été assigné, je fis placer ma tente près d'eux, afin de pouvoir dès le lendemain commencer le recensement. J'eus tout le loisir de les contempler. Ils ressemblaient aux autres *bachi-bozouks*, c'étaient des membres de la même famille. Quant à la Pucelle, elle disparut au milieu de ses gardes, et je ne pus l'apercevoir de la journée, La tente d'une musulmane est sacrée. La nuit vint. Une fois les feux allumés, je crus inutile de veiller plus longtemps sur ma troupe, et j'allai me coucher. Pouvais-je

prévoir la fâcheuse surprise qui m'était réservée?

Dans la nuit, vers les deux heures du matin, un affreux tapage, accompagné de coups furieux appliqués sur les timbales, me réveilla en sursaut. J'écoutai, et il me sembla que les *bachi-bozouks* exécutaient des danses de leur pays. Cédant à la fatigue et rassuré d'ailleurs, je me rendormis; mais vers les cinq heures du matin, au lever du jour, quand j'entr'ouvris doucement les rideaux de ma tente pour observer ma brigade, je crus rêver. Onze cavaliers seulement m'étaient restés fidèles, le reste avait pris la clef des champs. La Pucelle du Kurdistan était partie à la tête de sa colonne. Ainsi s'expliquait le bruit qui m'avait réveillé. Je fis prendre aussitôt les noms des onze fidèles, ce qui ne fut pas long, et je courus porter la triste nouvelle au général Yusuf. Il eut peine d'abord à me croire; il fallut bien cependant se rendre à l'évidence : la quatrième brigade était désormais perdue pour nous. Que devint-elle? se demandera-t-on.

— Ce que deviennent les hirondelles. Personne ne le sait. Le plus triste au milieu de ce dénoûment comique, c'était moi. Je perdais mon commandement. Le général me consola, et me serrant la main : « Eh bien! colonel, vous avez perdu votre brigade; mais vous me servirez de second, et s'il m'arrive malheur, vous prendrez le commandement du tout. »

L'organisation paraissait alors terminée, et l'on croyait avoir un instrument de combat. Il restait à le mettre en œuvre. L'expédition de la Dobrutcha offrit l'occasion d'éprouver la nouvelle milice. On sait dans quelles circonstances fut décidée cette funeste campagne : je les rappellerai en quelques mots. L'armée, depuis son arrivée en Turquie, était inactive dans les camps, et le choléra nous étreignait déjà de ses serres cruelles. Beaucoup de personnes ont dit et écrit que le maréchal Saint-Arnaud, fatigué d'une inaction qui allait peu à son caractère et voulant faire oublier l'épidémie, avait

projeté une pointe dans la Dobrutcha pour distraire ses troupes et les éloigner d'un pays qui, par suite du temps et de l'agglomération, devenait mortel. Je ne le crois pas : l'expédition de Crimée étant arrêtée depuis longtemps dans sa pensée, la Dobrutcha lui devenait nécessaire pour faire diversion. De Gallipoli (3 juin 1854), le maréchal écrivait : « La Crimée est mon idée favorite ; j'ai pâli sur ses plans. » C'était là qu'il voulait porter la guerre, et non sur le Danube. Il avait tout le monde contre lui, mais il avait son *flair militaire*, comme il l'écrit lui-même. En pointant sur la Dobrutcha, il n'avait d'autre but que d'amener les Russes de ce côté, tandis qu'avec la flotte et son armée il allait débarquer en Crimée. Un fait semble justifier cette hypothèse, c'est que la première division marchait derrière nous, qu'elle s'arrêta un moment à Baltchick, et que ce fut de ce point même que plus tard elle fut embarquée.

III

Quoi qu'il en soit, nous reçûmes un jour l'ordre de nous tenir prêts à lever notre camp, et le 22 juillet au matin nous nous mîmes en marche; l'heure de la lutte était arrivée, et les quatre mille *bachi-bozouks*, ayant le général Yusuf à leur tête, s'ébranlèrent dans la direction de la Dobrutcha.

Par une journée magnifique, notre longue colonne, dont l'ensemble présentait un coup d'œil imposant comme masse de cavalerie, quitta le camp de Varna. Nous voyageâmes une grande partie de la journée dans des forêts magnifiques, et atteignîmes, vers le soir, une vallée charmante et fertile, où il y avait un village sans habitants. Pourquoi n'y en avait-il point? J'ai dû supposer

que les populations faisaient le vide devant les *bachi-bozouks*. Le général Yusuf y établit son bivouac et donna l'ordre de dresser sa tente, la seule qui existât dans la colonne; nous marchions sans bagages, comme toute colonne légère doit faire. L'endroit s'appelait Tchatal-Tchesmé. Comme nous traversions la vallée ponr gagner une petite éminence boisée où l'on devait planter la tente du général, nous aperçûmes un de nos cavaliers mort et étendu sur le bord de la route; il était tout noir. Le cheval broutait l'herbe paisiblement à côté du cadavre de son maître. C'était le premier cholérique depuis la formation des *bachi-bozouks*. A Varna, le choléra sévissait dans le camp français et anglais; mais il n'avait pas encore rendu visite aux *bachi-bozouks*, il attendait son heure. On enterra le pauvre Turc, dont la mort était attribuée par quelques optimistes à l'insolation, car il avait fait très-chaud toute la journée. Une énergique expression de Vauvenargues m'était cependant

revenue en mémoire. Dans une page déchirante écrite sur une retraite en Allemagne près de Prague : « La mort, disait-il, nous suivait en silence. »

Le 23 juillet, à travers un pays plat, solitaire, sans arbres, nous atteignîmes Kavarna, où l'on devait bivouaquer. Aucune trace d'habitants. Au loin, en promenant les yeux sur l'horizon, on apercevait de petits renflements de terrain qui ressemblaient à des miniatures de montagnes : c'étaient les tombeaux des Russes, et il y en avait beaucoup, assez, disait-on autour de moi, pour contenir une armée. — Ceux qui parlaient ainsi étaient-ils des alarmistes? Je le crus d'abord, mais de tristes réalités allaient me prouver le contraire.

Le 24, nous atteignîmes Bajardjick; même pays, même désolation : des lacs d'eau stagnante. Des poules de Carthage, qui paraissent avoir pour ce pays une prédilection particulière, s'enlevaient à chaque instant sous les pieds de nos chevaux, et

troublaient seules du bruit de leurs ailes le silence de ces vastes solitudes. Le 25, nous arrivions à Mangalia vers les onze heures du matin. Comme le général Yusuf savait que la première division, forte de dix mille hommes, suivait la colonne avec son artillerie, il prit quelques dispositions pour assurer le passage des arrivants. Mangalia est bâtie sur le bord de la mer Noire, et il était diffficile de s'y porter avec de l'artillerie, la mer délayant le sable dans plusieurs endroits, et les roues pouvant s'y enfoncer à chaque pas. Le général fit faire quelques travaux. On établit une espèce de chaussée solide au moyen de poutres que l'on put se procurer. Le travail dura plusieurs heures. On avait adjoint aux quatre mille *bachi-bozouks* un magnifique régiment de lanciers turcs de la garde du sultan, plus six pièces d'artillerie, qui avaient fait leurs preuves à Silistrie. Le régiment de lanciers avait deux colonels, l'un Turc et l'autre Polonais, le brave et excellent colonel

Kosielski. On fit passer les pièces d'artillerie turque pour essayer la chaussée; on s'assura qu'elle était suffisamment solide, et on attendit avec confiance l'arrivée de la première division.

Notre bivouac était établi autour de Mangalia. Cette misérable petite ville, sale comme toutes les villes turques, ne possédait que quelques puits, et le général, dans sa sollicitude pour le renfort attendu, en avait fait réserver quelques-uns pour la division française; des gardes avaient été établies pour que personne n'en pût approcher.

Le 25, à deux heures de l'après-midi, arriva cette magnifique division au grand complet, avec ses vieux régiments bronzés par le soleil d'Afrique et le général Espinasse en tête [1]. Le général Yusuf se porta avec son état-major à la rencontre de la division; il indiqua au général Espinasse les dis-

1. Le général Canrobert, commandant de la division, chargé par le maréchal Saint-Arnaud d'aller reconnaître la côte de Crimée, était alors absent.

positions qu'il avait prises pour assurer le passage de la divison et lui garder quelques puits en réserve. La réponse du général Espinasse signifiait à peu près ceci : « Général Yusuf, j'ai là dix mille hommes fatigués, vos puits ne me suffisent pas; ne pouvez-vous, avec vos *bachi-bozouks*, aller camper ailleurs? » Les deux chefs ne tardèrent pas à se séparer, assez mécontents l'un de l'autre.

Le lendemain de bonne heure, nous montâmes à cheval; le général Yusuf laissa filer sa colonne, et se dirigea vers la tente du général Espinasse. J'accompagnais le général, qui était suivi de son porte-fanion. Arrivé à la tente, le général mit seul pied à terre et entra. Je me tenais, avec le porte-fanion qui gardait son cheval, à une certaine distance; mais tout le monde sait que les tentes sont en toile, et que le bruit d'une conversation peut facilement vous arriver. Quelques mots que je saisis involontairement furent prononcés par le

général Espinasse avant la fin de l'entretien. « Général, disait-il à notre chef, ce n'est pas une guerre de sauvages que nous faisons. » Je cite ces mots parce qu'ils m'amènent à parler des instructions données par le maréchal Saint-Arnaud au général Yusuf avant le départ de la colonne, c'est-à-dire à une des nombreuses causes dont l'influence a été sensible sur la marche de la campagne. Dans ces instructions écrites, le maréchal détaillait les forces russes que l'on pouvait rencontrer dans la Dobrutcha. — Il y avait, disait le maréchal, un corps russe à Babadagh évalué à sept ou huit mille hommes; dans les environs, un corps de cosaques, et sur le bord de la mer, dans un petit village, un régiment de hussards avec quelques pièces d'artillerie. « Tâchez de me *souffler* tout cela si vous pouvez, ce serait là un bon coup. Je laisse à votre expérience le soin de faire comme vous l'entendrez pour y arriver. » Puis venait un *post-scriptum* ainsi conçu : « Le général Espinasse, qui vous suit

avec la première division, *déférera* à vos ordres selon les circonstances. »

Le général Yusuf, par les *bachi-bozouks* que nous avions dans nos rangs, et qui avaient été à Babadagh, s'était fait renseigner sur les abords de cette ville. On devait marcher longtemps en plaine, et Babadagh se trouvait couvert par un rideau de petits bois très-favorables pour une surprise. Il avait donc fait son plan, et il raisonnait juste en pensant que, par une marche de nuit tenue secrète, et comme il savait en faire, il pouvait tomber à l'improviste sur les Russes, et sinon les *souffler* tous, comme le demandait le maréchal, au moins opérer une diversion utile. Le plan était bon, mais il fallait être soutenu; on pouvait être ramené, et le général Yusuf comptait beaucoup sur le *post-scriptum* de la lettre du maréchal, sur le concours que lui prêterait la première division, pour exécuter son coup de main. Le général Yusuf était donc venu s'entendre avec le général Espinasse. Quand

il revint à moi, il paraissait soucieux et préoccupé. « Que veut dire, me demanda-t-il, le mot français *déférer?* quelle en est la véritable signification? » Je lui répondis que c'était faire une chose avec déférence, mais non avec une obéissance passive. Le général parut de plus en plus contrarié.

Nous marchions sur Kustendjé. Il faisait beau temps; mais plus l'on avançait, plus la désolation et la solitude portaient l'âme à la tristesse. Nous atteignîmes Kustendjé dans la soirée. Le 1er régiment de zouaves, commandé par le colonel Bourbaki [1], nous y attendait. La vue de ces braves nous fit du bien. Kustendjé était abandonné, les cosaques l'avaient évacué depuis peu de temps, et, suivant leur louable coutume, y avaient commis toutes les horreurs possibles. Le colonel Bourbaki vint saluer notre général, et tous deux s'assirent au pied d'un petit monticule, en dehors de la ville,

1. Aujourd'hui général de division.

pour aviser aux dispositions à prendre. Le général Yusuf m'envoya en avant établir le bivouac des *bachi-bozouks*, qui fut assis dans la plaine, aux bords d'un de ces lacs stagnants si communs dans la Dobrutcha. Nous avions à notre état-major une sorte d'officier turc qui servait, je crois, au général pour les renseignements dont il pouvait avoir besoin sur le pays. Il était maigre, grand, vieux et très-peu rassuré. Nous campâmes en carré, et tout le temps que durèrent les travaux de l'installation, ce brave Turc appréhendait une irruption des Russes. « Ce sera certainement, me disait-il, pour demain matin au petit jour, c'est la manière d'attaquer des Russes. — Profitez alors de la nuit, lui dis-je, pour dormir de votre dernier sommeil. » Il ne pouvait fermer les yeux, et ses terreurs ne s'évanouirent qu'au lever de l'aurore. Le général ayant donné l'ordre de monter à cheval, nous nous mîmes en route. Nous marchions depuis le matin, et le général Yusuf, pour s'éclairer dans un pays qui

pouvait nous devenir à chaque instant hostile aux approches de Babadagh, avait détaché la deuxième brigade de *bachi-bozouks*, sous les ordres du capitaine du Preuil. Cette brigade devait pousser une forte reconnaissance. Nous cheminions tranquillement avec le reste de la troupe, quand, vers les onze heures du matin, arriva à fond de train, sur un cheval couvert d'écume, un sous-officier mulâtre qui appartenait au 4e régiment de chasseurs d'Afrique, et qui faisait partie de nos régiments irréguliers. Il aborda respectueusement le général en ôtant son képi, et lui annonça que l'on venait d'apercevoir les premières vedettes russes. Ce sous-officier était fils du fameux général français Allard, qui a combattu dans l'Inde avec Rundjet-Sing. J'avoue que mon cœur se dilata, car nous errions dans un vide désespérant. On lui demanda quelle espèce de troupes ce pouvait être; il nous annonça des cosaques. Ce sous-officier mulâtre, venant nous annoncer la bienvenue de ces enfants du

Nord, présentait à l'imagination un contraste piquant.

Le général fit prendre tout de suite quelques dispositions, et nous continuâmes à chevaucher au-devant de cette armée russe, que nous supposions couverte par son éternel rideau de cosaques. Nous marchions depuis fort longtemps, toutes les lunettes de campagne braquées sur l'horizon : on n'apercevait rien, pas un nuage de poussière qui trahît l'approche d'un ennemi quelconque. A un endroit appelé Kergeluk, le général Yusuf s'arrêta : on ne voyait pas de cosaques, et on avait même perdu toute trace de la direction prise par la deuxième brigade, lancée en éclaireurs. Malgré des envois successifs dans tous les sens, aucune nouvelle n'arrivait au général. Plongé dans une cruelle inquiétude, il était descendu de cheval, et, arpentant le terrain, il exprimait avec véhémence toutes ses appréhensions. Un escadron de lanciers turcs qu'il avait envoyé à la découverte

avec le capitaine Magnan était parti; mais les heures se passaient, et on n'entendait pas même parler de cet escadron, commandé cependant par un officier des plus intelligents. J'étais resté constamment aux côtés du général. Se tournant vers moi : « Montez à cheval, me dit-il, prenez un ou deux cavaliers; je compte sur vous pour m'apporter enfin un mot sur ce qui se passe. » Je partis aussitôt, je galopai dans toutes les directions, et je vis de loin quelque chose qui marchait en bon ordre. Je piquai dessus : c'étaient les lanciers turcs, avec le capitaine Magnan, à la recherche d'êtres invisibles. Ils n'avaient rien vu, rien entendu, et rentraient au camp. Je rentrai avec eux. Mon cheval était fourbu... Le général nous interrogea, mais nous n'avions rien à lui dire. Il mâchait son cigare. « C'est la première fois, disait-il, qu'il voyait faire la guerre comme cela! Où étaient ses spahis, les éclaireurs par excellence? » Tout à coup arrive au galop, le visage bouleversé, l'or-

donnance du capitaine du Preuil, commandant la deuxième brigade. Il versait des larmes. « Mon capitaine, dit-il d'une voix étouffée, est acculé dans un village par les cosaques; si on n'arrive pas promptement à son secours, c'en est fait de lui et de son *petit monde.* » Ces derniers mots nous frappèrent, car nous avions vu partir le capitaine avec deux régiments. On fit monter à cheval au plus vite deux nouveaux régiments, qui partirent dans la direction indiquée par l'ordonnance. Ils marchèrent longtemps, conduits par ce pauvre homme, qui les égara au milieu des steppes, et revinrent, au bout d'une heure ou deux, furieux contre leur guide, qui semblait victime d'une hallucination, et que le général paraissait avoir bonne envie de faire fusiller. Tout s'expliqua enfin. Quelques instants après on aperçut, du point où nous étions placés, un petit nuage de poussière qui s'élevait à l'horizon. Le dénoûment était tragique. Le capitaine du Preuil, en lançant ses deux régi-

ments en éclaireurs, en avait perdu un, qui s'était enfoncé dans des régions inconnues sur sa gauche, et qu'il n'avait point revu. Avec le régiment qui lui restait, le capitaine avait atteint un petit village appelé Karnasani, et dans lequel se prélassaient quelques cosaques. Courir sus avec ses cavaliers avait été l'affaire d'un instant; par malheur, de tout son régiment il était arrivé lui neuvième, le reste n'avait pas voulu dépasser le village, malgré la distribution de coups de plat de sabre que leur apppliquait de toutes ses forces un officier fort vigoureux, le capitaine de Polignac. Ce qui advint de la petite troupe qui s'était héroïquement jetée en avant se devine : ces neuf braves, tous du cadre français, et un *bachi-bozouk*, plus quelques lanciers de la garde turque, furent tués pour la plupart; le capitaine du Preuil resta sur la place, percé de neuf coups de lance. Le seul *bachi-bozouk* qui se fût bravement engagé avec les Français enleva le capitaine sous le feu

des coups de carabine des cosaques, et disparut en l'emportant sur son cheval.

Ce nuage de poussière que nous avions aperçu dans le lointain, c'était l'héroïque petite troupe qui revenait toute meurtrie. Le capitaine du Preuil était couvert de sang et de poussière, ses vêtements étaient en lambeaux, et son mouchoir teint de sang lui enveloppait la tête. Il avait repris ses sens et me reconnut. « Ah! s'écria-t-il, les lâches, ils m'ont abandonné. » Ce furent les premiers mots qui sortirent de sa bouche. On s'empressa de le transporter au camp, où il fut pansé. Le *bachi-bozouk* qui avait sauvé le capitaine fut présenté au général Yusuf, qui le félicita, et en récompense de ce bel acte de dévouement le nomma *bim-bachi*.

J'avais lu dans les relations des guerres du premier empire que tel officier avait reçu dix, douze et jusqu'à dix-neuf coups de lance, et qu'il en était revenu. C'était alors une énigme pour moi; mais quand on considère bien la lance d'un cosaque,

qui est d'un pied et demi plus longue que la nôtre, et que l'on regarde le fer qui est fixé au bout, tout s'explique : ce fer ne dépasse pas 2 centimètres, et n'a pas ces côtés triangulaires qui font ressembler le fer de la lance française à la baïonnette si meurtrière de l'infanterie.

Le 2e régiment, qui s'était détaché de la brigade du capitaine du Preuil, rentra au camp fort tard dans la soirée, ayant battu la campagne sans avoir rien vu. Ainsi se terminait la première affaire où les *bachi-bozouks* eussent été engagés. Le début n'était pas heureux. Le général cependant, piqué au jeu, se promit de prendre bonne revanche le lendemain. Le 1er régiment de zouaves, que nous avions trouvé à Kustendjé, nous avait rejoints, au nombre de quinze cents hommes. Cet appoint venait fort à propos. La nuit fut des plus calmes, comme tous les calmes qui précèdent les grands orages,

Le 28 juillet au matin, le temps était admirable,

le soleil était éclatant, on avait oublié les peines de la veille, et toute la cavalerie se préparait à se mettre en marche. Les six pièces d'artillerie turque devaient nous suivre, ainsi que les zouaves, qui devaient se tenir à distance, au pas de l'infanterie, mais nous rejoindre avec leur célérité bien connue, si les circonstances l'exigeaient. Tout le monde était dans les meilleures dispositions pour venger le petit échec de la veille.

Avant de se mettre en route, le général Yusuf fit appeler le capitaine de Sérionne, qui commandait la troisième brigade, lui donna l'ordre de se porter en avant, de se bien éclairer, et surtout de ne pas le perdre de vue et de se tenir toujours en communication avec lui. La brigade, ayant reçu ces instructions en termes bien précis, partit sur-le-champ comme une volée d'oiseaux, et notre colonne se mit en marche derrière elle au pas de la cavalerie. Une plaine immense s'étendait devant nous. Après l'avoir suivie pendant une ou deux

lieues, nous arrivâmes à une sorte de vallon, ayant la mer à notre droite, et devant nous la ville de Babadagh. Sur les bords de la mer, à notre droite par conséquent, se trouvait ce petit village dans lequel, d'après les indications du maréchal Saint-Arnaud, devait stationner un régiment de hussards russes avec quelques pièces d'artillerie. L'intention du général Yusuf, je le suppose, était de marcher pendant quelque temps le cap sur Babadagh, puis de se jeter brusquement à droite, de tomber sur les Russes, et de les prendre eux et leurs pièces. Le 1er de zouaves aidant, la chose devenait possible. A ce moment toutefois, le général Yusuf, ne voyant plus rien à l'horizon qui pût l'éclairer sur sa communication avec la troisième brigade, commença d'avoir quelque inquiétude. Il me donna aussitôt l'ordre de pousser en avant pour voir si je ne découvrirais pas la direction que le capitaine de Sérionne avait prise. Je partis, suivi d'un trompette et d'un porte-fanion. Arrivé assez

loin, je me dirigeai sur une légère éminence, d'où je pouvais plonger dans le vallon. Malgré une excellente lunette, j'eus beau regarder, je ne vis rien. Bien éclairé sur ce point, je dépêchai au général mon trompette, chargé de lui expliquer ce qui en était. Au bout de quelque temps, je vis un fort nuage de poussière s'avancer vers moi : c'était le général avec toute sa colonne qui arrivait au grand trot. Le trompette, n'ayant rien compris à mes instructions, avait annoncé au général que le capitaine de Sérionne était engagé, et que j'entendais la fusillade. On peut juger de la colère que provoqua ce faux rapport quand on connut la vérité. De telles méprises cependant sont des contretemps auxquels l'homme vieilli dans la guerre devrait être préparé, et puis avec les *bachi-bozouks* il aurait fallu s'attendre à tout. Quoi qu'il en soit, l'inspection des traces du sabot des chevaux sur le sol m'ayant convaincu que la colonne d'éclaireurs se dirigeait à gauche, je fis part de ma découverte

au général. C'était un nouveau mécompte : il voulait aller à droite, et se voyait forcé d'aller à gauche. Un officier d'ordonnance reçut l'ordre de courir à toute bride vers la colonne en marche et d'arrêter son mouvement. Au bout de trois quarts d'heure d'une course échevelée, il revint annoncer qu'il avait rencontré la colonne de M. de Sérionne, que celui-ci ne pouvait arrêter son mouvement, ses tirailleurs étant engagés avec la cavalerie russe. Il ne nous restait plus qu'à marcher, et c'est ce que nous fîmes. On descendit dans le vallon, on prit à gauche au grand trot. Les zouaves flairaient de la besogne, et couraient comme des lièvres. Arrivés sur une éminence, nous eûmes enfin une idée assez nette de l'action commencée. Cosaques et *bachi-bozouks* se fusillaient à nos pieds, dans des prairies coupées par une petite rivière, sur laquelle était jeté un pont conduisant au village de Periklé, séparé de la rivière par une distance d'une vingtaine de pas. Les cosaques, refoulés, avaient repassé

la petite rivière ; les *bachi-bozouks*, enlevés par le cadre français, qui prenait toujours la tête, les poussaient dans le village, où l'on se fusillait à bout portant. « Lâchez les zouaves ! » disait-on ; mais le général Yusuf, qui est fin, et qui croyait à une embuscade, puisqu'il ne voyait rien de l'autre côté, les gardait comme réserve et pour le cas critique. Il donna l'ordre au brave commandant Magnan de traverser la rivière avec ses deux régiments, puis, se ravisant, fit arrêter le mouvement, et le combat se changea en une fusillade insignifiante.

Quelques cosaques et quelques *bachi-bozouks* étendus par terre prouvaient que la lutte avait été bonne, quoique courte. Ces derniers avaient en quelque sorte rétabli leur réputation ; mais le cadre français aurait enlevé les plus lâches, et ils combattaient sous les yeux de leur *sultan*, le général Yusuf. Puis ce village les allêchait : il y avait chance de pillage. Aussi, quand on sonna la re-

traite, eut-on grand'peine à les réunir; le village les fascinait évidemment. Ils ne revinrent qu'à contre-cœur, quelques-uns rapportant des têtes coupées qu'ils crurent devoir mettre aux pieds de leur pacha; mais, quoique la guerre d'Afrique l'eût accoutumé à de pareilles horreurs, le général Yusuf repoussa avec dégoût l'hommage de ces cannibales. Il s'empressa d'envoyer un parlementaire à l'hetman des cosaques pour l'assurer qu'il déplorait cette manière de faire la guerre, et qu'il repoussait toute participation à de pareils actes, dont une punition sévère allait faire justice. Le respect de la vérité m'oblige à dire que ce parlementaire revint sans avoir pu remplir sa mission : il eut beau agiter son mouchoir blanc, les cosaques le reçurent à coups de carabine, et il nous revint tout haletant, mais sain et sauf, dans la soirée.

J'avais donc pu voir de près des cosaques; mais dans nos adversaires de 1854 je ne retrouvai plus

le type si connu de 1815. Ils portaient de longues capotes brunes, et sous ces capotes une tunique gros-vert sur les pattes de laquelle était marqué le numéro de leur *sotnia* [1], des bottes chaussées par-dessus le pantalon et des casquettes sans visière. C'est la 17e *sotnia* qui avait figuré dans ce petit combat de Periklé.

Au combat succéda la marche par une chaleur étouffante. On respirait du feu. Plusieurs orages se formaient, les éclairs nous aveuglaient, et le tonnerre commençait à gronder. On marchait toujours. Les zouaves, fatigués de leur course impétueuse, nous suivaient avec peine, chassant devant eux un troupeau de moutons, prix d'une heureuse razzia. Le général n'avait pas perdu l'espoir de rencontrer les hussards russes; mais à quatre heures du soir, la poursuite s'étant trouvée inutile, ordre fut donné de reprendre la direction de notre bivouac du

1. On sait que les cosaques sont organisés par compagnies de cent hommes, qui forment une *sotnia*.

matin, le bivouac de Kerkalüz. L'orage continuait, mais sans pluie; des bouffées d'air chaud nous brûlaient la figure, la soif nous étreignait à la gorge. Nous revînmes à Kerkalüz sous le poids d'une vague inquiétude que la présence d'un ennemi nouveau, le choléra, allait bientôt justifier.

IV

La journée touchait à sa fin, aucune goutte de pluie n'était tombée, et le temps restait orageux. Le général avait fait dresser sa tente sur une petite élévation de terrain qui dominait tout le bivouac. J'étais près de lui. Il était à pied, causant avec un colossal *bachi-bozouk*, Turc du plus beau type, son *chaous* [1] de prédilection. Il s'interrompit un mo-

1. Exécuteur des hautes-œuvres.

ment pour me donner un ordre à porter dans le bivouac, qui était à nos pieds. Je partis, et mon absence ne dura point un quart d'heure. A mon retour, le général était seul, et je remarquai une profonde altération sur ses traits. « Vous avez vu, me dit-il, le *bachi-bozouk* avec lequel je causais il n'y a qu'un instant? » Et sans me laisser le temps de répondre : « Voilà qu'on l'enterre, ajouta-t-il, il vient de mourir subitement! » Cet homme était la première victime du fléau qui allait nous décimer. Le choléra nous annonçait sa visite.

La nuit qui précéda cet événement sinistre fut horrible. De dix heures du soir à minuit, deux cents *bachi-bozouks* furent frappés et moururent. Personne ne dormait. A chaque instant, le général recevait d'affreuses nouvelles; mais son âme intrépide était plus forte que le mal. Il voulait recommencer sa battue le lendemain, et avait même fait appeler le commandant Magnan pour lui donner une petite colonne; le choléra était trop bien notre

maître, et il fallut abandonner ce projet. Enfin nous vîmes poindre les premières clartés du matin, et en même temps se dessinèrent au milieu du crépuscule, sur notre droite, dans la direction de Varna, les masses de la première division, commandée par le général Espinasse, qui, resté en arrière de nous, mais informé de nos deux engagements, accourait à notre aide. Il craignait que nous n'eussions affaire à tout le corps d'armée russe, que l'on évaluait à dix mille hommes avec trente-cinq pièces de canon. Il avait décampé la nuit, sans sacs, et ce fut peut-être sa seule faute, car les sacs contenaient les couvertures, qui allaient devenir plus précieuses que les fusils. Les Russes en effet étaient loin, et peut-être aussi malades que nous.

Les deux généraux réunis tinrent conseil. Leur avis fut de battre en retraite et de regagner Varna au plus vite. On n'avait pas d'autre moyen de conserver quelque débris de l'infortunée colonne. L'or-

dre de départ fut donné immédiatement. Le difficile était de mettre en mouvement les *bachi-bozouks*, grands amateurs de café, et qui, en leur qualité d'irréguliers, prolongeaient indéfiniment leur repas du matin. Le crieur public remplaçait chez nous, je l'ai dit, le tambour et la trompette : on lui enjoignit d'annoncer le départ. Ce crieur avait un accoutrement des plus bizarres. Il portait sur la tête un casque orné d'une multitude de petites glaces, qui le faisaient ressembler à un miroir pour attirer les alouettes, avec trois queues énormes de renard qui pendaient par derrière et un plumet rouge. La veste bariolée du *bachi-bozouk*, des gants à la Crispin, qu'il avait probablement volés à quelque cuisinier, une paire d'épaulettes de grenadiers complétaient son costume. Il était monté sur un fort petit cheval, pas plus haut que le mulet de Sancho. Il ne ressemblait pas mal ainsi à un héros de quelque bal masqué du carnaval parisien égaré dans la Dobrutcha. En revanche, il

avait une voix de Stentor. On a dit que l'empereur Nicolas parvenait à se faire entendre distinctement de cent mille hommes. Notre crieur eût pu rendre des points à l'empereur de toutes les Russies : il eût fait manœuvrer les armées de Darius et de Xercès avec autant de facilité que la plus chétive patrouille. Ce porte-voix humain nous rendait les plus grands services ; les chevaux eux-mêmes dressaient les oreilles quand il annonçait du haut de sa monture que l'on allait se mettre en route. Le jour de notre départ pour Varna, il accomplit plus consciencieusement que jamais sa tâche; mais sa voix ne nous appelait plus aux armes, et résonnait à nos oreilles comme la trompette du jugement dernier.

Avant de quitter cet affreux bivouac, on enterra les morts, et on disposa tout pour le transport des mourants. Puis commença le douloureux épisode qui répandra un éclat à jamais sinistre sur le nom de la Dobrutcha. On se mit en marche dans l'ordre.

suivant : la première division en tête, — les zouaves ensuite, — puis les *bachi-bozouks*, enfin un petit corps d'arrière-garde composé d'infanterie. Dès les premiers pas, on put comprendre ce que serait cette retraite. A chaque instant, c'était un soldat, un *bachi-bozouk*, un de ces vieux zouaves au teint bronzé, vétérans d'Afrique, qui se roulait sur la route, le visage contracté par les plus atroces souffrances. On courait à lui, il n'était déjà plus. Ainsi se passa la première journée, pendant laquelle nous perdîmes de vue la première division, que nous retrouvâmes le lendemain matin aux bords d'un lac, occupée à creuser de grandes fosses, autour desquelles étaient entassées de nombreuses victimes. On passa devant elle en silence. Personne n'osait demander des nouvelles d'un ami, de peur qu'on ne vous montrât ses restes au milieu des cadavres amoncelés.

Pour donner une preuve de la rapidité avec laquelle sévissait l'horrible fléau, j'aurais le choix

entre mille exemples. J'en citerai un seul. Un jeune sous-lieutenant du 6e régiment de dragons, qui faisait partie de l'un des régiments de *bachi-bozouks*, vint, pendant que nous étions en marche, se plaindre au général Yusuf d'un violent mal de tête; il ne pouvait plus suivre, et suppliait qu'on le laissât reposer là où il était. Le général, impassible et préoccupé avant tout du devoir, lui ordonna d'aller rejoindre sa compagnie... Le jeune officier insista. Le général s'attendrit alors; il n'avait pu voir sans émotion cette figure d'enfant toute pâle et marquée de l'empreinte d'une mortelle souffrance. « Partez au galop, lui dit-il. En avant! en avant! et ne vous arrêtez que quand la transpiration de votre corps égalera celle de votre cheval. Croyez-moi, mon ami, ne vous laissez point abattre, courez à bride abattue, et vous serez guéri. » Le jeune homme, plein d'énergie, luttant contre la douleur, partit à la voix de son général. A quelques pas de là se trouvait un petit buisson, le seul

qu'on aperçût dans cette plaine maudite. L'officier l'avait remarqué, et, croyant trouver sous son ombre une trêve à ses souffrances, il se laissa glisser de cheval, à peine arrivé devant la chétive oasis. Quand nous arrivâmes à notre tour, il rendait le dernier soupir. Malgré tous les secours qu'on lui prodigua, il mourut en quelques minutes à vingt-quatre ans!

Nous atteignîmes Kustendjé. On s'arrêta. Déjà on ne s'occupait plus des morts de la route; mais il fallait s'occuper de ceux qui expiraient aux lieux de campement, sans quoi la peste aurait pu se mettre de la partie, et quelques-uns croyaient déjà l'avoir aux trousses. Je me souviens à ce propos de l'un de nos chirurgiens, nommé Perrin, dont le courage était à la hauteur du dévouement, et qui faisait des observations au milieu de nos troupes journellement décimées, comme s'il se fût trouvé à l'École de médecine. Le matin de l'un de ces tristes jours, je le vis accourir à moi, le

visage rayonnant. « Chut ! ne dites rien ; je tiens un magnifique cas de peste, des bubons bien authentiques. Venez voir cela... » J'allai avec lui ; le *bachi-bozouk* venait d'expirer ; le docteur examina bien les bubons. « Encore une illusion, me dit-il, c'est toujours le choléra ! » La science a aussi ses mirages.

Le lendemain, après une nuit pleine d'angoisses, on continua la marche sur Varna. Le brave commandant Magnan fut laissé avec un de ses régiments pour creuser les fosses, enterrer les morts et ramasser les mourants. Cet héroïque officier, tombé si glorieusement devant Sébastopol le jour de l'assaut, était capable de tous les dévouements. En racontant ces heures lugubres, il est doux d'avoir à reposer ses regards sur de si nobles natures et de leur payer le tribut d'hommage dû à leur héroïsme. La marche sur Varna fut aussi meurtrière que la marche sur Kustendjé. C'est au milieu de mourants frappés par centaines que nous arrivâmes à

quelques lieues de la petite ville de Mangalia. A cet endroit, il y eut halte. Le général voulait arriver avant la colonne à Mangalia. Il partit donc pour cette ville avec son état-major, me laissant le commandement pendant cette halte, avec l'ordre de ne continuer la marche qu'après avoir reçu de nouvelles instructions.

Déjà, par malheur, cette colonne ne présentait plus que l'image de la déroute : les officiers ne marchaient plus avec leur troupe; les pelotons, les escadrons, les régiments, tout était confondu, et la consternation était peinte sur toutes les figures. Le cadre français présentait seul un contraste frappant, au point de vue de l'organisation morale, avec les *bachi-bozouks*. Nos officiers gardaient la tête haute et ne se mêlaient point avec les soldats. C'était parmi les *bachi-bozouks*, troupe désormais jugée, que régnait le plus grand désordre. Beaucoup de ces malheureux, abandonnant leurs rangs, avaient fui vers Varna. J'eus

beaucoup de peine à rallier et à masser le peu qui m'en restait sur les bords d'un lac stagnant, lieu choisi pour la halte. On s'arrêta ; les hommes ne firent même pas le café, dont la préparation leur aurait offert une distraction et un réconfortant. Mes ordres réitérés furent inutiles ; ils me regardaient d'un air morne et hébété, se couchaient là où ils s'arrêtaient, et ne voulaient plus se relever. Aucun abri ne s'offrait pour les protéger contre les ardeurs d'un soleil de plomb, car nous n'avions emporté aucune tente en partant de Varna. La position était horrible. A chaque instant les officiers venaient me dire que la halte se prolongeait trop, que les miasmes putrides qui s'exhalaient du lac leur enlevaient sans cesse du monde, et qu'il était à craindre que cet endroit ne fût notre tombeau à tous. J'avais les ordres du général, et, fidèle à l'inflexible consigne militaire, je parvins pendant quatre heures, malgré leurs supplications, à les maintenir sur place. Au bout de ce temps, qui me

parut un siècle, le général me dépêcha un de ses officiers d'ordonnance pour m'inviter à venir le rejoindre avec la colonne à Mangalia. Je quittai ce lieu maudit; mais que de fosses marquèrent la place que nous occupâmes seulement quelques heures! Pour combien d'entre nous cette halte fut la halte éternelle!

C'est un motif impérieux qui avait décidé le général Yusuf à nous quitter. Il avait appris que la première division était restée en arrière, que les soldats tombaient par centaines sur les routes, et qu'ils n'avaient même pas de vivres. Le général était aussitôt parti pour Mangalia; il avait trouvé là un vapeur français, réuni quelques subsistances, et envoyé les lanciers turcs avec quelques *bachi-bozouks* porter à cette malheureuse division de quoi suffire aux premiers besoins. Le colonel Kosielski conduisait seul la petite troupe chargée de ravitailler la première division. Je paye ici une dette de cœur et de reconnaissance à ce

brave et digne officier polonais, dont le nom a été oublié dans les ouvrages publiés sur la terrible catastrophe. Il manqua payer de la vie ce grand acte de dévouement, car, rentré le soir avec ses cavaliers, brisé d'émotion et de fatigue, il tomba sans connaissance au milieu de nous, et nous le crûmes mort. Revenu à lui, il nous peignit dans des termes qui faisaient venir les larmes aux yeux l'état dans lequel il avait trouvé la première division. Le choléra en avait dévoré une grande partie; le général Espinasse avait perdu presque tous ses aides de camp. Partout des cadavres, partout aussi des mourants, que les *bachi-bozouks* hésitaient à emporter. Il avait fallu que le brave colonel prêchât d'exemple, et, prenant lui-même les malades dans ses bras, les plaçât sur les chevaux. On ne pouvait plus dignement remplir une noble mission.

Ce n'est point à Mangalia même que fut fixé notre bivouac. Il était impossible de s'établir dans

cette ville avec une colonne. Nous en fîmes donc le tour et allâmes bivouaquer sur la route de Varna. L'aspect de la malheureuse petite ville de Mangalia était horrible à contempler. Il faudrait la plume de Thucydide racontant la peste d'Athènes pour donner l'idée d'un spectacle aussi affreux. Les places, les rues, les maisons, les jardins regorgeaient de malheureux entassés les uns sur les autres; on en trouvait jusque dans les citernes, où, cherchant un terme à leurs horribles souffrances, quelques-uns s'étaient précipités[1]. Il fallait aviser au plus vite, sans quoi le fléau allait nous dévorer. Le commandant Magnan avait accompli sa mission à Kustendjé et nous avait rejoints. Le général Yusuf me fit appeler. « Colonel, me dit-il, je compte sur votre dévouement aujour-

1. On a dit que, pour apporter plus de diligence dans les enterrements, l'armée avait jeté ses morts dans les citernes. Le fait est inexact. J'ai vu moi-même un malheureux courir se précipiter dans une citerne, où déjà plusieurs victimes du même délire avaient trouvé la mort.

d'hui, et sur celui de chacun de mes officiers. Il faut pénétrer dans la ville, et déblayer les rues, les jardins, les maisons des morts qui s'y trouvent, m'enterrer tout cela, et au plus vite, avant l'arrivée de la première division. Choisissez ce qu'il vous faut de monde. Voici des pelles, des pioches; partez, et que l'on se mette à la besogne tout de suite! »

Je choisis aussitôt quelques *bachi-bozouks* de bonne volonté, et je leur adjoignis quelques sous-officiers français dont je connaissais l'énergie. Avec mes cent *bachi-bozouks* et trois sous-officiers français armés de pelles et de pioches, ayant avec moi le brave et dévoué docteur Pélerin, ainsi que notre chirurgien, je pénétrai dans la ville. Traversant les rues de Mangalia, étroites et tortueuses comme celles de toutes les villes turques, j'arrivai sur la place de la Mosquée, où deux officiers de notre brave marine et un chirurgien vinrent s'offrir à partager nos travaux. Je les remerciai vive-

ment et nous commençâmes l'opération. C'est vers la mosquée qu'accompagné du chirurgien Perrin je me dirigeai d'abord. Un affreux spectacle nous y attendait. Cette mosquée était littéralement encombrée de morts et de mourants, qui, les uns sur les autres, s'étaient jetés dans cet asile vénéré de leur croyance religieuse, espérant y trouver un refuge contre l'implacable fléau. Couchés les uns sur les autres, ils étaient là depuis quarante-huit heures, au milieu d'une atmosphère infecte. Dès qu'ils nous aperçurent, ceux que la vie n'avait pas encore abandonnés cherchèrent à se soulever en étendant les bras. « Varna! Varna! » s'écriaient-ils. Varna, où le choléra les avait épargnés, était pour eux le paradis, le salut.

Nous restâmes un quart d'heure, cherchant à les consoler de notre mieux, leur promettant tout ce qu'ils demandaient. Le chirurgien Perrin, d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, s'appliquait à dégager les mourants de des-

sous les morts. Héroïque et terrible travail! car l'entassement était considérable. Le docteur se sentait à son poste dans ce lieu funèbre; il n'en voulait plus sortir. Je le laissai pour chercher mes hommes, que je craignais toujours de voir se débander. Sur mes trois sous-officiers, j'en trouvai un mourant et l'autre mort. Ce dernier était un vaillant soldat du 1er régiment de hussards, et je l'aimais beaucoup. C'était un des neuf braves qui avaient suivi le capitaine du Preuil chargeant les cosaques dans l'affaire de la première journée. Comme il y était, je tenais de lui tous les détails du combat. En me les racontant le soir au bivouac, il me disait avec un accent de joie guerrière dont je me souviens encore : « Enfin j'ai donc pu rendre aux Russes le coup de sabre qu'ils ont allongé sur la figure de mon père en 1812!... Il a été longtemps leur prisonnier. Pauvre père, il me l'avait fait promettre en partant! Eh bien! un des leurs en tient à travers le nez!. Nous sommes

quittes. » Je retins mes larmes à la vue du corps déjà glacé de ce brave soldat; il était temps de se mettre à l'œuvre. J'envoyai une partie de mes hommes creuser de grandes fosses au bord de la mer, et, avec le reste, pénétrant dans les maisons, dans les jardins, partout où nous apercevions des morts, nous procédâmes à un enlèvement général de tous les cadavres[1]. Parmi les difficultés de ce rude labeur, je dois noter celle d'employer les *bachi-bozouks*, qui ne nous aidaient qu'avec une extrême répugnance. Il fallut en venir aux coups pour les y forcer. La besogne terminée, nous quittâmes ce foyer d'infection, et nous rentrâmes au bivouac à la tombée de la nuit. L'opération avait commencé à onze heures du matin! Je rendis compte de ma mission au général Yusuf. Il avait

1. On a dit que l'opération n'avait pas eu un résultat complet. Ce que je puis affirmer, c'est que j'ai présidé à l'enterrement de douze à quinze cents victimes. Celles que l'on a retrouvées plus tard avaient été frappées derrière nous.

comme nous tous le cœur navré; mais le devoir parlait plus haut, et sa figure gardait une stoïque impassibilité.

Les heures d'épreuve touchaient heureusement à leur terme. Nous avions retrouvé à Mangalia le général Canrobert. Sa présence avait produit le meilleur effet sur les troupes. J'ai vu de pauvres soldats embrasser les pans de son uniforme en l'appelant leur *père*. Le général contemplait avec une profonde tristesse les restes de sa magnifique division; mais la reconnaissance de ses soldats adoucissait sa mâle douleur. La première division, en retrouvant son chef, avait retrouvé l'espérance.

On s'arrêta peu de temps à Mangalia, et dès qu'on s'éloigna de cette petite ville, l'horrible fléau sembla diminuer. Il y eut bien encore quelques cas, mais le choléra se reposait; il avait assez fait de victimes pour être fatigué. La moitié des *bachi-bozouks* étaient morts, une partie fuyait à

tire d'aile vers Varna sans se retourner ; le reste, en désordre, demeurait encore fidèle au drapeau. Nous reprîmes, pour rentrer à Varna, le même chemin que nous avions suivi pour entrer dans la Dobrutcha.

Notre marche de retour ne fut signalée que par deux incidents, l'un dont notre bivouac de Kapakli fut le théâtre, l'autre qui précéda de peu notre rentrée à Varna. Le héros du premier épisode était le *chaous* Mustapha. Qu'on imagine une figure de bandit et un costume de pirate. Ce digne *chaous* avait commis tous les crimes. D'où sortait-il? Personne ne l'a jamais su, et peut-être tenait-il à ce qu'on l'ignorât. Il parlait même un peu l'anglais. Comme je comprenais cette langue, je pouvais, dans les récits qu'il faisait aux heures d'expansion, surprendre des atrocités de toute espèce. C'était lui qui faisait administrer, sous sa direction intelligente, les rares coups de bâton que le général Yusuf était obligé de faire donner parfois

à des hommes dont plusieurs avaient mérité la corde et les galères... A cet effet, Mustapha s'était adjoint quatre estafiers qui, sur un signe, appréhendaient le patient et lui appliquaient sur le ventre un cataplasme des moins émollients. Mustapha, qui était observateur de sa nature, avait jugé que c'était le point le plus douloureux de notre organisme, et il en faisait le siége spécial de ses exécutions. La question ordinaire et extraordinaire était jeu d'enfant à côté de ce moyen, et il était rare qu'au troisième coup le patient ne s'avouât pas coupable d'avoir incendié le ciel et la terre pour obtenir grâce. Son nom seul faisait dresser les oreilles aux *bachi-bozouks* dont la conscience était un peu troublée. Une de ses distractions favorites était de façonner lui-même, tout en marchant dans nos rangs, les baguettes qui servaient d'instruments de supplice à ses estafiers. Chaque soir, il distribuait les bâtons récoltés dans la journée à ses dignes suppôts, qui le suivaient,

chargés du redoutable faisceau, graves et fiers comme des licteurs romains.

Tel était l'homme : voici maintenant l'épisode en question. — Le jour où nous arrivâmes à Kapakli pour la halte, le général voulait prendre un peu de repos; son esprit avait été trop agité par les derniers événements pour qu'il n'en eût pas un impérieux besoin. Il avait donné à cet effet une sévère consigne à Mustapha, qui avait préparé ses baguettes, s'attendant bien à sortir enfin de l'inaction que lui avait imposée le choléra. Il connaissait à fond les *bachi-bozouks*, et il savait qu'il aurait plus d'une infraction à punir. Il avait tracé aux irréguliers un cercle de Popilius qu'un seul, plus hardi que les autres, osa franchir. Accueilli par une volée de coups de baguette, le pauvre diable se sauvait de toute la vitesse de son petit cheval, quand Mustapha voulut le poursuivre. Le terrible *chaous* faillit être victime de cet excès de zèle : un coup de pied du cheval qu'il reçut en

pleine poitrine l'étendit roide sur le sol. Il restait immobile, la face contre terre; on le crut mort. A cette vue, on ne peut se figurer les cris de bonheur et de triomphe que poussèrent les *bachi-bozouks;* mais Mustapha était encore de ce monde : il leva la tête, il ouvrit un œil et dirigea sur les rieurs un morne regard. L'effet fut électrique : tous se sauvèrent comme des moineaux effarouchés, tant ils redoutaient que le *chaous* ne les eût reconnus. On peut juger par ce fait de la terreur qu'inspirait cet homme. Je ne sais ce qu'est devenu l'épouvantail des *bachi-bozouks*; mais s'il a jamais rencontré, seul, la nuit, sur les routes de l'Orient, quelqu'un de ses anciens frères d'armes, je crains fort qu'il n'ait payé chèrement l'honneur d'avoir été quelque temps l'exécuteur des œuvres de notre justice militaire.

Le dernier épisode qui marqua notre retour fut aussi un dernier contre-temps à mettre sur le compte du choléra. Il fallait passer, pour regagner

Varna, près de la troisième division, qui avait appris les désastres causés dans nos rangs par le fléau. J'étais chargé de masser les débris de nos trois brigades et de les maintenir sur une petite éminence boisée, tandis que le général Yusuf se porterait de sa personne auprès du prince Napoléon, commandant la troisiéme division. Notre colonne était réduite à une poignée d'hommes, et j'avais pu faire ce jour-là une chose exceptionnelle en cavalerie : masser trois brigades dans un bois d'un arpent carré ! Mais je n'étais pas à bout de surprises. La troisième division, nous ayant aperçus, se déploya en tirailleurs ; elle avait ordre de ne laisser pénétrer aucun *bachi-bozouk* dans son camp. Nous ne pensions plus au choléra ; mais la troisième division y pensait : elle avait établi un véritable cordon sanitaire autour d'elle ; nous étions des pestiférés ! On vint m'apprendre qu'un de mes *bachi-bozouks* venait d'être tué par un tirailleur d'infanterie. Il n'en était rien heureusement, et je

doute même que les armes des tirailleurs fussent chargées. Quelle conclusion cependant tirer de ce fait? Une bien naturelle : c'est que si vous voulez être reçu à bras ouverts, il ne faut pas avoir eu le choléra.

Nous arrivâmes à Varna le 7 août 1854, et l'on nous envoya camper loin de la ville, dans des bois près d'un grand lac. Quelques jours après, nous reçûmes l'ordre de reprendre notre ancien bivouac sous le canon de Varna. La question d'organisation, qu'on avait complétement négligée pendant le choléra, reparut alors sous une nouvelle forme. Ce n'était plus la formation des *bachi-bozouks* qu'il s'agissait de diriger, c'était leur licenciement qu'il fallait régulariser. C'est un dernier chapitre de leur histoire qui, comme tous les autres, a sa signification militaire.

V

Le général Yusuf était rentré à Varna, me laissant le commandement des *bachi-bozouks*. Le voile était tombé; il fallait renoncer à l'organisation qui avait éveillé tant d'espérances. Entouré de gardes et de *chaous*, j'occupais la tente que le sultan avait mise à la disposition du général, vaste maison en toile, avec une galerie commode pour la promenade. Chaque jour, le général venait me trouver dans cette belle habitation pour passer la revue des *bachi-bozouks*, qui rentraient en fort petits groupes dans le camp. Ce qui les alléchait, faut-il le dire? c'était la solde qu'on leur faisait régulièrement sous les yeux mêmes de leur *sultan*. Nous possédions des *mercenaires* dans toute l'acception du mot.

Pouvait-on utiliser ce qui nous restait de cette masse confuse? La question fut posée un moment. Nous avions parmi les *bachi-bozouks* des Arabes de Syrie, excellents cavaliers, qui offraient une grande analogie avec nos spahis d'Afrique. On pensa qu'il serait facile d'en tirer quelques régiments, dont le commandement, après triage, serait destiné au brave capitaine Magnan, qui parlait leur langue. Commandée par un officier aussi brave et aussi intelligent, cette cavalerie irrégulière toute prête aurait pu rendre à l'Alma un immense service. Je n'ai jamais su pourquoi l'idée d'une telle création fut abandonnée. Il est probable que l'on était fatigué d'expériences. On destinait au général Yusuf la division d'infanterie turque, qu'il commandait en effet à l'Alma. Quoi qu'il en soit, la perte des *bachi-bozouks* fut décidée, et l'ordre de licenciement, signé par le maréchal Saint-Arnaud, arrivait à notre camp le 14 août.

Licencier, c'était là le difficile. Je fus chargé par le général Yusuf de cette délicate opération. Certain que nos hommes n'auraient plus rien à ménager aussitôt que l'ordre leur serait connu, je pris bravement le parti de rapprocher ma tente des lanciers turcs de la garde et des six pièces d'artillerie qui campaient à leurs côtés. Je pensais que je serais plus tranquille, et j'avais tous les matins un secret plaisir à voir manœuvrer ce magnifique régiment de lanciers de la garde du sultan. Leur discipline et leur tenue me faisaient oublier agréablement les hordes barbares que je commandais. Le soir, quand, après l'appel, alignés sur le front de bandière, ces braves lanciers entonnaient, selon leur habitude quotidienne, l'hymne pour la conservation des jours de leur souverain, je ne pouvais entendre sans un étrange sentiment de mélancolie ce chant nocturne d'une extrême douceur. Le lendemain du 14 août, jour où l'ordre de licenciement était arrivé, je fis venir le crieur

des *bachi-bozouks* pour que de sa plus belle voix il eût à leur notifier que « la France était satisfaite de leurs immenses services et qu'elle les en remerciait, mais qu'elle n'avait plus besoin d'eux, et que chacun eût à rentrer chez lui après solde faite, ce qui allait avoir lieu immédiatement. » C'était leur annoncer d'une manière gracieuse qu'ils étaient congédiés. Ces paroles leur ayant été textuellement rapportées, ils ne parurent, à mon grand plaisir, témoigner aucune surprise. Ce n'étaient point des anges, on a pu le voir, que ces *bachi-bozouks*. Il fallait préalablement les désarmer, ou du moins retirer de leurs mains les armes que leur avait fournies la France. On prit jour pour cette opération. Ils apportèrent tous d'assez bonne grâce, dans la tente d'un officier désigné, les fusils et les lances dont on les avait armés. Enfin le fameux jour de la solde arriva. Je convoquai tous leurs officiers dans ma tente; après les avoir de nouveau remerciés au nom de la France, je les avertis que j'allais

faire dresser des *tiskras* ou passe-ports pour dix hommes, afin que chacun pût se retirer dans son pays respectif. La solde allait être réglée ce jour même; le *tiskra* remis, chacun devait prendre la direction que ce papier indiquait et quitter le camp dès cinq heures précises du soir. Tous ces points parfaitement éclaircis entre les chefs et moi, je les congédiai et attendis les événements.

Les réclamations ne tardèrent point à se produire; ma tente ne désemplissait pas. Bien peu de nos *bachi-bozouks* étaient désireux d'aller où les *tiskras* les portaient. Je les réunis, et à l'aide de mon crieur je leur fis entendre que « les ordres de leur sultan le général Yusuf étaient formels, et que je tiendrais la main à ce qu'ils fussent exécutés au pied de la lettre, que la solde commencerait à quatre heures du soir, et que si à cinq heures ils n'avaient pas vidé les lieux, je prendrais telle mesure que je jugerais convenable pour en assurer l'exécution. » Les choses allaient visiblement mal

tourner; mais j'avais à côté de moi les braves lanciers turcs de la garde, commandés par le colonel Kosielski : je me rendis immédiatement à sa tente. Au bout de quelques minutes d'entretien, il fut convenu qu'au moment de la solde, le colonel me prêterait deux escadrons de lanciers; il m'offrit même tout son régiment et six pièces de canon. Pendant que les *bachi-bozouks* compteraient leur argent, il serait facile de les entourer et de prendre toutes les mesures nécessaires pour les engager amicalement au départ. J'acceptai les deux escadrons, et j'attendis quatre heures.

A quatre heures précises, les pièces de cinq francs roulaient au milieu des *bachi-bozouks*. Je les laissai admirer tout à leur aise notre belle monnaie, et m'en fus vite chercher mes deux escadrons, qui déjà étaient à cheval. Nous nous mîmes en marche, sous le prétexte spécieux de nous diriger sur la porte de Varna; puis, nous jetant brusquement à gauche au grand tot, nous entourâmes les *bachi-*

bozouks. Chaque lancier était dispersé en tirailleur, la lance au poing. Les *bachi-bozouks*, confiants, croyaient qu'on exécutait une manœuvre habituelle qui ne les concernait nullement. Nous attendîmes la fin de la recette. Comme j'avais une heure devant moi, je rentrai dans ma tente. A peine y étais-je, que se présenta à moi le *bachi-bozouk* qui avait sauvé la vie au capitaine du Preuil dans notre premier engagement avec les cosaques. On venait de lui remettre sa solde, et il n'avait touché que la paye de simple cavalier, tandis qu'il réclamait celle de *bim-bachi* ou capitaine, grade auquel l'avait nommé, disait-il, le général Yusuf. — C'était vrai, je l'avais entendu. Il avait porté sa réclamation à Varna, et le général me le renvoyait. Je lui dis que je n'avais encore aucun ordre à cet égard. Il voulut s'emporter, je le fis jeter hors de la tente. Je ne le revis plus; mais j'ai su depuis qu'il s'était payé lui-même en emmenant en Asie le cheval qu'un capitaine avait confié à sa garde. Ils sont

ainsi, les *bachi-bozouks*, vous sauvant un jour la vie et vous volant le lendemain.

L'opération de la solde étant terminée, je rejoignis les lanciers turcs. Ma montre marquait cinq heures moins un quart. Tous les *bachi-bozouks* étaient assis à terre, les jambes croisées, et fumaient paisiblement leurs pipes, attendant le moment de faire le café. C'était mal choisir son temps, et je vis qu'il fallait agir. Les yeux sur ma montre, je donnais l'ordre à l'officier qui commandait les lanciers turcs de commencer à jouer de la lance à cinq heures précises. A l'heure dite, les lanciers s'avancèrent sur les *bachi-bozouks*. Comme les chevaux des irréguliers étaient toujours prêts, à la vue des lanciers ils sautèrent en selle et gagnèrent Varna au plus vite. La place était bien nettoyée, aucun malheur n'était arrivé, et le licenciement définitif des *bachi-bozouks* ou spahis d'Orient était consommé à ma grande satisfaction. Les *bachi-bozouks*, perdus désormais pour nous, se répandirent à l'in-

stant dans Varna. Apprenant que les anciens spahis d'Orient inondaient sa ville, le pacha fit proclamer à son de trompe sur les places et du haut des édifices publics que tout *bachi-bozouk* qui serait trouvé la nuit à Varna serait immédiatement appréhendé et pendu haut et court. Entendant de tous côtés annoncer ces bienveillantes dispositions à leur égard, les *bachi-bozouks* se le tinrent pour dit, et s'empressèrent d'évacuer la ville au plus vite.

Que devinrent les officiers dans ce licenciement général? Tous les officiers d'infanterie (et malgré la mortalité qui les avait frappés comme les autres, il en restait encore beaucoup) furent versés dans les corps d'où ils sortaient et d'où l'on n'aurait jamais dû les tirer. Rentrés dans leur véritable élément, ils furent à la hauteur du grand rôle qu'a joué l'infanterie dans les deux dernières guerres entreprises par la France; mais cet hommage même rendu à l'infanterie française m'amène à dire

quelques mots encore de la question posée au début de ce récit, à rechercher, puisque notre cavalerie régulière est formée, si l'expérience des *bachi-bozouks* doit nous détourner de la formation d'une cavalerie irrégulière. Or je crois en avoir assez dit pour que cette expérience ne paraisse pas concluante.

Régulière ou irrégulière, la cavalerie, la bonne s'entend, ne se forme pas en six semaines. A la suite de la guerre récente d'Italie, je me suis entretenu avec des officiers de chasseurs d'Afrique qui ont eu l'honneur de se mesurer avec la cavalerie hongroise dans les plaines de Solferino. Eh bien, ces officiers rendent justice à la bonté, à la solidité de ces hussards hongrois, à leur adresse à manier leurs chevaux et leurs armes : sont-ce des enfants comme les fantassins imberbes que la même nation a mis en ligne contre nous dans cette guerre? Non, sans contredit; ce sont pour la plupart de vieux cavaliers qui ont blanchi dans le métier, et

cette cavalerie a prouvé une fois de plus combien il faut de temps pour avoir une force qui l'égale. La formation d'un corps de cavalerie régulière est une œuvre lente, où une haute expérience doit intervenir; les irréguliers se forment lentement aussi, mais sous des influences étrangères à tout système, et il faut en quelque sorte les accepter tout prêts pour le combat. En tout cas, il faut abandonner l'espoir de les régulariser en quelques jours.

Revenons une dernière fois à nos *bachi-bozouks*. Les officiers de cavalerie qui avaient fait partie de la formation de ces spahis d'Orient furent tous dirigés sur les corps de cavalerie qui se trouvaient à Aidos et à Bourgas avant le départ de l'expédition de Crimée. Le contingent des *bachi-bozouks,* qui présentait un effectif de quatre mille cavaliers dans le principe, fut licencié au chiffre de seize cent vingt-sept hommes. Le 1er septembre 1854, la petite colonne d'officiers dont on m'avait donné le

commandement se mit en route pour sa destination. Partout sur notre passage, les habitants faisaient entendre des cris d'indignation contre les étranges soldats que nous avions commandés. Les plus horribles récits arrivaient à nos oreilles. Dans un petit village, par exemple, ils avaient coupé en morceaux un enfant de cinq mois : je tiens l'histoire des parents eux-mêmes. Jugez du reste.

Arrivés à destination, les officiers furent versés en subsistance (c'est le terme technique) dans les régiments de dragons, cuirassiers et chasseurs d'Afrique qui se trouvaient à Aidos et à Bourgas. Je fus ainsi versé au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, et je dus à cette circonstance l'honneur de faire la campagne de Crimée avec ce magnifique régiment... Ainsi finirent, à peine nés, les spahis d'Orient ou *bachi-bozouks*. Cette formation, si vantée à l'origine, n'a pas été sans entraîner d'assez lourdes charges. Un intendant de l'armée,

que j'eus l'honneur de voir à Varna, me montrait un jour la comptabilité des *bachi-bozouks* étalée sur sa table : « Tenez, voilà votre ouvrage, disait-il ; c'est 400,000 francs que vous nous coûtez. C'est à n'y rien comprendre, il faut payer de confiance. Je n'attaque point l'honneur de vos officiers, vous êtes tous pauvres comme Job : nous allons jeter tout cela au feu. Comment voulez-vous que la cour des comptes s'y reconnaisse? » L'intendant avait probablement raison; mais laissons de côté la question financière pour examiner quelles données utiles la France peut tirer, à titre de compensation, d'une si coûteuse expérience.

Il ne faut pas oublier que l'homme chargé de l'organisation des *bachi-bozouks* était plus capable qu'aucun autre de réussir : c'est ce que prouve la part qu'il a prise à la formation des spahis d'Afrique. Il y a certes là de quoi le consoler de n'avoir pas été plus heureux dans la création des spahis

d'Orient. Comment expliquer le succès d'une part, l'échec de l'autre? Par un principe déjà indiqué, c'est qu'on n'obtient une bonne cavalerie irrégulière qu'à la condition de tenir sévèrement compte de son origine. Quant à l'utilité d'une pareille force, elle est incontestable, puisque tous les terrains ne conviennent pas à la cavalerie régulière, et que l'autre, sans bagages, sans nécessité de retour au bivouac quitté le matin, peut partout promener ses chevaux, planter ses tentes au milieu du silence. On sera donc conduit un jour ou l'autre à un large emploi de la cavalerie irrégulière dans les armées françaises. Sans insister sur l'opportunité d'une telle cavalerie, qui n'est plus discutable, je crois utile, en terminant ce récit, de rappeler combien la formation de corps irréguliers réclame de sollicitude et de prévoyance. Il suffit de quelques précautions négligées et de circonstances défavorables pour faire avorter une expérience digne du plus haut intérêt.

Puisque nous en sommes sur ces considérations, il faut dire encore une grosse vérité, et il n'y aura pas une voix dans la cavalerie pour me contredire : le recrutement de notre cavalerie est mauvais. Quels hommes prend-on pour faire des cavaliers? — Des tanneurs, des cordonniers, des gens de tous les états, qui n'ont jamais, comme on dit, touché un cheval. Une telle méthode d'opérer est vicieuse. Le premier empire procédait-il ainsi? Non, certes. Ses hussards, où les prenait-il? C'étaient presque tous des Alsaciens. D'où sortaient ces cuirassiers, la terreur des plaines d'Eylau, de la Moskowa et même de Waterloo? De Normandie, des pays enfin où on élève les chevaux et où on les aime. On s'est tant occupé de l'infanterie, que, pour lui donner une spécialité, on a créé les chasseurs à pied. On se garde bien de prendre le premier venu : ce sont les chasseurs, les braconniers, les montagnards qui servent à la composition de ce corps. Pourquoi n'en fait-on pas

autant pour la cavalerie? N'est-ce donc pas aussi une spécialité dans l'armée [1]?

De glorieux souvenirs recommandent l'arme des Lasalle et des Montbrun à l'attention de la France. La race est-elle perdue de ces grands conducteurs de cavalerie? Nous ne le pensons pas. Il y a seulement pour la réveiller d'utiles tentatives à poursuivre, et la création bien dirigée d'une cavalerie irrégulière doit compter au nombre de celles-là. L'histoire des *bachi-bozouks* a montré les écueils à éviter; mais si la cavalerie irrégulière a eu ses mauvais jours, elle compte aussi dans ses annales des pages meilleures qui indiquent la marche à suivre.

1. L'âge où commence l'éducation du cavalier soulève une autre question que je ne fais qu'indiquer. Pourquoi les Arabes sont-ils de si hardis et de brillants cavaliers? A quatre ans, vous les voyez courir sur des chevaux sans bride, et quand vous voulez former des officiers de cavalerie en France, vous leur faites apprendre à monter à cheval à Saint-Cyr, quand déjà les os commencent à se souder. C'est à la Flèche qu'il faudrait envoyer les chevaux, et s'il y a là des enfants de six ans, faites-les monter à cheval; alors vous verrez arriver dans vos régiments de véritables officiers de cavalerie.

LES

CHASSEURS D'AFRIQUE

L'année 1830 a vu commencer dans notre armée un mouvement de transformation d'autant plus digne d'étude, qu'on en connaît assez mal les origines et qu'on le voit se poursuivre encore. Malgré l'exemple donné avec tant d'autorité par un illustre anonyme [1], beaucoup de chapitres de cette histoire militaire restent à écrire. Que de pages instructives à tirer pourtant de ces années d'enfantement, de ces épreuves fécondes au milieu des-

1. Voir *les Zouaves et les Chasseurs à pied*, un vol. grand in-18. Paris, Michel Lévy.

quelles se sont formés tant de corps nouveaux, espoir et orgueil de la France! C'est sur un de ces corps que je voudrais aujourd'hui appeler l'attention, et ce n'est pas seulement le souvenir de quelques années de commandement qui m'invite à parler des chasseurs d'Afrique; leur histoire m'attire par un autre côté : j'aime à y saluer les débuts d'une ère de renouvellement pour la cavalerie française. L'heureuse influence que la création des zouaves et des chasseurs à pied a exercée sur nos régiments de ligne, la création des chasseurs d'Afrique l'a exercée sur nos escadrons. En gardant toutes ses nobles qualités, toutes ses vertus guerrières, le cavalier français a gagné de nouvelles forces dans les leçons puisées à l'âpre école d'Afrique. Notre cavalerie a montré dès lors une variété d'aptitudes qu'on ne lui connaissait pas. A côté des deux grandes divisions désignées sous le nom de *cavalerie légère* et de *grosse cavalerie*, on a vu se placer un corps nouveau qui conciliait

admirablement l'impétuosité de l'une avec la solidité de l'autre. Des qualités militaires que l'ancienne tactique ne développait guère qu'isolément se sont fondues en un ensemble digne de l'admiration de tous les hommes de guerre. Il nous a paru opportun de dire à quel prix ces résultats ont été obtenus. C'est au moment où se multiplient les inventions nouvelles dans l'art de la guerre qu'il convient de rechercher par quelle série d'efforts un corps nouveau arrive à fixer sa place et à devenir un élément durable de la composition d'une armée.

L'histoire des chasseurs, considérée comme exemple des difficultés d'une création militaire heureusement surmontées, se résume dans deux époques. La première s'étend de 1830 à 1834; l'élément arabe est conservé alors à côté de l'élément français dans la cavalerie nouvelle : le 1er chasseurs nous aidera surtout à caractériser ces curieuses origines. Plus tard, l'élément arabe dis-

paraît, l'originalité du nouveau corps est complète, la jeunesse a succédé à l'enfance : les 2e, 3e et 4e régiments représentent avec éclat la période de vaillants efforts qui se termine en 1847 avec la soumission d'Abd-el-Kader, et que nous pouvons raconter d'après nos propres souvenirs.

I

Les premiers chasseurs qui parurent dans l'Afrique française portèrent plusieurs dénominations. On les appela *chasseurs algériens*, et même *chasseurs numides*, en souvenir sans doute de la redoutable cavalerie d'Annibal, qu'immortalisa la journée de Cannes. Une dénomination plus significative est celle de *zouaves à cheval*, que nous avons trouvée en compulsant les archives de la guerre. Quand on forma les chasseurs d'Afrique,

les zouaves étaient à peine créés, puisque les premiers essais d'organisation de cette nouvelle infanterie datent d'octobre 1830, et que la formation des chasseurs est du mois de décembre de la même année. Déjà cependant on pressentait une sorte de fraternité entre ces deux corps, nés sur la même terre et dans le même temps. Zouaves et chasseurs se prêtèrent en effet toujours un mutuel et fraternel appui.

Avant le chasseur d'Afrique, l'armée avait déjà le chasseur à cheval, créé en 1780. Le chasseur à cheval avait noblement répondu à l'appel du pays; il s'était couvert de gloire, depuis Hohenlinden, sous Montbrun, son colonel, jusqu'aux champs néfastes de Waterloo [1]. Ce fut un régiment de chasseurs français qui servit de noyau à la création nouvelle. Le 17e régiment de chasseurs à

1. On sait qu'une des dernières charges de cette sanglante journée fut exécutée par le 3e chasseurs, colonel de Lawœstine, sur les dragons anglais de la garde.

cheval, aujourd'hui 12e de l'arme, et qui faisait partie de l'expédition de la conquête en 1830, fournit les premiers éléments de la formation des chasseurs d'Afrique. L'organisation des chasseurs algériens ou zouaves à cheval porte la date du 15 décembre 1830. Il entrait dans cette organisation deux catégories bien distinctes : l'une composée d'hommes habillés, équipés, montés aux frais de l'État; l'autre comprenant les cavaliers habillés, équipés, montés à leurs frais, et chargés de nourrir eurs chevaux. Les premiers étaient les cavaliers pris dans le 17e régiment de chasseurs et les enrôlés volontaires. Les autres étaient des Arabes : ils ne formèrent dans le principe qu'un escadron, sous les ordres de M. Marey-Monge. C'est dans ce corps arabe qu'apparut pour la première fois un jeune homme dont la fortune militaire devait grandir rapidement, en raison de ses services et d'une énergie peu commune jointe à une audace non moins rare; ce jeune homme, c'était le capitaine

Yusuf [1]. La prise de la *casbah* de Bone en 1832 montra ce que valait cet homme. Un tel épisode ouvre dignement la série des combats où figurèrent les organisateurs de notre cavalerie africaine.

Le 29 avril 1832, cent vingt Turcs, aidés d'un Français, M. d'Armandy, capitaine d'artillerie, et le capitaine Yusuf, commandant l'expédition, se rendirent maîtres de la casbah de Bone et nous ouvrirent les portes d'une nouvelle province, celle de Constantine. Ibrahim-Bey commandait la place. Le capitaine Yusuf l'aborda en lui adressant ces fières paroles devant quelques Turcs dévoués au bey : « Tu as trahi la France, et la France veut avoir vengeance de ta trahison. Je suis son envoyé, et je viens te dire en son nom qu'il faut sur-le-champ abandonner la place ou mourir. » Ibrahim, furieux, répondit : « Si dans une heure tu es encore sur mon territoire, je te fais couper la tête.

1. Aujourd'hui général de division.

— Et moi, ajouta le fier mameluck, je puis t'annoncer que si un poil de ma barbe est touché, le roi des Français te fera couper par morceaux. »

Le bey pâlit, mais il ordonna aux Turcs de se saisir du téméraire. Les sabres furent tirés, la lutte s'engagea. Prompt comme la foudre, Yusuf courut à un Turc dont il fit voler la tête d'un coup de sabre; deux, trois têtes tombèrent! Ibrahim, muet, son yatagan à moitié tiré du fourreau, était cloué au mur par les deux pistolets du capitaine d'Armandy, qui le magnétisait de son regard de feu. Le bey et ses esclaves demandèrent grâce; ils sortirent de la citadelle au nombre de trente, et allèrent se jeter dans les montagnes. Le drapeau vert de Mahomet fut remplacé par l'étendard français. Yusuf ordonna ensuite à la garnison vaincue de faire une décharge générale de ses armes en l'honneur de notre pavillon : un seul Turc refusa. Quelques années après, on voyait encore sur le mur blanc du pavillon du bey l'empreinte de cinq doigts

sanglants; ce sang, c'était celui du Turc qui refusa de tirer un coup de fusil en l'honneur de notre drapeau. Il avait suffi de deux hommes intrépides pour prendre une ville.

Les cent vingt Turcs qui concoururent à l'expédition de Bone furent tous, depuis, incorporés à l'élément arabe des chasseurs d'Afrique. Ils y apportaient cet esprit aventureux, un peu romanesque, des races orientales, esprit qui, combiné avec la bravoure française, devait donner au nouveau corps sa physionomie distincte. Un de ces Turcs, nommé Malek, avait mené une vie digne d'un héros de Byron. Né dans l'île d'Elbe et tombé aux mains de corsaires tunisiens, il avait été vendu au bey, qui en avait fait son esclave. L'enfant grandissait, et le bey, ayant reconnu en lui une rare intelligence, lui avait donné un emploi dans son sérail. Or le bey avait une fille nommée Zumla, belle comme une houri. Le jeune esclave la vit, et les deux enfants s'aimèrent. Le malheur voulut

qu'un certain Kloughi, Grec de naissance et porte-pipe du bey, surprit leurs rendez-vous. Le misérable se fit acheter son silence par une rente mensuelle de cent sequins. Tous les mois, pendant un an, le pacte fut scrupuleusement exécuté. Un jour vint néanmoins où Malek perdit patience, et un coup de yatagan frappa le Grec au moment même où il comptait ses écus; puis Malek fit disparaître le cadavre. Il se croyait à l'abri de tout soupçon, et le lendemain il était parti de bonne heure pour faire, au nom du bey, une collecte d'impôts dans quelques villages, quand un esclave dépêché par Zumla vint lui apprendre qu'on savait tout, et que le bey avait envoyé des gardes à sa poursuite. Malek échappa aux gardes, qui suivirent de près l'esclave; mais il fut blessé dans la lutte, et ne parvint qu'à grand'peine à se tirer de leurs mains. C'est un marabout de l'Algérie qui donna asile au fugitif et qui le guérit. Quand Malek fut hors de danger, le marabout l'accompagna jusqu'à un

mille de son habitation, lui remit une bourse contenant vingt douros, un cheval et un chapelet. Il n'est pas besoin d'ajouter que le cheval conduisit aussitôt Malek aux avant-postes français.

Tels étaient les hommes qui combattaient à côté de nous. Il était aussi utile qu'intéressant d'étudier ces mâles caractères. Ce qui mérite surtout d'être signalé dans cette première époque de la formation, c'est l'influence morale qu'exercèrent sur nos cavaliers français la hardiesse et la brillante habileté des cavaliers arabes. Les prouesses de ces cavaliers incomparables devaient naturellement stimuler l'amour-propre de nos Français, les forcer pour ainsi dire à se mettre à leur hauteur, même à les surpasser. Cette émulation généreuse ne pouvait que tourner à l'avantage d'une organisation qui devait devenir plus tard toute française, quand ces mêmes Arabes eurent été distraits des rangs des chasseurs pour former les corps indigènes de spahis.

Aux chasseurs algériens cependant avait succédé le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, créé en vertu d'une ordonnance du 17 novembre 1831. Ce régiment comprenait : 1° l'escadron des chasseurs algériens; 2° trois cents hommes tirés des régiments de France; 3° quarante enrôlés volontaires; 4° vingt hommes par escadron du 12e chasseurs (ancien 17e). D'abord formé à quatre escadrons, ce régiment prit tout de suite le service des avant-postes, service que l'on aurait pu raisonnablement exiger de trois régiments de même force. Sans vêtements, sans chaussures, au milieu de la pluie et de la boue, ces braves soldats montrèrent une discipline et une bonne volonté dignes de vieilles bandes. C'est qu'ils avaient un rude colonel, un vieux soldat de l'empire, M. de Schauenbourg[1]. Avec un tel homme, le succès de l'organisation n'était point douteux.

1. Mort général de brigade; mais il ne fut pas donné à ce brave soldat de porter les insignes de son grade. Cloué sur son

Le régiment débuta d'une manière brillante à l'affaire d'El-Ouffia, qui eut lieu le 6 avril 1832, cinq mois après sa formation. On n'avait point eu encore le temps de distribuer toutes les armes et tous les fourniments, lorsque le colonel Schauenbourg reçut l'ordre de partir la nuit. On commençait alors ces fameuses marches nocturnes [1], silencieuses, pénibles, mais prélude ordinaire de ces audacieuses razzias dont le mot est passé dans notre langue, et qui ont enfin formé cette valeureuse infanterie de Crimée dont l'activité et l courage ne connaissaient ni le jour ni la nuit. A l'affaire d'El-Ouffia, le général de Faudoas, brillant officier du premier empire comme M. de Schauenbourg, conduisait la colonne. Il s'agissait

lit de mort, il se fit apporter ses épaulettes de général, et exprima, en les voyant, le regret de ne pouvoir les montrer au feu.

1. En parlant de ces marches de nuit, le soldat disait, pour dépeindre un des supplices de l'enfer, qu'on y faisait trois marches de nuit par semaine.

de châtier des tribus qui venaient nous insulter à la porte d'Alger. Le succès fut complet : les Arabes, culbutés, furent chassés le sabre dans les reins pendant plusieurs lieues, et apprirent à connaître aux premiers coups l'audace et la valeur des nouveaux cavaliers. Cette expédition fut d'un excellent effet pour le moral du nouveau régiment. On poursuivit aussitôt son organisation en dépit de toutes les difficultés, et le 1er juillet le régiment se trouvait fort de huit escadrons. Une plus belle occasion devait donner la mesure de ce que l'on pouvait attendre de cette troupe et de celui qui la commandait : c'est le combat de Bouffarik, livré le 1er octobre 1832. Le 10e d'infanterie légère, un bataillon de zouaves, les chasseurs d'Afrique et deux pièces de canon étaient réunis à neuf heures du soir au pont d'Oul-el-Kerma. La colonne se dirigea sur Bouffarik; à six heures du matin le combat s'engagea : le brave colonel Schauenbourg, renversé de cheval, ayant la clavicule cassée,

donna l'ordre à son régiment de lui passer sur le corps et fit sonner la charge. Les chasseurs, lancés sur l'ennemi, enlevèrent deux drapeaux ; leur commandant, Marey-Monge, tua un des porte-fanions de sa main, et dans la liste des noms cités honorablement, on trouve ceux de trois généraux futurs : Marion, de Drée, de Prémonville.

La période franco-arabe de l'histoire des chasseurs d'Afrique, représentée surtout par le 1er régiment de ce corps, commence en 1830, et s'achève, nous l'avons dit, en 1834. En 1832, un nouveau régiment était créé, qui représente une autre période de ces annales militaires que le moment n'est pas encore venu de raconter.

A partir de 1834, le 1er chasseurs prit une physionomie spéciale comme dépositaire des traditions du corps qui, dès l'année 1840, comptera quatre régiments. Il en personnifia la jeunesse, les autres en annoncèrent la maturité. Rappelons en peu de mots les derniers traits de son histoire.

Après le choléra de 1835 vint 1836, une année de repos. Ce régiment devait en tout servir de point de départ, et c'est pendant cette année de repos qu'on y essaya diverses améliorations applicables au nouveau corps. L'habillement, l'armement et le harnachement furent bien coordonnés pour le service auquel était appelé cette cavalerie nouvelle et pour la nature du pays où elle faisait la guerre. Avec un harnachement dépourvu d'accessoires inutiles et de parade, tels que la schabraque, avec une selle dite à la hongroise, et qui restera toujours, malgré toutes les modifications, la vraie selle de cavalerie légère, monté sur le cheval du pays, sobre, plein de feu et d'énergie, vêtu à la légère avec sa veste d'écurie, le fusil du voltigeur en bandoulière, coiffé de ce képy algérien qui s'est promené sur tous les champs de bataille des dernières guerres, le chasseur d'Afrique offrit bientôt le type parfait du cavalier léger en campagne. Cette tenue n'a pas varié; elle est devenue particulière aux quatre ré-

giments. Les Arabes reconnaissaient au loin, avec terreur, l'uniforme bleu de ciel de nos chasseurs quand ils arrivaient dans la plaine.

Le 31 décembre 1839 se livra le combat d'Oued-Laleg, sous les yeux du maréchal Valée. Le colonel du 1er chasseurs, M. de Bourjolly, enfonça, à la tête de son régiment, les carrés de l'infanterie régulière de l'émir, et lui tua trois cents hommes. Le vieux maréchal Valée se trouvait au milieu des chasseurs, qui, électrisés par sa présence, enlevèrent trois drapeaux, un canon et les tambours de la nouvelle infanterie d'Abd-el-Kader. Trois chasseurs du 1er, dont les noms ne doivent pas être oubliés, — Amet, Raymond, Lefèvre, — prirent chacun un drapeau. Cette belle victoire répondait à l'échec du même nom que nous avions subi quelque temps auparavant, au même lieu, dans une attaque de convoi.

A l'Affroun, le 27 avril 1840, on vit encore le 1er chasseurs, sous les yeux du duc d'Orléans, charger

domptable. Il y a cependant diverses nuances de bravoure, et si la furie guerrière a droit souvent à l'admiration, une estime plus raisonnée est due au courage non moins solide du régiment qui, les yeux fixés sur son chef, emporte pas à pas une position et se maintient avec une fermeté modeste dans le rôle que lui assigne le plan général d'un combat.

La formation du 2e chasseurs eut lieu à Oran. Dès le début, il donna un exemple d'indiscipline. L'imprudence d'un soldat de ce régiment, qui avait soulevé en pleine rue le voile d'une Mauresque, et que le général Desmichels avait fait exposer, l'uniforme retourné, sur la grande place d'Oran, provoqua une prise d'armes de ses camarades, qui rompirent ses liens et le ramenèrent en triomphe à la caserne. Bientôt éclata une sorte de révolte : les soldats du bataillon espagnol de la légion étrangère, envoyés pour la réprimer, pactisèrent avec les mutins aux cris de : *Viva los cazadores del Africa!*

Le mouvement eût pris des proportions inquiétantes, si le colonel de Létang ne se fût élancé à cheval au-devant de cette troupe indisciplinée, et par quelques nobles paroles militairement accentuées ne l'eût ramenée au sentiment du devoir. Cette première page de l'histoire du 2e chasseurs est triste, mais le régiment l'a en quelque sorte effacée par mille actions d'éclat. On le vit, par exemple, se couvrir de gloire au combat de la Sikkakh, où les belles dispositions du général Bugeaud nous assurèrent une victoire complète. Après la paix de la Tafna, placé sous le commandement du colonel Randon [1], le 2e chasseurs, fort de onze cents chevaux, s'exerça, dans des courses pénibles, aux marches qu'il devait exécuter plus tard sous le feu de l'ennemi; il rivalisa bientôt d'adresse et d'habileté en équitation avec les Arabes. La transformation de la cavalerie française s'accomplissait ainsi peu

1. Depuis maréchal de France et ministre de la guerre.

à peu ; pour le tir à cheval au galop, elle luttait déjà de précision avec les cavaliers indigènes. La réputation des chasseurs d'Afrique, comme tireurs et cavaliers, s'était, dès cette époque, répandue dans toute l'Europe.

Le 9 novembre 1840, le 2e régiment de chasseurs se signala près d'Oran. Le général Lamoricière, chargeant à sa tête, cherchait à reprendre le corps du colonel de Maussion, tué dans le combat. Suivi de son chef d'état-major, M. de Crény, et d'un maréchal des logis du 2e, il put enlever à l'ennemi les restes du brave colonel ; mais le maréchal des logis trouva la mort aux côtés du général. Au combat del Amria, le général Lamoricière signala aussi la belle conduite du 2e régiment : « Son colonel (Randon), dit-il dans son rapport, a exécuté un mouvement avec l'audace et la célérité qui conviennent à l'arme. » A cette affaire se rattache le nom du commandant du génie Bizot, tué dans les tranchées de Sébastopol comme général. Que de

jeunes illustrations d'Afrique devaient tomber sur les champs de Crimée! Citons encore le combat de Sidi-Rachet, où se montrèrent avec un rare éclat les qualités spéciales du 2e chasseurs. Fougueux, bouillant, il se lançait à l'aventure, ne doutant jamais du succès. Dans une position désespérée, il trouvait à décupler sa valeur. Le chasseur du 1er enfonçait des carrés en ligne, comme à l'Oued-Laleg; le chasseur du 2e avait des allures plus indépendantes; il combattait toujours en fourrageur c'était son esprit, et il s'en tirait bien.

Tels étaient, en 1845, les principaux titres milaires du régiment où j'étais appelé à servir. A l'époque de mon arrivée, toute la cavalerie était réunie au quartier de Kergenthal, situé à un quart de lieue d'Oran. C'est là que je devais trouver baraqué le 2e régiment de chasseurs d'Afrique. Les officiers occupaient un pavillon séparé, dit pavillon de la Mosquée. Colonnades en marbre ciselé, fontaine dans la cour, dallée aussi de marbre blanc,

galeries peintes et cintrées, rien de ce qui fait le luxe des grandes demeures musulmanes ne manquait à ce charmant pavillon. La salle des délibérations du conseil offrait surtout un aspect pittoresque. Il y avait, à l'époque dont je parle, un capitaine du 2e, nommé Joly, qui joignait un certain talent d'artiste à ses qualités militaires. Armé de son pinceau, il avait peint sur le mur des sujets tirés de l'histoire militaire de la France. Avec du papier colorié et fort habilement découpé, il avait fait des vitraux d'église ; seulement il avait remplacé les sujets religieux par des armoiries qui représentaient tout le blason de la chevalerie française. Le plafond figurait les champs élyséens où doivent se rendre tous les braves. On voyait Du Guesclin tendre la main à Murat, et le grand Condé causer avec Ney. Des cartouches entre les grands sujets donnaient l'uniforme exact des régiments français depuis l'invention de la poudre. L'ensemble avait un cachet d'originalité qui frappa Horace Vernet

lui-même, quand il passa par Oran pour aller étudier le terrain d'Isly. Au milieu de ces baraques d'hommes et de chevaux se développait une cour spacieuse. Il y avait dans un coin de cette cour un banc nommé *banc de M. de Crac*. Que d'aventures romanesques, d'ardents récits de jeunesse, mais ausssi que d'effrayants épisodes ce banc n'a-t-il pas entendu raconter! Ce fut là qu'un soir, au milieu d'une joyeuse causerie, tomba soudain l'horrible nouvelle de la catastrophe de Sidi-Brahim, signal d'une campagne à laquelle le 2e chasseurs allait prendre une large part.

La province, depuis la bataille d'Isly, vivait dans un repos absolu. L'émir Abd-el-Kader, retiré dans le Maroc, jouissait en secret de la défaite du fils de l'empereur, qui n'avait point voulu écouter ses avis et avait vu en un jour fondre toute son armée. L'idée lui vint tout à coup de rallumer la guerre et de tenter une irruption soudaine sur nos frontières. On était alors au mois de septembre 1845.

Les Arabes ayant rentré toutes leurs récoltes, rempli leurs silos, Abd-el-Kader, avec ce tact qui lui était naturel, avait choisi ce moment favorable chez un peuple à la fois agriculteur et guerrier, pour envahir comme un torrent nos possessions de l'Ouest. Les nouvelles se succédaient, les unes bonnes, les autres mauvaises, suivant les gens qui les débitaient; celles qui émanaient de cette population moitié française, moitié espagnole, qui habite la ville d'Oran, étaient grossies par la peur et prenaient des proportions effrayantes. On pouvait lui pardonner ses craintes, justifiées malheureusement depuis par une affreuse certitude, car elle se rappelait les événements de 1840 dans la *mitidja* d'Alger, où le fer et la flamme, promenés jusqu'aux portes de la ville, avaient mis le comble au désespoir des colons.

Heureusement, un officier général brave, résolu, expérimenté, commandait la province : c'était le général Lamoricière. Il sut, par son sang-

froid, son calme au milieu des défections des tribus amies la veille, faire passer dans les cœurs les plus timides une confiance qu'il n'avait peut-être pas lui-même. En effet, sa position était des plus critiques : en une nuit, tous les Douers et les Smélas restés fidèles, et qui campaient sous le canon d'Oran, nous avaient abandonnés. Le général Lamoricière perdait en eux une précieuse ressource : c'étaient des guides intelligents, connaissant bien le pays. Il demeurait réduit aux seules forces françaises qu'il avait avec lui. L'orage était partout; de tous côtés, les tribus en révolte couraient aux armes. Déjà, à Mostaganem, les Flittas révoltés avaient eu une rencontre avec nos troupes. Malgré le peu de ressources que le général Lamoricière avait sous la main, il voulut refouler le torrent qui s'avançait sur lui : il marcha droit à l'ennemi, en cherchant à rallier sur sa route ses troupes disséminées. A la tête du 2e régiment de chasseurs, il sortit d'Oran. Quoiqu'il eût avis de

l'engagement des Flittas, il résolut de chercher l'émir partout où il pourrait le rencontrer. Le général marcha dans la direction de Sidi-Brahim. Il s'arrêta à Bridia, à six lieues d'Oran, pour y rallier et masser sa colonne; il y fit halte dans la soirée. Ce premier bivouac présentait l'aspect le plus animé : tous ces régiments, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, fraternisaient avec cette gaieté française qui ne fait pas faute, même dans les revers. Je me souviens d'un des muletiers ou soldats chargés de conduire les cantines des officiers, et qui appartenait au 2e régiment de chasseurs; cet enfant de Paris, monté sur des caisses entassées, récitait en langue *sabir,* ou mauvais arabe, des proclamations qui étaient la parodie burlesque des célèbres allocutions adressées à l'armée d'Égypte. Lors de la formation du 2e, avant que la casquette traditionnelle fût trouvée, les chasseurs avaient porté d'abord un chapska de lancier très-bas de forme; puis on y avait substitué un chapeau gris à

la Henri IV, orné d'une plume noire. L'essai malheureux de ce chapeau ne dura guère, et la coiffure du bon roi Henri fut reléguée au magasin. Notre muletier en avait probablement dérobé un, et, coiffé de ce *sombrero,* auquel il avait ajouté une énorme plume d'autruche, il ressemblait assez à Charles Ier en déroute haranguant ses cavaliers. L'armée d'Afrique, au milieu de ses fatigues et de ses privations, a pu souvent retremper son moral au milieu des lazzis de quelques joyeux enfants des rues de Paris. Soit sous le soleil brûlant d'Afrique, soit sur les plateaux neigeux de Sébastopol, l'esprit parisien, si railleur, si militairement spirituel, se retrouve partout le même. Il date de loin, au reste. « Laissez aller la Pie (le cheval de Turenne), s'écriaient quelques soldats après la mort de ce grand homme, nos généraux ont perdu la tête! » Ces soldats de Turenne ne faisaient que devancer nos zouaves. « Joue-leur *la Casquette,* disaient ceux-ci quand ils étaient serrés d'un

peu trop près, ils croiront que Bugeaud est avec nous! »

Ayant rallié ses troupes, le général Lamoricière se dirigea sur Aïn-Temouchen. Ce petit camp, pendant deux jours, avait été entouré par les Arabes, ivres de leur premier succès. Bou-Hamedi, lieutenant d'Abd-el-Kader, le tenait bloqué; mais c'était un vieux zouave, le capitaine Saffranet, qui y commandait. N'ayant aucun moyen de résistance, il usa de ruse, et avec des bûches placées tout autour de ses remparts de terre, il simula une puissante artillerie, se refusa à entrer en aucun accommodement, menaçant, *sans poudre*, de se faire sauter, lui et toute sa garnison, plutôt que de se rendre. Il sauva ainsi sa chétive place. Quand on arriva en vue de ce petit fortin, la fanfare du 2e régiment de chasseurs entonna l'air fameux : *La victoire est à nous!* Le soir, dans le camp débloqué, on but à la santé de la France, du capitaine des zouaves et de sa petite garnison.

Le lendemain, la colonne passa sur le terrain appelé les Trois-Marabouts, qui avait été témoin de la plus honteuse capitulation conclue par une troupe française. Toute une colonne, avec *soixante et dix mille* cartouches, s'était rendue à discrétion. C'était un petit Baylen, mais dont les conséquences furent plus désastreuses peut-être ; le général Dupont au moins sauva et ses troupes et ses bagages, tandis que cette malheureuse colonne d'Afrique fut massacrée tout entière quelques mois après sur les bords de la Malouïa, dans le Maroc. Le général Lamoricière s'arrêta un moment sur ce théâtre de honte, couvert encore de débris de souliers, de chiffons et de papiers à cartouches qui n'avaient point servi, puis il se rabattit à droite et prit la direction des Traras, dont il longea les montagnes, et entra à Ghemma-Razouat sans avoir rencontré l'ennemi. Ayant appris que le général Lamoricière était sorti de son camp pour marcher à lui, Abd-el-Kader s'était

renfermé dans Nedroma, au pied des montagnes des Traras, dont les populations lui étaient dévouées. C'est là que le général vint enfin l'attaquer; le 2e régiment de chasseurs préluda par une charge brillante sur les hauteurs de Nedroma. Acculée à des précipices affreux, toute cette population, qui eût pu être anéantie, ne trouva grâce que devant la clémence et l'humanité du jeune général français.

L'émir, ayant fui dans le sud, se rabattit ensuite sur le Maroc, où il rejoignit sa *deïra*. Rentré à Ghemma, le général résolut de marcher sur la Malouïa, où cette smala était campée, afin de délivrer les prisonniers qu'emmenait Abd-el-Kader. Cette pointe n'eut pas un succès complet : l'émir, informé de notre approche, avait fui dans l'intérieur du pays; on dut renoncer à revoir nos malheureux compatriotes. La colonne rentra à Ghemma pour y faire des vivres et prendre quelque repos. C'est là que nous recueillîmes quelques données

sur le triste sort des prisonniers de l'émir, grâce à une rencontre assez singulière pour que j'en dise quelques mots.

Un matin que j'étais de service dans une excursion de fourrageurs, un sous-officier du 2e vint me prévenir que dans un champ d'orge voisin on apercevait des Arabes embusqués, et que l'on découvrait fort distinctement le bout de leurs longs fusils. Je pris quelques chasseurs avec moi, et, en compagnie du sous-officier, je me dirigeai vers l'endroit où l'on présumait les Arabes cachés. En regardant à une certaine distance avec une excellente lorgnette, je ne vis qu'un seul fusil poindre dans les orges. Je fis approcher les chassseurs, l'arme haute en cas d'attaque; ceux-ci me ramenèrent bientôt un homme qui n'avait pour tout vêtement qu'une *kandoura*, ou chemise arabe en laine avec un capuchon. Il était très-pâle, et ses yeux exprimaient une profonde terreur. Ce malheureux était en proie au délire. On le conduisit immédia-

compagnons, car la figure de nos gardiens n'annonçait rien de bon, et nous convînmes de chercher à nous soustraire par la fuite au sort qui nous attendait. L'un appartenait au train des équipages, l'autre était un soldat du bataillon. Notre projet bien mûri, nous attendîmes une occasion favorable, qui ne tarda pas à se présenter. Tous les officiers étaient allés à une fête voisine, et les Arabes étaient occupés à empiler autour de nous des broussailles desséchées; nous étions loin de nous douter dans quelle intention. Au moment où ils couraient de tous côtés pour chercher de l'herbe, mes deux camarades et moi, avec des galettes dans nos capuchons, nous prîmes notre volée sans être aperçus, comme la nuit commençait à tomber, et nous courûmes nous cacher dans les roseaux qui bordent la rivière. Il n'était que temps. A peine étions-nous établis dans notre cachette, qu'une vaste lueur éclaira l'horizon, puis éclata une fusillade affreuse, qui n'était couverte

que par les cris des victimes que l'on immolait. Cela dura vingt minutes, puis tout rentra dans le silence. Bien cachés, nous remerciâmes Dieu de nous avoir fait échapper à une mort imminente. Le massacre était consommé! Soudain nous entendîmes craquer les roseaux autour de nous : c'étaient des Arabes qui venaient laver dans l'eau leurs mains ensanglantées. Quand ils se retirèrent, nous étions bien sauvés. »

Le seul cependant qui survécut à cette nuit terrible, ce fut le *frater;* ses compagnons, troublés par la peur, se noyèrent dans une rivière que le barbier put traverser à la nage. Après ce dernier incident, quatre jours de marche l'avaient enfin conduit, haletant et affamé, dans le champ d'orge où nous l'avions recueilli.

Notre campagne de 1845 ne fut plus marquée par aucun incident notable, et jusqu'en 1847 l'histoire du 2e chasseurs peut se résumer en deux mots : il guerroya toujours. Pour avoir toutefois une idée

exacte des services que rendit à l'armée d'Afrique le corps créé en 1830 et fortifié par des adjonctions précieuses de 1832 à 1840, c'est avec les 3e et 4e chasseurs qu'il faut assister aux plus importantes opérations de la guerre dont la soumission d'Abd-el-Kader marqua le dénoûment.

II

Le 3e régiment de chasseurs d'Afrique fut organisé dans la province de Constantine le 1er février 1833. Les deux précédents régiments avaient été créés dans les capitales mêmes des provinces où ils devaient agir, Alger, Oran : il en fut de même pour le 4e, créé à Bone; mais à l'époque de la formation du 3e régiment dans la province de Constantine, la capitale appartenait encore au bey Ach-

met et ne devait s'ouvrir à nos troupes victorieuses qu'en 1837.

Le 3e chasseurs d'Afrique fut formé de deux escadrons du 1er, foyer précieux qui alimenta tous les autres régiments de l'arme, et de militaires de tous grades tirés des différents corps de cavalerie de France. Son premier colonel fut M. Boyer, mais son commandement ne fut guère que nominal; l'organisateur réel fut le colonel Corréard, qui lui succéda. Sous l'impulsion de ce digne chef, qui avait fait les guerres du premier empire avec les vieux dragons d'Espagne, le 3e régiment ne pouvait que marcher sur les traces des deux autres.

De 1833 à 1836, l'histoire du 3e régiment de chasseurs nous le montre, se plaçant, par sa discipline, sa tenue modèle, au rang des plus vieux régiments. Il se prépare à la grande tâche que lui assigne le choix de la province désignée pour son berceau. Il s'agit de donner à cette province sa

vraie capitale. Les deux expéditions de Constantine ont été souvent racontées [1]. Ce qui importe à notre sujet, c'est d'indiquer la part qu'y prit le 3ᵉ chasseurs. Lors de la première expédition, c'est surtout dans les épreuves d'une retraite tristement célèbre que le 3ᵉ chasseurs se montra admirable. Le 26 octobre 1836, notre armée, se retirant en bon ordre et se battant toujours, arrivait à Sidi-Tamtam. Le lendemain, elle avait à franchir le col difficile de Ras-el-Akba : des tribus, accourues de loin au secours du bey Achmet, n'avaient pu passer les rivières, grossies par les pluies, et étaient venues à ce col dans l'espoir de mettre la colonne entre deux feux et de l'anéantir; mais les 2ᵉ et 17ᵉ légers et le 59ᵉ de ligne, qui couvraient la retraite, s'immortalisèrent dans cette journée : un instant la marche de l'armée se trouva ralentie; aussitôt le 3ᵉ chasseurs, ayant le

1. Voyez la *Revue* du 1ᵉʳ mars 1838 et du 15 août 1845.

colonel Corréard à sa tête, fit une charge des plus brillantes. L'ennemi, culbuté, sabré sur les hauteurs de Sidi-Tamtam, paya cher sa témérité. Les Arabes abandonnèrent dès lors la poursuite, et le 20 octobre les Français rentraient à Bone.

Lors de la deuxième expédition, c'est encore par une charge intrépide que s'illustra le 3e chasseurs. Sur les hauteurs du Coudiat-Aty, avec le 47e de ligne, il chassa les troupes d'Achmet du plateau qui dominait la ville. Le maréchal Valée, dans son rapport, cite la belle conduite de ce régiment. L'expédition des Portes de Fer, qui déchirait le honteux traité de la Tafna, lui fournit encore l'occasion de montrer sa valeur. Le 30 octobre, à l'Oued-Hamza, sous les yeux du duc d'Orléans, il exécuta une vigoureuse charge sur la cavalerie de Ben-Salem, premier lieutenant de l'émir. On le vit bientôt se signaler, sous le général Galbois, à Aïn-Babouch, chez les Aractas. Là tomba le lieutenant Lepic, digne fils d'un de nos

plus braves généraux de l'empire, frappé, comme son père, dans une charge de cavalerie. Ce fut l'occasion d'une des plus heureuses razzias de nos chasseurs, qui ramenèrent à Constantine 30,000 têtes de bétail.

Transportons-nous de la province de Constantine dans celle de Bone. C'est là que le 4e chasseurs d'Afrique fut formé le 1er janvier 1840. Plus que tout autre peut-être, il offrit l'assemblage des qualités propres aux diverses fractions de ce corps. Son premier colonel, M. de Bourgon, était un de ces hommes rares dont les créations reposent sur des bases sûres que rien n'ébranle. Nulle main n'était plus propre à donner une impulsion vigoureuse à une arme que cet énergique officier comprenait si bien. Aussi le 4e chasseurs fut brave, discipliné, d'une tenue irréprochable comme le 1er, fougueux comme le 2e, indépendant comme lui [1]. A peine formé, le 21 avril 1840, il débuta

1. Cette indépendance était favorisée par le rôle même qu'on

d'une manière brillante chez les Aractas. Le 13 août de la même année, le colonel Bourgon, chargeant à sa tête sur l'Hachera, fit prendre à son régiment cette belle place qu'il n'a plus quittée depuis. Enfin le 1er septembre 1840, avec le 3e, il traça l'une des plus belles pages de l'histoire des chasseurs d'Afrique. L'ennemi, sous les ordres de Hadj-Mustapha, frère de l'émir Abd-el-Kader, était venu établir son camp près de Sétif. Le colonel Levasseur sortit de cette place pour l'attaquer avec les 22e et 61e de ligne, les 3e et 4e chasseurs. Après avoir marché pendant deux heures, cette colonne rencontra la nombreuse cavalerie de l'émir, qui chercha immédiatement à l'envelopper en la débordant sur ses ailes. Ce mouvement des Arabes avait pour but de couvrir leur camp de Medjazergua, qu'ils venaient de lever; deux ba-

lui donna. Au lieu de l'attacher à la province où il était né, on le fit courir dans toutes les provinces, si bien qu'il mérita le surnom de *régiment voyageur*, qui lui est resté.

taillons d'infanterie régulière, forts chacun de six à sept cents hommes, protégeaient leur retraite. A la vue de nos colonnes qui s'avançaient sur elle, cette infanterie, nouvellement disciplinée à l'européenne, se forma en carré. Le colonel Bourgon, enlevant vigoureusement le 4e chasseurs, s'élança sur cette colonne d'infanterie avec une rare impétuosité. Les carrés furent enfoncés, taillés en pièces. Les Arabes qui parvinrent à se sauver se jetèrent dans des ravins profonds, où le sabre de nos cavaliers ne pouvait les atteindre; beaucoup d'entre eux, grièvement blessés, y périrent. La cavalerie ennemie voulut alors se porter au secours de son infanterie: la nôtre aussi arrivait au pas de course. On se battit de part et d'autre avec une grande intrépidité; mais tout fut culbuté par nos chasseurs. A la vue de cette déroute, un bataillon des réguliers de l'émir, qui était resté en position spectateur du combat, s'empressa de battre en retraite pour échapper à la

destruction qui l'attendait, et regagna en toute hâte les hauteurs les plus reculées. Le 4e chasseurs, nouvellement formé, n'avait pas encore reçu son étendard ; il était digne de lui d'en prendre un à l'ennemi. Le maréchal des logis Tellier entra dans le carré, tua le porte-drapeau, et enleva l'étendard du bataillon de l'émir. Cette rude affaire devait coûter aux chasseurs un de leurs plus braves officiers, le commandant de l'Esparda, tué dans la charge.

A partir de ce jour mémorable, le 4e chasseurs poursuivit ses succès chez les Ouled-Assas, chez les Beni-Sala. Au bout d'un an, treize cents chasseurs, bien équipés et d'une bravoure à toute épreuve, donnaient la mesure de celui qui les avait formés. De l'Est, le 4e alla dans la province d'Alger, assista aux ravitaillements de Medeah et de Milianah, sous le général Changarnier. Le 15 juin 1842, il était dans le Sud. On le vit se distinguer à l'Oued-Foddah. Avec son nouveau colo-

nel Tartas, il assista au brillant combat contre les Kabyles du Réou; enfin l'année 1843 le trouva à Taguin, sous M. le duc d'Aumale. Tout devait s'effacer devant ce beau fait d'armes qui amena la prise de la smala d'Abd-el-Kader, et fournit la preuve éclatante de ce qu'on peut attendre d'un habile emploi de la cavalerie d'Afrique.

Au commencement de mai 1843, M. le duc d'Aumale quitta Boghar avec les 38e, 64e de ligne, les zouaves et les chasseurs d'Afrique (le 4e seul). Le jeune prince marchait sur la smala de l'émir. Des renseignements dignes de foi la plaçait dans les environs de Goudjillat. Il fallait franchir des distances énormes avant de trouver une goutte d'eau. Il importait au jeune général d'atteindre Goudjillat le plus promptement possible. Une marche rapide l'y conduisit; mais, à peine arrivé, il apprit que la smala était à Ouessek-ou-Rekaï, quatorze lieues dans le Sud-ouest. Il continua d'avancer; à Ouessek-ou-Rekaï, des coureurs que l'on venait de

surprendre donnèrent enfin un renseignement plus précis : l'ennemi était en un lieu appelé Taguin, nom que devait conserver cette mémorable journée. Le général Lamoricière manœuvrait dans cette direction, ce qui avait sans doute décidé ces brusques mouvements de la smala de l'émir. Fuyant toujours devant le général Lamoricière, l'émir ne soupçonnait nullement que la colonne du prince s'avançait aussi sur lui. A cette nouvelle, M. le duc d'Aumale marcha aussitôt sur Taguin, soit pour atteindre la smala, soit pour la mettre entre deux feux. Le plan était simple en apparence; il n'en fallait pas moins pour l'exécuter des soldats et des officiers comme il en avait sous ses ordres. Il lui restait encore vingt lieues de désert à franchir. Aprés une course fatigante avec sa cavalerie, sans avoir rien pu découvrir, M. le duc d'Aumale s'arrêta. Son infanterie était fort éloignée de lui, et ne pouvait le rejoindre de plusieurs heures. Pendant

cette courte halte, des cavaliers ennemis faits prisonniers par sa petite colonne l'avertirent qu'il touchait presque à la smala. Malgré les observations des généraux, malgré les supplications et les prières des Arabes nos alliés, qui, frappés de la faiblesse de la troupe d'attaque, le conjuraient d'atteindre son infanterie, le prince prit une héroïque résolution : il donna immédiatement l'ordre de la charge. Les chasseurs d'Afrique, lancés avec cette impétuosité qui était le trait distinctif de leur allure, arrivèrent comme un ouragan, suivis des spahis, au milieu de ce camp immense, renversant tout sur leur passage, en dépit d'une fusillade effroyable qui partait de toutes les tentes. Ils gagnèrent ainsi la tête de la colonne ennemie, qui cherchait à s'enfuir ; se rabattant sur elle, ils lui coupèrent la retraite, passèrent sur le ventre de l'infanterie régulière de l'émir, qui se défendit en désespérée Enfin toute la smala tomba en notre pouvoir.

Bientôt le 4e chasseurs se trouva transporté sur un autre théâtre, dans la province d'Oran. L'expérience avait démontré que les plus grandes difficultés de notre domination viendraient toujours de cette province, et on jugea que le 2e et le 4e chasseurs d'Afrique n'étaient point de trop dans ce foyer perpétuel d'insurrection. Les événements ont justifié cette mesure, et il fut donné à ces deux vaillants régiments de porter les derniers coups à la puissance de l'émir. Il semblait que la fortune sourît au 4e chasseurs. Son séjour dans la province d'Oran fut marqué par un des plus importants faits d'armes de la guerre d'Afrique, le combat de Malah, où le premier et le plus habile des lieutenants de l'émir perdit son armée et la vie. Le combat de Malah fut livré en novembre 1843 par un de ces généraux que Mazarin désignait sous le nom d'*heureux*, le général Tempoure. Sorti de Mascara à la poursuite des restes de l'infanterie de l'émir, que ce dernier avait confiée au commande-

vint terrible; tous les drapeaux restèrent en leur pouvoir. On sait que Ben-Allal, témoin de la défaite de ses troupes, ne voulut pas survivre à sa honte, et qu'il trouva la mort dans une lutte héroïque contre le capitaine Cassaignoles, suivi de deux brigadiers de chasseurs et d'un sous-officier de spahis. L'émir perdit en Ben-Allal son meilleur ami, le compagnon fidèle de sa fortune, le plus habile et le plus intrépide de ses lieutenants. Le maréchal Bugeaud, qui savait honorer le courage, même chez son ennemi, ordonna que les honneurs militaires fussent rendus à Ben-Allal comme à un officier supérieur de l'armée française. Au cercle de Mostaganem, on voyait, à l'époque où j'étais en Afrique, les deux tambours et le drapeau des réguliers de l'armée d'Abd-el-Kader : c'étaient les trophées du 4e chasseurs d'Afrique, qui doivent appartenir aujourd'hui aux chasseurs de la garde.

L'année qui suivit ce brillant combat devait

compter parmi les plus belles dans les annales de la guerre d'Afrique et aussi dans les fastes des chasseurs, représentés à Isly par les 2e et 4e régiments. On n'ignore pas que l'ordre de bataille adopté par le maréchal Bugeaud ressemblait à une *tête de porc*, c'est l'expression dont le maréchal lui-même s'est servi dans son glorieux bulletin. La cavalerie était dans l'intérieur de la *tête*, sur deux colonnes, attendant l'heure de fondre sur l'ennemi comme l'ouragan. On marcha d'abord lentement; quand on se fut approché, on vit que ce qui figurait de loin une grande redoute était l'immense tente du général marocain, le prince impérial Sidi-Mohamed, dont les abords étaient garnis d'artillerie. Le moment parut propice au maréchal pour lancer toute sa cavalerie. Les 2e et 4e chasseurs d'Afrique, sous le commandement du colonel Morris, se précipitèrent hors du carré comme une avalanche. Rien ne devait résister à l'entrain de ces vigoureux cavaliers, et bien-

tôt l'armée marocaine fut en pleine déroute.

La bataille d'Isly marque le terme de cette étude : une fois soumis à l'épreuve d'une bataille rangée, les chasseurs d'Afrique ont fixé leur place dans l'armée française. Les suivre en Crimée, en Italie, ce serait encore raconter de belles pages, mais où ils n'apparaissent plus aussi indépendants du reste de l'armée que durant les années de formation laborieuse que nous avons tenu surtout à mettre en lumière. Rappelons seulement cette brillante charge du 4e chasseurs à Balaclava, qui arrêta le feu de l'artillerie russe foudroyant la cavalerie légère anglaise en retraite [1]. Les chasseurs d'Afrique eurent aussi quelques heureux combats d'avant-garde avec les cosaques ; les quatre régiments assistèrent à la bataille de Traktir, mais sans avoir l'occasion d'y donner. Après la campagne de Crimée, les trois premiers régiments rentrèrent en Afrique ; le

1. Voyez la *Revue* du 15 mars 1860.

4e, licencié, forma les chasseurs à cheval de la garde. L'Italie rappela les 1er, 2e et 3e chasseurs à la vie guerrière, et leur dernier titre de gloire est l'admirable mouvement qui termina la bataille de Solferino.

Les faits et les souvenirs que nous venons de rapprocher ont amplement montré ce que valait cette jeune cavalerie. On a vu les succès qu'elle a obtenus. Il reste à indiquer à quelles conditions elle a réussi Jusqu'à l'époque actuelle, la célérité semblait la principale qualité de la cavalerie légère. Aujourd'hui on lui demande non-seulement l'agilité, mais la sûreté, la persistance des mouvements, non-seulement la fougue de l'attaque, mais la justesse du tir. C'est à l'école des Arabes que se sont formés les représentants français de cette cavalerie nouvelle. Les Arabes ne connaissent pas les distinctions établies dans notre armée entre la grosse cavalerie et la cavalerie légère. Le combattant à cheval est tour à tour chez eux un éclai-

reur habile et le plus patient des marcheurs. Sans effacer les distinctions traditionnelles entre nos divers corps de cavalerie, on peut se féliciter de la tendance qui depuis les campagnes d'Afrique est venue rapprocher de plus en plus ce que la théorie avait trop séparé. Le 1er chasseurs nous a montré une solidité à toute épreuve, le 2e une fougue irrésistible; les deux autres régiments, l'accord de ces deux grandes qualités militaires. La bataille d'Isly est venue sanctionner ce précieux accord par la victoire. Dès lors une ère nouvelle, pressentie depuis 1830, a définitivement commencé pour la cavalerie, et l'on a pu prédire les grands faits d'armes de Balaclava et de Solferino.

Aujourd'hui même néanmoins c'est encore vers l'Afrique qu'il faut se tourner si l'ont veut savoir comment de tels résultats ont été obtenus et comment ils se maintiendront. C'est là que se conserve, même au sein de la paix, l'habitude des

rudes exercices, qui place le chasseur d'Afrique au niveau du cavalier arabe. Jamais d'ailleurs il n'a été plus important d'assurer à la cavalerie tout entière les qualités que s'est acquises le redoutable corps formé en 1830. Il est certain que le système perfectionné de l'artillerie amènera de graves modifications dans la cavalerie. La France eut comme le pressentiment du rôle nouveau réservé à son armée, quand elle donna les zouaves à l'infanterie et les chasseurs d'Afrique à la cavalerie. Pour ces derniers, la France eut le bonheur de trouver une ressource précieuse dans le pays même; malgré l'infériorité de sa taille, le cheval d'Afrique, par les qualités qui lui sont inhérentes, résumait à lui seul tous les besoins de la cavalerie nouvelle, destinée à fondre en elle les deux types de l'ancienne cavalerie. En effet, ce noble cheval de guerre portait également bien le carabinier, le cuirassier, ces cavaliers gigantesques, et les sveltes combattants qui ont illustré l'uniforme des hussards et

des lanciers. On peut même assurer que par la taille les chasseurs d'Afrique appartenaient bien plus à la grosse cavalerie qu'à la cavalerie légère. On vit les chasseurs d'Afrique charger en ligne à l'Oued-Laleg avec le colonel Bourjolly, enlever des batteries à Isly sous le colonel Morris, fourrager en maintes occasions brillantes sous les colonels Létang et Tartas. Ils résumaient donc à eux seuls les deux éléments distincts de la cavalerie d'Europe. En outre, la guerre d'Afrique réclamait de longues et pénibles marches sous un ciel brûlant, à la poursuite de populations qui fuyaient toujours, et de combattants braves, mais qui guerroyaient à la manière des Parthes. Cette cavalerie avait donc affaire à un ennemi souvent insaisissable; ce vaillant cheval, chargé d'un poids extrême en raison du surcroît de bagage qu'il devait supporter dans un pays sans ressource, se tira avec honneur d'une si difficile position, à ce point que sa réputation bien établie l'a fait appeler sur les

champs de bataille de l'Europe, où il n'a certes pas failli à ce que l'on devait en attendre.

Le rôle nouveau que joue l'artillerie dans les grandes luttes de notre époque semble supprimer une division empruntée au moyen âge; il rend inutile cette grosse cavalerie, ces cuirassiers immortels d'Eylau et de la Moskowa, pour lesquels leur armure n'est plus une défense contre les armes de précision inventées de nos jours. La mobilité, l'élasticité, si je puis me servir de cette expression, doivent être les principes fondamentaux de la nouvelle cavalerie, qui devra sortir de ces modifications apportées aux engins de guerre. La cavalerie est appelée à une tactique nouvelle. Il s'agira pour elle d'être transportée vivement d'un point à un autre, d'être toujours prête à jouer indistinctement tous les rôles, et surtout le dernier, celui qui achève et complète les victoires. La poursuite d'une armée battue et en déroute, cette partie de l'action exigera une cavalerie d'autant plus

agile, d'autant plus manœuvrière, que ce dénoûment se produit, à de rares exceptions près, au moment où quelques heures seulement sont accordées avant la chute du jour. Il faudra donc une cavalerie qui, ayant pu combattre en ligne toute la journée, trouve encore dans son élément constitutif la vigueur, l'entrain, l'audace de la cavalerie légère, qui, répandue de tous côtés dans la plaine, coupe les fuyards, ramasse les pièces que l'on cherche à sauver, assure enfin ces triomphes qui, dans une seule bataille, font tomber les empires. Tel fut le rôle de la cavalerie française à Iéna.

Le contact des cavaliers arabes, fondus dans la cavalerie d'Afrique dès sa naissance, a rendu de plus cet éminent service d'assurer à la cavalerie française une supériorité dans le tir qui lui avait manqué jusqu'alors[1]. Il serait donc logique de

1. Le feu de la cavalerie jusqu'à nos guerres d'Afrique n'avait d'autre but que de faire signaler par les avant-postes les surprises de l'ennemi.

dire que les chasseurs d'Afrique renferment dans leur organisation le secret d'une cavalerie future, dont le changement de tactique et la marche progressive des sciences doivent nécessairement amener la création. On peut préciser le jour où les anciennes divisions feront place dans cette belle arme à un principe unique. Il en résultera une économie réelle pour l'État, et on disposera d'une cavalerie plus nombreuse à mettre en ligne le jour d'une bataille, puisqu'il est prouvé que la grosse cavalerie donne plus de chevaux laissés en arrière et inutiles en campagne [1] que les autres corps de

1. La grosse cavalerie, qui s'est couverte de gloire dans les campagues immortelles du premier empire, n'a pu trouver depuis 1815 une seule occasion de justifier la confiance que l'on peut à juste titre avoir en elle. Appelée deux fois à de grandes luttes, en Crimée et en Italie, l'occasion a semblé fuir devant elle. Les lanciers se sont trouvés dans le même cas, sauf un engagement dans la journée de Solferino, où un témoin oculaire a vu un grand nombre de ces braves cavaliers jeter leurs lances à terre pour se servir de leurs sabres. Rien ne prouve mieux la nécessité de ramener la cavalerie française au type créé en Afrique, et dont tant de campagnes heureuses ont établi la supériorité.

l'arme. Tous les chevaux n'offrent point, il est vrai, les qualités éminentes du cheval d'Afrique, dont la vigueur et la sobriété sont devenues proverbiales. La France, tournant un regard de sollicitude sur sa nouvelle colonie, puise aujourd'hui une partie de ses chevaux de guerre dans cette race vaillante appelée cheval de l'Algérie; l'autre race reste à créer en France. Nous en possédons toutefois les éléments essentiels. Il est deux régions françaises qui peuvent servir à tous les besoins de la cavalerie dans son double objet, l'ancienne Navarre, où pays de Tarbes, et la Normandie. La Navarre est pour ainsi dire, sous ce rapport, l'Arabie de la France. Dans ses belles vallées, arrosées par les gaves du Bigorre, on trouve une race digne de la race africaine, qui fournira un complément indispensable aux levées faites dans le Sahara, aujourd'hui surtout que le système est adopté de remonter en grande partie la cavalerie légère avec des chevaux d'Afrique. Quant à la Normandie, elle est appelée

à doter la France d'un cheval à l'encolure haute et fière, à l'œil hardi, aux membres larges et nerveux, qui portera aisément les plus lourds cavaliers. Le cheval normand se plie à tous les services et supporte les plus rudes fatigues. Fondre ces deux races, ce serait placer enfin notre cavalerie à la hauteur des besoins que le changement de tactique semble réclamer désormais. Ainsi organisée, la cavalerie tout entière entrerait d'autant plus facilement dans le cadre unique qu'il convient d'assigner à l'arme. Le pays s'affranchirait en même temps du tribut qu'il paye à l'étranger, et de ce jour on aurait trouvé le rôle véritable que la cavalerie est appelée à remplir dans la tactique nouvelle des armées.

LA

CAVALERIE RÉGULIÈRE

EN CAMPAGNE

SOUVENIRS D'AFRIQUE ET DE CRIMÉE

Parmi les services que la guerre d'Afrique a rendus à l'armée française, il en est un qu'on oublie trop peut-être. Des corps nouveaux, dont le nom est dans toutes les bouches, ne sont pas seulement sortis de cette lutte opiniâtre et glorieuse contre un ennemi regardé comme insaisissable : les anciens corps ont mieux compris, de leur côté, quelle part distincte leur revenait dans l'ensemble de ces fonctions diverses qui composent le rôle d'une

« Un seul moment de la vie d'un peuple où la cavalerie est bien employée suffit pour payer toutes les dépenses qu'elle a occasionnées pendant un temps considérable. » Ce bon emploi de la cavalerie, quelques hommes éminents nous ont appris par quels moyens on pouvait l'assurer. Le capitaine anglais Nolan, par exemple, a dit avec raison que si la cavalerie est déchue de sa haute réputation, elle ne peut s'en prendre qu'à cette tactique moderne qui la tient en lisière, système timide et qui devrait être inconnu à des cavaliers[1]. Dans

minée en 1854, l'année même où le brave Nolan mourait héroïquement à Balaclava.

1. Combien ne doit-on pas regretter que le capitaine Nolan se soit placé par sa mort héroïque en contradiction avec ce qu'il avait écrit sur la cavalerie! « Tout dépend de l'à-propos, disait le brave Nolan. Il y a plus à attendre de l'inspiration du génie que des règles. Un officier ne devrait jamais craindre d'engager sa responsabilité, ni d'agir *contre des ordres* toutes les fois qu'il peut éviter un revers. » L'homme qui avait sur le rôle de l'officier des idées si hautes et si larges est cependant le même qui, le 25 octobre 1854, à Balaclava, portait à lord Lucan l'ordre de charger donné par lord Raglan, placé trop loin du théâtre de l'action pour la bien diriger. Le brave Nolan

notre guerre africaine, cette tactique, en ce qui touche la cavalerie régulière du moins, n'a que trop souvent prévalu. Que faudrait-il pour rendre à ce corps redoutable sa vie puissante d'autrefois? Revenir aux bonnes traditions, à celles de Frédéric II et de Napoléon, c'est-à-dire rétablir les grands commandements de cavalerie sous des officiers consommés, agissant vis-à-vis de l'ennemi avec l'indépendance qui appartient à des chefs spéciaux.

Ces principes essentiels d'un bon emploi de la cavalerie avaient trouvé un illustre partisan dans le maréchal Bugeaud lui-même. Mal disposé pour la cavalerie à son arrivée en Afrique, le maréchal avait fini par se rendre à l'évidence, et par reconnaître quels importants services il en pourrait attendre pour assurer le succès du nouveau plan d'opé-

insista pour la stricte exécution de l'ordre qu'il apportait; la charge s'exécuta, et l'infortuné capitaine tomba des premiers dans ce mouvement, qui devait ajouter une page aussi funèbre que glorieuse à l'histoire de la cavalerie anglaise.

rations qu'il traçait à l'armée d'Algérie. A la bataille d'Isly, pleine liberté fut donnée au commandant de la cavalerie. On sait quel fut le brillant résultat de cette journée : les masses de cavalerie régulière marocaine enfoncées par le 2e régiment de chasseurs d'Afrique et repoussées loin du champ de bataille, la dispersion complète de la cavalerie noire de l'empereur Abderrhaman, la prise du camp marocain par le 4e chasseurs d'Afrique et les spahis. En homme de guerre consommé, le maréchal Bugeaud avait en quelque sorte prévu, dès la veille du combat, ce qu'aurait de décisif dans une pareille affaire la libre action de la cavalerie. Nous en trouvons la preuve dans une relation due à la plume même du maréchal et publiée dans la *Revue*[1]. On y lit ce curieux passage : « Je me rendis au camp de la cavalerie, où une petite fête en mon honneur était improvisée ; je développai toute

1. Livraison du 1er mars 1845.

ma théorie. Ces jeunes têtes s'échauffèrent; les cœurs étaient électrisés. Ah! m'écriai-je, avec des hommes tels que vous la victoire n'est plus douteuse! » Un pareil éloge, venant d'un pareil homme de guerre, était comme la promesse du succès pour cette arme, et la confiance du brave maréchal fut pleinement justifiée. Renfermée dans le carré stratégique dont le système de combat exigeait la formation, la cavalerie régulière pouvait en sortir sans rien compromettre. Elle avait ainsi toute l'indépendance convenable à ses allures, et la journée d'Isly, restée célèbre dans les fastes de nos réguliers, est la preuve mémorable de ce qu'un chef habile pourrait encore obtenir d'eux en pareille occasion[1].

1. Rappelons à ce propos qu'une des qualités qui font le chef habile, c'est une sollicitude paternelle pour le soldat. Le surnom familier du maréchal, le *père* Bugeaud, montre assez à quel point cette qualité, plus rare qu'on ne l'imagine, était développée chez le vainqueur d'Isly. A cette soirée même où il adressait à notre cavalerie de si cordiales et si chaleureuses

Cette arme, telle qu'elle est aujourd'hui constituée en France, comprend la grosse cavalerie, les cuirassiers, qui, depuis 1815 et l'immortelle charge de Waterloo, n'ont jamais donné dans une occasion mémorable; — la cavalerie de ligne (dragons et lanciers), qui s'est illustrée à Eupatoria; — la cavalerie légère, hussards et chasseurs, troupe brillante qu'on a trop négligée dans certaines expéditions d'Afrique, comme on cherche à le prouver dans ces souvenirs.

paroles, le *père* ne brilla pas moins chez lui que le capitaine. Au lieu de punch, l'officier d'ordonnance offrait au chef de l'armée, dont la sobriété était bien connue, de l'eau sucrée dans le *quart* (gobelot en étain du soldat en campagne). Après avoir porté le gobelet à ses lèvres : « Il n'y a pas beaucoup de sucre dans mon *quart,* » dit le maréchal. L'officier s'excusa en assurant qu'il avait mis dans le verre toute la ration d'une compagnie. Le maréchal ne répondit que par un sourire empreint d'une charmante bonhomie. Le lendemain, la bataille d'Isly était gagnée, et chaque compagnie recevait le soir une double ration de sucre et de café, prise en grande partie sans doute dans les caisses de l'ennemi. Je tiens cette anecdote de l'officier d'ordonnance lui-même, alors capitaine, et frappé depuis à Magenta, comme colonel du 1er zouaves, — M. Paulze d'Ivoy.

I

Quand douze escadrons de chasseurs et de hussards s'embarquèrent pour l'Algérie au commencement du mois de décembre 1839, ils étaient appelés à soutenir, en regard des chasseurs d'Afrique et des spahis, l'honneur de la cavalerie française sur un terrain nouveau pour elle. Quel spectacle présentait alors notre colonie? On se retrouvait en pleine lutte après une courte période de paix; les expéditions allaient se succéder, toutes diverses de caractère et d'aspect, mais la plupart faisant briller notre infanterie par-dessus tous les autres corps de l'armée. On a un peu oublié tout cela, et il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots au milieu de quels événements nous allions entrer en campagne.

Le traité de la Tafna était rompu. L'expédition des Portes de Fer, traitée par l'opposition d'alors de *voyage pittoresque*, avait fourni à l'émir Abd-el-Kader un prétexte d'hostilité qu'il s'était empressé de saisir. « Tenez-vous pour averti, avait-il écrit au maréchal Valée le 18 novembre 1839, je suis décidé à la guerre, ainsi que tous les croyants. » Cette lettre était postérieure de quelques jours à peine à un assassinat commis sur un de nos braves officiers, qui avait sous ses ordres la colonne placée au camp de l'Oued-Laleg. Le commandant Raffet était tombé dans un affreux guet-apens, et sa tête avait été portée aux pieds de l'émir par un des officiers mêmes d'Abd-el-Kader, le lieutenant Béchir. Le maréchal Valée, qui venait de gagner le bâton de commandement sur la brèche de Constantine, avait juré aussitôt de venger l'affront fait à la France. La guerre était déclarée.

Le 20 novembre 1839, Abd-el-Kader passait la Chiffa. Ce même jour, les deux convois de Mered

et de l'Oued-Laleg, sortis de Bouffarik, éprouvaient un affreux échec. Le premier était ramené, le second taillé en pièces. Le 21, une sortie tentée par le commandant de l'Oued-Laleg fut encore plus funeste à nos armes. Attaquée par quinze cents cavaliers des Hadjoutes, les plus habiles et les plus ardents de nos ennemis, cette malheureuse colonne, après une défense héroïque, fut écrasée; cent cinq hommes, officiers et soldats, restèrent sur place. Au milieu des cadavres se trouvait le corps du capitaine de Grandchamp, horriblement défiguré; le capitaine fut sauvé cependant, et une de nos divisions d'infanterie garde encore à sa tête cette noble figure militaire. Il y avait là une cruelle mais utile leçon pour les jeunes officiers qui sont appelés à conduire des convois. Le manque de présence d'esprit fut pour le commandant du convoi de l'Oued-Laleg, qui n'avait pas fait parquer ses voitures, la cause d'un désastre où furent entraînés avec lui plusieurs de ses compa-

gnons d'armes. C'est dans l'étude de pareils faits que doit se recueillir celui qui est appelé à commander un jour.

La guerre avait donc éclaté aux portes d'Alger. Le gouvernement français s'empressa d'envoyer des renforts pour soutenir une lutte qui s'annonçait comme terrible. Plusieurs régiments d'infanterie furent désignés pour aller venger l'insulte faite à l'honneur de nos armes. La cavalerie régulière ne fut pas oubliée, et j'ai indiqué la date à laquelle douze escadrons, appelés en Afrique, quittaient la France. Les 1er, 4e, 8e, 9e de chasseurs, les 5e et 6e de hussards fournissaient chacun deux escadrons, sous le commandement de leur chef respectif. J'eus l'honneur d'appartenir aux escadrons du 5e de hussards, commandant de Charbonnel[1].

Les douze escadrons de France débarquèrent à

1. Tué dans les funestes journées de juin 1848, comme représentant du peuple.

Alger dans les premiers jours de janvier 1840. Déjà un éclatant succès avait marqué nos premières opérations contre l'émir. Une dépêche télégraphique, datée de Blidah 31 décembre, annonçait à la France le glorieux combat de l'Oued-Laleg, livré par le maréchal Valée en personne, et où l'infanterie et les chasseurs d'Afrique faisaient éprouver aux réguliers d'Abd-el-Kader une déroute complète. Le colonel Changarnier, à la tête du 2e léger, le colonel Bourjolly, à la tête des chasseurs d'Afrique, illustraient déjà des noms dont l'armée devait plus tard être si fière. Le colonel Changarnier nous apparaissait alors comme le type de l'abnégation militaire et du génie qui sait attendre son heure; il montrait en même temps dans l'action une bravoure à toute épreuve, et on disait de lui avec raison que c'était un *Murat d'infanterie.* Après la belle victoire de l'Oued-Laleg, on pensait qu'un tel coup porté au fanatisme des musulmans rangés sous l'étendard du premier

chef guerrier qu'ils eussent à nous opposer, suffirait pour ramener la tranquillité et la confiance au milieu de nos possessions envahies. C'était peu connaître l'ennemi patient et rusé que nous avions à combattre. Abd-el-Kader ne pliait sous l'orage que pour se relever bientôt plus hardi. De notre côté, heureusement, la suspension des hostilités fut employée à d'utiles travaux d'organisation. Dès le mois de janvier 1840, toute l'armée se trouva concentrée autour d'Alger, formée en deux divisions, plus une de réserve, composée de trois vieux et solides régiments d'Afrique, le 2e et le 17e léger, le 23e et le 24e de ligne. Les douze escadrons arrivés de France faisaient partie de cette réserve. On procéda sans retard à leur organisation, en les fondant dans deux régiments appelés *régiments de marche*, sous les ordres de deux chefs expérimentés et braves, les colonels Korte et Miltgen. On ne pouvait faire un meilleur choix pour conduire de jeunes cavaliers dont la plupart n'a-

vaient jamais vu le feu; le premier eut le commandement du 2e régiment, et le 1er régiment échut au second. Mon régiment était sous les ordres du colonel Korte, officier de cavalerie des plus distingués par sa bravoure et son talent de manœuvrier. Nous étions à bonne école, dans le cas toutefois où il nous serait permis d'agir.

Sous l'impulsion de ces deux habiles chefs, la cavalerie régulière de France eut bientôt pris les allures de sa glorieuse compagne d'Afrique. Elle fut appropriée au pays et à la nature de la guerre qu'elle était appelée à faire. Le lourd shako fut remplacé par ce traditionnel képi d'Afrique, qui a été vu sur tous les champs de bataille de l'Europe. La chabraque fut aussi supprimée comme un inutile objet de parade. Dans un pays où le soldat doit tout emporter avec lui, même du bois, comme dans la province de Constantine, pour faire cuire la soupe, le cheval est souvent chargé à tel point qu'on se demande où trouvera place le cava-

lier. Le bois et le fourrage unis par des courroies à la palette de derrière, le manteau, la marmite, la faucille pour couper l'orge, la hache pour tailler le bois, la gourde enfin, assujettis sur le devant, dérobent à l'œil le petit coursier arabe, quand un de nos cuirassiers est monté dessus. Et cependant quelle ardeur, quelle sobriété, quelle vigueur chez ce cheval d'Afrique ! La Crimée est là pour lui signer ses lettres de noblesse parmi les chevaux de guerre dans tous les pays où le porteront les destinées de la France.

Toute cette cavalerie, jusqu'à la reprise des hostilités, fut cantonnée dans les environs d'Alger. Les possessions françaises, à cette époque, commençaient à Alger ; du côté du sud, elles finissaient à une douzaine de lieues, à Blidah, qui était constamment bloquée ; du côté de l'est, il fallait une forte colonne pour aller à la Maison-Carrée, située à six lieues de la ville. Entre ces distances, les Arabes coupaient les routes, et les

têtes quand ils pouvaient. Les Hadjoutes, cavaliers hardis, rusés, téméraires même, jetaient la terreur parmi les colons.

Le 2e régiment de marche était cantonné à Hussein-Dey, situé à trois lieues d'Alger. Ce fut de ce point que nous partîmes pour notre première expédition dans le pays; mais avant de prendre part à l'expédition projetée, nous nous étions exercés à différentes manœuvres sous la direction du général de Dampierre, qui nous commandait. Hussein-Dey se trouve placé au bord de la mer, et tous les matins nos malheureux chevaux français, pour s'acclimater au sable du désert, devaient galoper pendant de longues heures sur une plage sablonneuse, où ils enfonçaient jusqu'au ventre. Pour les récompenser de ce travail, on leur donnait de l'orge, nourriture des chevaux du pays; ils n'y voulurent pas toucher. Force fut de faire venir de l'avoine de France, ce qui ne les nourrissait guère mieux. Ils ne mouraient pas en-

core, mais ils étaient maigres à faire peur. Ici déjà se révélait une des difficultés de l'emploi de la cavalerie dans une guerre lointaine. La subsistance du cheval est une des graves questions qui, en pareille occurrence, doivent préoccuper les chefs de corps.

L'ordre de se mettre en campagne ne tarda pas d'arriver; les douze escadrons de France étaient appelés à l'honneur de marcher contre les Arabes. Une nouvelle organisation fut donnée à l'armée. La 1re division était commandée par M. le duc d'Orléans, la 2e par le général vicomte Schramm; la réserve, où se trouvait la cavalerie de France, restait sous les ordres de M. le général vicomte de Dampierre. Le maréchal Valée commandait en chef. Officier d'artillerie du plus haut mérite, il s'était illustré dans les guerres du premier empire avant d'inscrire son nom sur les murs de Constantine. Le maréchal était vieux, mais il conservait toute la vigueur du jeune âge; c'était une

sorte de Radetzky, montant à cheval dès le matin et n'en descendant que le soir. Il connaissait tout, sauf la cavalerie, à laquelle il n'entendait rien.

Un acte de piraterie venait d'être commis sur un navire français à Cherchell; on avait voulu en tirer vengeance. Tel était le but de l'expédition à laquelle la cavalerie de France allait prendre part. Nos troupes formaient un effectif de douze mille hommes; ces braves espéraient rencontrer sur leur chemin, à Cherchell, les miliciens d'Abd-el-Kader et leur donner une rude leçon. La concentration du corps d'armée eut lieu à Bouffarik. Il n'y eut point de revue préparatoire avant l'ébranlement des colonnes, beaucoup de nos jeunes soldats ne connaissaient pas même le maréchal de vue; quant aux officiers, plusieurs, comme moi, étaient dans la même ignorance, et je n'ai pas oublié un petit incident de cette première journée de marche où j'eus le regret d'être acteur. Le 12 mars, jour où l'armée se mettait en route, la pluie tombait à tor-

bes : il n'est rien de tel que de demander aux renards comment se font les terriers. Nous avions marché toute la journée avant d'arriver à ce bivouac. Le soldat français a le génie des mauvaises situations : un de mes hommes me construisit un lit formé de roseaux, mais tellement haut, qu'il fallait monter à cheval pour se jeter dessus. Je m'y endormis de ce doux sommeil de la jeunesse insouciante. Le matin, mon lit de roseaux flottait en quelque sorte dans la boue, et je me trouvais à peu près dans la situation de Moïse abandonné sur le Nil. Un bon verre de café, cette liqueur aimée du soldat d'Afrique, eut bientôt fait raison du brouillard de la nuit.

L'armée se remit en route sans retard : elle marchait sur trois colonnes, dont l'une suivait le pied de l'Atlas dans toute la longueur de la plaine : celle-ci était sous les ordres du général Duvivier[1],

1. Tué dans les journées néfastes de juin 1848 par une balle française.

grande et sévère figure militaire, empreinte, dans sa dignité hautaine, de je ne sais quel ascétisme monastique. La seconde, sous les ordres du maréchal gouverneur, prit le milieu de la plaine; la cavalerie de France marchait avec elle. La troisième, partie de Coléah, longea le Sahel. Le général Lamoricière commandait cette colonne. Le jeune et vaillant Marceau revivait dans ce chef illustre. Tout semblait sourire au brillant officier, et rien ne présageait alors les tristes vicissitudes au milieu desquelles devait se poursuivre sa carrière.

D'Alger à Cherchell, on compte environ trente lieues. Les Hadjoutes, tribu guerrière et les plus hardis cavaliers que posséda jamais l'Afrique, habitaient la partie de la plaine qui s'étend depuis la Chiffa jusqu'à l'extrémité de celle dite de la Mitidja, et dont la surface mesure près de dix lieues de l'est à l'ouest. Dans sa largeur, elle peut avoir aussi neuf ou dix lieues du nord au sud. Placés au centre avec la colonne du maréchal, nous pouvions

apercevoir la marche des deux autres colonnes par le feu qu'elles mettaient aux tentes des tribus de ces Hadjoutes. La plaine était une mer de flammes. Nous marchâmes ainsi pendant deux jours, brûlant et dévastant tout, nous arrêtant chaque nuit pour prendre nos bivouacs. Une pluie continuelle rendait affreux les chemins, qui étaient coupés de ravins et de torrents. Les Arabes, toujours bien prévenus par leurs éclaireurs, qui sont les premiers du monde, fuyaient comme des Parthes, ne laissant entre nos mains que les bœufs et les moutons qui ne pouvaient suivre leur émigration; cette ressource suffisait à peine à nos besoins. Le troisième jour au soir, les trois colonnes réunies atteignirent les confins de la plaine, et l'on s'arrêta devant une espèce de vieux château romain appelé Bordj-el-Arba. L'armée se trouvait concentrée dans les mains du vieux maréchal.

Pendant toute cette marche, depuis le camp de Blidah jusqu'à Bordj-el-Arba, aucune manœuvre

ne fut exécutée, soit pour attirer les Arabes, soit pour se retourner contre eux. Le maréchal gouverneur, officier d'artillerie si distingué, marchait comme un boulet qui sort de la gueule d'une pièce, toujours droit devant lui. La cavalerie de France, massée comme un troupeau de moutons, au milieu du convoi, ne fut pas même employée à couvrir et à protéger nos flancs. C'était à notre vaillante infanterie, 2e, 17e léger, 23e, 24e de ligne, numéros devenus si illustres, qu'appartenait le soin d'écarter les moucherons qui voltigeaient autour de la colonne, en les harcelant sans cesse. La cavalerie française faisait en quelque sorte partie du convoi plutôt que de la troupe active.

A notre arrivée à Cherchell, l'armée, en débouchant dans la vallée de l'Oued-Hachem, trouva la cavalerie arabe disposée à lui disputer le passage. Le vieux maréchal fit usage de ses canons ; plus heureux que nous, deux escadrons du 1er de chasseurs d'Afrique, appuyés par le 17e léger, furent

lancés sur l'ennemi; les Arabes s'enfuirent laissant quelques morts. L'armée passa sans être autrement inquiétée. La cavalerie de France était restée spectatrice impassible du premier combat de cavalerie de cette campagne. Il était évident qu'appelée à la lutte, elle eût noblement fait son devoir.

Enfin le 15, nous étions à Cherchell; les portes furent enfoncées à coups de canon. On n'y trouva qu'un vieux Turc aveugle et une vieille femme folle. Cherchell, à cette époque, n'était point la charmante petite ville qui se voit aujourd'hui. Sale comme toutes les villes arabes, son plus grand commerce consistait en grains. L'armée resta trois jours bivouaquée autour de ses murs. On établit des blockhaus sur les hauteurs qui la dominent, et on y laissa une garnison. Pendant ce temps, les Arabes nous observaient, ne sachant si nous allions à Médéah ou à Milianah. L'armée se remit en marche; l'occupation de Cherchell mettait fin à la campagne. Le colonel du 17e léger, Bedeau,

chargé du commandement de Cherchell avec son régiment et le 2e bataillon léger d'Afrique, vint prendre congé du maréchal au moment où la dernière ligne s'éloignait. J'avais vu ce jeune colonel à Alger, et j'avais été frappé de son aptitude prématurée au commandement. La province de Constantine, qu'il allait être bientôt appelée à diriger, se rappelle encore avec reconnaissance son administration intègre et ferme [1].

Il restait à revenir à Blidah. On apporta dans cette seconde partie de l'expédition la même célérité que dans la précédente. Notre colonne accomplit cette marche en deux jours ; elle semblait battre en retraite devant des nuées d'Arabes qui la poursuivaient avec une furie et de sauvages clameurs bien faites pour atteindre le moral de troupes moins aguerries que les nôtres. Un de ces désastres qui sont comme le châtiment de ces opéra-

1. Il a formé un digne élève, le général Desvaux, commandant la division de Constantine.

tions précipitées marqua notre première journée de marche. L'armée avait atteint vers dix heures du soir les bords de la Chiffa, suivie par plus de huit cents cavaliers arabes que le feu de notre infanterie tenait seul en respect. Une crue subite avait considérablement grossi cette rivière torrentielle. On prit immédiatement des dispositions pour la franchir. La cavalerie de France, attachée au convoi de la colonne, passa des premières. La nuit était alors d'une obscurité complète; l'arrière-garde, forcément arrêtée pour tenir tête aux Arabes, se vit bientôt séparée du corps principal. L'armée marchait cependant. A onze heures, cette malheureuse arrière-garde atteignit enfin les bords de la Chiffa, se battant et se retournant sans cesse. Contre leur habitude, les Arabes tiraient toujours sur elle. La pluie ne discontinuait pas, l'infanterie marchait dans une mer de boue; les chevaux des officiers supérieurs qui conduisaient ces héroïques soldats y enfonçaient jusqu'au ventre. Alors se passa,

éclairé par la seule lueur de la fusillade, un de ces drames militaires que l'on n'oublie point quand on y a une fois assisté. L'arrière-garde tenta le passage. Pendant deux heures, nous entendîmes les cris des malheureux fantassins que le courant entraînait et qui appelaient leurs camarades à leur secours. Impossible de les sauver, tant la nuit était noire. Par moments, on distinguait les Arabes courant sur la berge comme de blancs fantômes, et faisant tomber sous leur yatagan la tête des soldats qui atteignaient la rive opposée. Les plus heureux, s'accrochant à des arbres entiers qu'entraînait le courant, parvinrent à se sauver. Toute la nuit on entendit battre, au milieu de cris d'angoisse, la marche des régiments pour rallier les hommes dispersés. Combien ne revirent plus le drapeau! Quand le jour reparut, il éclaira une scène d'horreur. Des sacs, des fusils abandonnés n'attestaient que trop les luttes affreuses dont la berge opposée avait été le théâtre. Comme les cha-

cals, les Arabes avaient fui dès le retour du soleil, emportant leurs sanglants trophées.

Le lendemain, l'armée continua sa marche, et ne rencontra plus qu'un petit nombre de tirailleurs trop peu redoutables. Blidah revit dans ses murs, morne et grave, la même colonne qui en était partie si joyeuse, si pleine de confiance et de vie. L'impression produite par cette courte expédition de Cherchell fut pénible pour ceux qui eurent l'honneur d'y prendre part. Une cavalerie amenée à tant de frais devenant inutile, embarrassante même pour le chef, confondue avec les mulets et les cacolets du convoi, beaucoup de malades pour un mince succès, beaucoup de chevaux morts de fatigue sans que les cavaliers eussent même tiré le sabre, telle fut pour nous cette première expédition, tels furent les fruits d'un élément nouveau mis à la disposition d'un chef habile, mais pour qui le rôle de la cavalerie était lettre morte. La France

payait les frais d'une force qui dépérissait dans ses mains.

La cavalerie n'était pas cependant au bout de ses déceptions. Abd-el-Kader venait de se diriger vers l'est pour donner la main à son lieutenant Ben-Salem. Le but de ce mouvement de l'émir était d'appeler à la guerre sainte les tribus kabyles et de menacer notre camp du Fondouck. Le maréchal, instruit de ces menées, résolut de marcher à lui et de l'attaquer dans les positions qu'il venait de prendre. En conséquence, une petite colonne fut organisée; elle se composait d'infanterie, de batteries d'obusiers de montagne, et du 2e régiment de marche (cavalerie de France), auquel j'avais l'honneur d'appartenir. Cette colonne était placée sous les ordres du général de division Schramm; mais le vieux maréchal ne devait pas tarder à la rejoindre. M. le duc d'Orléans, arrivé en Afrique pour prendre part, avec M. le duc d'Aumale, aux travaux de l'armée, s'était rendu à Bouffarick pour

réunir la première division, qui devait seconder un grand mouvement accompli sur Médéah.

Pendant que le prince procédait à l'organisation de son corps, nous nous dirigions vers le Fondouck. La colonne partit le 17 avril 1840, et le maréchal Valée, escorté d'infanterie et de chasseurs d'Afrique, arriva le 19 au bivouac et prit le commandement des troupes. La cavalerie de France avait maintenant deux généraux, le vicomte de Dampierre et le général Blanquefort, arrivé comme inspecteur général de cavalerie. Ce fut ce dernier qui nous commanda dans cette petite expédition. L'émir, campé à l'Oued-Had, du côté opposé à la rive que nous occupions, se présenta à nous de front. Abd-el-Kader se montrait même en personne à deux portées de canon de la rivière. L'infanterie la passa, chassa l'émir de toutes ses positions. On retint la cavalerie inactive. Le lendemain, même manœuvre, même engagement, même succès de l'infanterie dans la vallée de l'Oued-Zeïtoun,

dont les Arabes cherchèrent à nous disputer l'entrée; même inaction de la cavalerie. Le coup de main exécuté, la colonne rentrait à Alger.

La cavalerie française avait appris qu'une autre expédition se préparait : elle se consola en pensant qu'elle allait bientôt combattre sous les yeux de deux jeunes princes chers à l'armée; elle attendait son heure, et cette heure si désirée semblait enfin venue. La grande expédition de Médéah allait partir, les deux régiments de marche en devaient faire partie. A peine rentrés du Fondouck, nous fûmes dirigés sur Blidah, où se concentrait toute l'armée. A la fin d'avril, le corps expéditionnaire destiné à pénétrer dans la province de Titterie et à occuper Médéah était réuni au camp de Blidah; il était fort d'environ neuf mille hommes de troupes de toutes armes, et les huit cents chevaux de la cavalerie de France entraient dans sa composition. L'émir Abd-el-Kader se préparait à nous faire une vigoureuse résistance; tous les cavaliers de la

plaine du Chéliff avaient été convoqués à la guerre sainte, et toute son infanterie régulière devait nous disputer le passage. Les forces de l'émir se montaient à dix ou douze mille cavaliers, et à six ou sept mille fantassins. La prise de Médéah était le but de la campagne.

Le 27 avril, l'armée passa la Chiffa. Elle marchait sur quatre colonnes. M. le duc d'Orléans formait l'avant-garde avec sa première division; le prince royal avait l'ordre de se prolonger dans la direction de Bordj-el-Arba, de passer l'Oued-Ger et de prendre position à la tête du lac Alloula, de manière à déborder le bois des Karésas, dans lequel les autres colonnes devaient pénétrer. M. le duc d'Orléans quitta le camp à cinq heures du matin et arriva à la position indiquée sans avoir rencontré l'ennemi. Le colonel Lamoricière occupait l'extrême droite. Le général de Rumigny marchait au centre avec la 2e division. Le maréchal Valée, avec le reste et toute la cavalerie de France, mar-

chait entre la 1re et la 2e division. Le beau temps était revenu; le soldat était gai, plein d'ardeur; un soleil éclatant faisait briller les armes et animait le paysage. Aucun Arabe n'avait encore paru dans la plaine, quand, vers quatre heures du soir, à la sortie du bois des Karésas, on signala la présence de l'ennemi. Toute la cavalerie du kalifat de Milianah, M'Barek, débouchait par la gorge de l'Oued-Ger, et se déployait parallèlement à notre flanc gauche. A la sortie du bois, des champs d'orge qui avaient déjà atteint une assez grande hauteur, ainsi que des champs de fèves où un homme à pied disparaissait complétement, s'offrirent à notre vue. Des compagnies de voltigeurs furent déployées en tirailleurs à travers ces moissons, et un feu très-vif s'engagea entre nos soldats et la cavalerie arabe. Le vieux maréchal avait arrêté sa colonne, et des aides de camp couraient en tout sens porter des ordres. Il existe un moment pour le militaire, quand l'action va s'engager, où la tête

lui petille comme s'il avait bu un verre de champagne. J'éprouvais alors une de ces émotions. J'aurais embrassé volontiers chacun de ces petits voltigeurs qui tantôt couraient, le dos voûté, le fusil prêt à faire feu, tantôt rampaient comme des chats, s'embusquaient comme des renards, tous, la figure radieuse, empreinte de cette joie enivrante que donne l'odeur de la poudre, dignes représentants de cette valeureuse infanterie française, type de bravoure et de gaieté.

Bientôt le canon, à la voix plus sévère, se mit de la partie, et des ordres ne tardèrent point d'arriver à nos colonels. Le nôtre était un vieux d'Afrique. Brillant cavalier, la figure ouverte, un cigare à la bouche, il se présenta sur le front de son régiment. « Deuxième régiment, nous dit le brave Korte, nous allons charger ; ne vous mettez pas plusieurs contre un seul : que chacun choisisse son homme ! Je compte sur vous. » Toutes nos poitrines

se dilatèrent, l'heure de la cavalerie de France avait donc sonné! Nos escadrons s'ébranlèrent comme une avalanche à travers ce pays, dont une grande partie est couverte de profond silos. Le cheval aussi a son instinct, et nous traversâmes la plaine comme un torrent. Le vieux maréchal, au galop, se trouva un moment au milieu de nos escadrons, qui faisaient voler la poussière à ne plus se reconnaître. Une course désordonnée nous conduisit au bord de l'Oued-Ger, que la cavalerie arabe s'était empressée de traverser en voyant l'ouragan qui s'avançait sur elle. Le prince royal n'avait pas attendu les ordres du maréchal pour mettre sa belle division aux prises avec l'ennemi. Ayant à ses côtés M. le duc d'Aumale, il chargeait à la tête des chasseurs d'Afrique. Ce prince si jeune comprenait par intuition le rôle véritable de la cavalerie. Il ne craignait pas d'engager sa responsabilité et de saisir l'occasion, qui, pour cette arme, ne dure souvent qu'une seconde. Les

Arabes, culbutés, acculés au Bouroumi, furen impitoyablement sabrés.

Dans cette charge tomba M. de Menardeau, jeune officier de lanciers qui était venu comme volontaire combattre dans nos rangs. Un autre épisode moins tragique marqua cette partie de l'action. Un notaire d'Alger, ayant, je ne sais pour quelle cause, renoncé aux papiers d'affaires, suivait l'armée, à la recherche sans doute d'émotions inaccoutumées. Vêtu d'un habit noir, d'un pantalon de même couleur, coiffé d'un chapeau rond, la cravate blanche traditionnelle au cou, il montait un fort petit cheval, qu'il avait souvent peine à bien conduire, n'ayant qu'un bras. Entraîné par une bravoure toute guerrière, il suivit l'impulsion de la charge; mais sa monture, mal dirigée, resta en arrière. Des Arabes l'aperçurent, et lui donnèrent une chasse telle qu'il en perdit son chapeau. Profitan d'un énorme buisson qu'il rencontra dans sa course, il se laissa glisser de son cheval, se blottit

sous les branches, et put ainsi échapper au yatagan qui le menaçait, Le soir, on retrouva le pauvre notaire presque évanoui. On s'empressa de le confier à un convoi de blessés qui se dirigeait sur Alger. Mais qu'était devenu le chapeau rond? C'était ce que chacun se demandait, quand le lendemain on vit apparaître un cavalier arabe portant ce chapeau comme un trophée par-dessus son capuchon et défiant nos tirailleurs à la manière des guerriers d'Homère, quoique avec de moins poétiques injures.

Pendant que ces faits se passaient à notre gauche, toute la cavalerie de France était arrivée sur les bords de l'Oued-Ger. Là se renouvela la querelle qui eut lieu après la mort de Turenne. Nos deux généraux se disputèrent sur la tactique à suivre en pareil cas; l'un voulait passer, l'autre ne le voulait pas. Chacun avait ses raisons, et les défendait en citant Jomini. Pendant la dispute, les colonels s'étaient lancés en avant; les escadrons

firent de même : on s'engagea avec les Arabes. Ils tinrent bon et se battirent bravement. Il était tard, près de sept heures du soir; la nuit mit fin à la poursuite. Arrivée au pied des montagnes de l'Affroün, qui a donné son nom à ce combat, l'armée victorieuse s'arrêta. Le 28, l'ennemi ayant complétement disparu par la vallée de l'Oued-Ger, le maréchal se porta par la plaine de la Mitidja au *sahel* des Beni-Menad. On évacua les blessés, et pendant toute la journée on ne vit que quelques cavaliers ennemis qui vinrent exécuter leur fantasia à l'arrière-garde, et parmi lesquels se trouvait l'homme au chapeau noir.

La journée du 29 avril fut mieux remplie; elle compte parmi les plus intéressantes de la guerre d'Afrique. Vers neuf heures, on aperçut un corps de cavalerie considérable sur notre droite. Le vieux maréchal fit arrêter la colonne, et on prit des dispositions de combat. La cavalerie de France fut placée sur deux lignes. Le maré-

chal marchait ou semblait marcher le dos tourné à Alger, dans la direction de l'ouest. Tout à coup, au moment où les lignes venaient de se former, quatre énormes colonnes de cavalerie, Abd-el-Kader en tête, bannières déployées, défilèrent devant nous, à la distance d'un quart de lieue, au nombre de vingt mille chevaux. L'émir courait le cap sur Alger. C'est une des marches les plus hardies et les plus savantes qu'ait jamais exécutées Abd-el-Kader. S'il eût persisté dans son mouvement, il s'abattait dans les environs d'Alger, y portait le feu et la dévastation, et accomplissait peut-être le vœu qu'il avait juré, d'aller à la fontaine de la mosquée y faire boire sa cavale noire. Cette manœuvre était digne des armées européennes. Tout le but cependant de cette marche hardie était de nous dérober un convoi de dix mille têtes de bétail, de six cents chameaux chargés de vivres, et un rassemblement énorme, une véritable smala de femmes et d'enfants. Le vieux maréchal s'y

laissa prendre, et Abd-el-Kader vit sa ruse de Parthe lui réussir. Après une démonstration offensive, notre mouvement fut arrêté. Quelles furent la douleur et la rage des soldats en voyant une si belle proie leur échapper, on l'imagine sans peine. C'eût été le beau jour de la cavalerie française; elle était animée de ce feu sacré qui présage les grands succès. Cette hésitation a été bien reprochée depuis au maréchal Valée. Bon tacticien du reste, il comprit assez vite le mouvement de l'émir, et les colonnes d'Abd-el-Kader furent énergiquement poursuivies. Notre cavalerie régulière fut par malheur négligée, comme toujours, dans cette période d'opérations, tandis que les cavaliers ennemis profitaient de l'initiative que leur laissait l'émir pour attaquer sans cesse nos colonnes. Un combat terrible s'engagea même le 1er mai, jour de la Saint-Philippe, après quelques mouvements qui indiquaient chez notre armée l'intention de s'arrêter dans sa marche. Tous les cavaliers arabes

et tous les contingents arrivés de l'ouest attaquèrent notre infanterie avec une furie et une ardeur remarquables. L'infanterie française et la légion étrangère se couvrirent de gloire; la cavalerie régulière, retenue par des ordres supérieurs, resta spectatrice de ce beau fait d'armes. Le terrain lui était cependant très-favorable; celle des Arabes était fort nombreuse, et l'ennemi, plein d'audace, semblait la provoquer à la lutte par les fantasias brillantes qu'il exécutait au milieu de la fumée et de la poudre. De ce jour, la cavalerie ne compte plus dans la série d'opérations qui marquèrent en Afrique l'année 1840. Les chevaux, chargés d'orge et de farine, marchaient la tête baissée au milieu des mulets du convoi. Nous rendions, sous ce rapport, de grands services à l'armée, en assurant sa subsistance; mais était-ce donc là le rôle que l'on nous avait destiné? La France, en envoyant ses douze plus beaux escadrons de cavalerie, pouvait-elle prévoir qu'ils seraient convertis en chevaux de bât?

Les autres mouvements de cette campagne n'appartenant pas au cadre que je me suis tracé, je crois inutile d'y insister. La prise de Médéah et le combat du 20 mai 1840, tels sont les principaux épisodes de cette expédition, où la cavalerie régulière cessa d'être sérieusement employée. Au combat du 20 mai, elle eut toutefois un moment l'espoir d'entrer en ligne ; on nous fit monter, dès la pointe du jour, sur la route qui menait au col de Milianah, avec l'ordre de nous masser sur un plateau devenu célèbre sous le nom de *Plateau du Déjeuner*. Allions-nous donc combattre ? Toute la cavalerie gravit ces pentes à une allure si prononcée, que l'on se serait cru emporté dans une charge. Hélas ! sans le savoir, nous tournions le dos à l'ennemi. L'armée, débarrassée de notre présence, s'engagea dans un bois d'oliviers. Abd-el-Kader se rua aussitôt avec fureur sur l'arrière-garde du colonel Bedeau. Un combat sanglant s'engagea, on se fusillait à bout portant. Un des

mamelons qui dominaient le plateau où la cavalerie de France était massée fut abandonné par un bataillon du 15e léger à la suite d'une fausse manœuvre, et l'infanterie régulière de l'émir courut s'en emparer. La position était plongeante, et les Arabes ouvrirent bientôt sur nous un feu effroyable. Pas une de leurs balles n'était perdue, le bruit qu'elles faisaient en venant frapper sur nos gamelles ressemblait au cliquetis de la grêle sur un vitrage. Nos malheureux cavaliers étaient acculés comme des chevreuils dans une battue royale. Il y eut beaucoup de victimes. La cavalerie fut obligée de se défendre à pied avec des fusils : elle se changeait en infanterie. Cette boucherie durait depuis quelque temps, lorsque, heureusement pour nous, un bataillon de zouaves, conduit par le commandant Renault[1], vint nous arracher à une destruction complète. De son côté, le régi-

1. Aujourd'hui général de division.

ment chargé de protéger le gros de l'armée, l'héroïque 17e léger, tenait toujours bon. Tous les efforts de l'ennemi étaient concentrés sur ces valeureux bataillons. Le nez cassé d'une balle, le pommeau de son épée brisé dans ses vaillantes mains, enveloppé de son caban, rouge du sang qui coulait à flots de sa blessure, le brave colonel Bedeau électrisait sa troupe, et restait calme, impassible, au milieu de son carré, qui vomissait la mort de tous côtés, mais la recevait aussi avec un courage et une abnégation stoïques. Le combat du 20 mai 1840 honorera à jamais l'infanterie française. La cavalerie eut aussi ses morts, mais elle combattit à pied : le noble sang de l'infanterie était passé dans ses veines.

Après la prise de Médéah et le glorieux combat du 20, l'armée revint à Alger pour se reposer de ses fatigues. Toute la cavalerie française rentra dans ses cantonnements. Les deux jeunes princes qui s'étaient à si juste titre attiré la sympathie et

l'estime du soldat retournèrent en France. La santé chancelante de M. le duc d'Orléans l'enlevait à l'armée, qui le vit partir avec douleur; les regrets de la cavalerie ne furent pas les moindres. Le prince avait été colonel de cavalerie, il avait sérieusement étudié toutes les ressources de cette arme, l'emploi que l'on en pouvait tirer. En lisant les grandes choses accomplies par la cavalerie du premier empire, en voyant son rôle actuel, ne se promettait-il pas de rendre à ce corps injustement négligé son éclatante auréole? La mort a emporté le secret de cette âme généreuse, de cette intelligence si ouverte à toutes les nobles pensées.

Mais parmi les grands souvenirs que laisse la terre d'Afrique à tout officier de cavalerie, il en est un que la générosité militaire ne permet pas d'omettre, c'est celui de l'ennemi même que nous avons combattu. On ne l'ignore pas, c'est comme habile cavalier qu'Abd-el-Kader a surtout réussi à prolonger contre nos régiments une lutte inégale.

Après avoir vu le brave émir agir et combattre, je devais le revoir prisonnier, et les paroles qui sont restées dans ma mémoire ne sont pas inutiles peut-être à citer comme indice de ce singulier caractère de l'Arabe, chez qui le moindre incident fait reparaître le cavalier et l'homme de guerre. C'est à la veille d'une révolution que le vaillant adversaire qui nous avait résisté pendant quatorze années déposait ses armes aux pieds du général Lamoricière. A l'époque où l'émir captif venait d'arriver à Toulon, j'eus la bonne fortune d'être introduit auprès de lui, en compagnie du colonel Daumas, qui voulut bien me servir d'interprète. La prison d'Abd-el-Kader était une des tours du fort Lamalgue, dont la mer bat le pied. Nous arrivâmes, par un escalier tortueux et étroit, à un palier encombré de pantoufles arabes; une petite porte, où mon guide alla frapper discrètement, s'ouvrit aussitôt. Un nègre de taille colossale parut devant nous, et à la vue de l'uniforme français se

retira respectueusement, nous laissant face à face avec l'émir.

Assis les jambes croisées, à la manière orientale, sur un petit sofa de coton rouge qui était adossé contre la muraille, le prisonnier tenait entre ses mains, dignes d'une femme, ses pieds, qui ne leur cédaient ni en blancheur ni en délicatesse. Ce qui me frappa surtout dans sa physionomie, c'est le regard d'une profonde douceur qui s'échappait de ces yeux d'un bleu tendre d'où avaient dû jaillir tant d'éclairs; c'est aussi le sourire fin et gracieux qui laissait parfois apparaître sous les moustaches des dents d'une remarquable blancheur.

Après les compliments d'usage, l'émir engagea la conversation. En reconnaissant l'uniforme que j'avais l'honneur de porter, l'uniforme de ces chasseurs d'Afrique qui avaient été de si rudes antagonistes pour ses cavaliers rouges, Abd-el-Kader me tendit la main. Ce ne fut pas sans émotion que

je sentis l'étreinte de cette main si douce, mais dont un signe avait envoyé tant d'hommes à la mort.

« Est-il vrai, me dit-il, qu'au lieu d'un sultan vous en possédiez sept aujourd'hui? (Abd-el-Kader faisait allusion aux sept membres du gouvernement provisoire.)

— Oui, lui répondis-je, cela est vrai.

— As-tu jamais vu qu'un corps, pour bien marcher, ait besoin de tant de têtes? Une seule suffit, crois-moi, quand elle est bonne. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de la justesse d'appréciation de l'enfant du désert. Il se fit un moment de silence; puis la conversation reprit une tournure militaire et surtout intéressante pour des cavaliers. Il me vint en effet à l'idée de poser à l'émir une question relative à mon arme. C'était le moyen de le rendre expansif. Parler *cheval* à un Arabe, c'est parler *chiffons* à une femme. « As-tu jamais eu des chevaux tués sous toi à la guerre? lui demandai-je.

— Oui, me répondit l'émir, dont la figure s'illumina comme s'il revoyait les chaudes plaines de l'Afrique. J'ai eu cinq chevaux tués sous moi, sans compter les blessés; mais le plus grand danger auquel j'aie échappé en combattant contre vous, c'est un *tout petit colonel* qui me l'a fait courir[1]. Il tomba la nuit dans mon camp, et je fus obligé de me sauver avec une seule pantoufle, de me jeter sur le premier cheval nu que je pus saisir. Je courais au milieu des tentes, mêlé à vos grenadiers, dont les balles sifflaient dans toutes les directions; une m'atteignit à l'oreille. » Et ce disant, l'émir leva son turban et me montra son oreille gauche coupée par le projectile.

« Va, lui dis-je, tu n'es plus notre ennemi. Tu auras un beau château, un beau parc, de beaux chevaux pour te distraire dans ton exil. »

L'émir, à ces mots, devint grave. Sa figure prit

1. C'était le colonel Gentil.

une expression de dédain. Puis, prenant un foulard de coton de quinze sous qu'il avait, comme tous les Arabes, noué à la ceinture : « Tiens, me dit-il en se penchant vers les barreaux de la fenêtre de sa prison, tu me remplirais ceci de toutes les pierreries de l'Orient, que je les jetterais dans ce gouffre (il montrait la mer). J'ai stipulé pour ma liberté, et Lamoricière m'a envoyé son sabre. Qu'avais-je à faire de son sabre? J'avais sa parole, et je pensais que la parole d'un général français valait mieux que son épée. »

De ce moment l'émir ne parla plus, et resta plongé dans une mélancolique rêverie, jetant ses regards vers le sud, où le reportaient ses tristes pensées. Mes yeux s'arrêtèrent alors sur son jeune fils, âgé de neuf ans, — l'âge d'Annibal lorsqu'il accompagnait à la guerre son père Amilcar. L'enfant, vêtu d'un burnous bleu de ciel, avait l'air maladif. Je lui offris des bonbons. Il les prit dans sa main. Au bout de quelques minutes, une forte

odeur de caramel se répandit dans la chambre. Le petit Jugurtha avait jeté les sucreries de l'infidèle dans le feu qui servait à faire le café que nous offrait l'émir. J'admirai ce trait de l'enfant numide; je l'aurais volontiers embrassé, si je n'avais craint de blesser la susceptibilité du père, qui, plongé dans ses réflexions, gardait un morne silence. Je me retirai bientôt, profondément ému de cette entrevue, et me souvenant surtout d'un trait caractéristique : c'est que la seule pensée qui pendant cette causerie eût un moment distrait l'émir prisonnier de son immense tristesse, était le souvenir d'un combat de cavalerie et de cinq chevaux tués sous lui.

II

Les campagnes de 1840 montrent quel emploi on fit de la cavalerie régulière dans un des moments les plus critiques de notre guerre contre l'émir. En remontant vers ces souvenirs déjà lointains, mais que notre armée ne saurait trop méditer, j'ai peut-être réussi à prouver combien pèse à nos corps réguliers de cavalerie le rôle secondaire auquel ils se voient condamnés, quand ils n'ont pas à leur tête un chef spécial. L'occasion pour eux est dans le génie de celui qui les commande. La dernière grande charge de cavalerie est, on le sait, celle de Waterloo. Ney en assuma toute la responsabilité, et on lui a reproché d'avoir engagé toutes ses forces, sans aucune réserve pour la fin

de cette funeste journée. L'histoire justifiera Ney. Sans l'arrivée des Prussiens, Ney ajoutait à ses titres celui de prince de Waterloo, donné par les hommes intrépides qu'il entraîna dans sa course foudroyante.

La Crimée nous offre sur l'emploi de la cavalerie régulière des pages plus instructives encore, et ce que j'ai dit de l'utilité d'un commandement spécial pour cette arme, toute spéciale elle-même, s'est trouvé plus d'une fois confirmé par les glorieux épisodes de notre dernière guerre d'Orient. J'en citerai trois : Balaclava, le combat du 31 décembre 1854, Koughil. Ce sont des noms et des dates que les hussards et les dragons de France n'oublieront certes pas.

Après le licenciement des *bachi-bozouks*, j'avais obtenu l'honneur de combattre dans les rangs du 1er chasseurs d'Afrique. A la bataille de l'Alma, notre cavalerie n'avait point encore paru en Crimée ; c'est avec ce noble régiment qu'elle y fit son

entrée. Le 25 octobre 1854 avait lieu le combat de Balaclava, auquel j'assistai. Je ne puis malheureusement raconter ici que ce que j'ai vu : je donne des impressions de soldat, et non des appréciations d'historien. Il sera aisé pourtant de dégager de ce bref récit deux faits essentiels : le désastre causé par une charge de cavalerie, dont un chef spécial n'avait pas eu l'initiative, puis l'honorable intervention de la cavalerie française après la faute commise.

Nous étions en bataille depuis le matin, sur une petite éminence voisine des hauteurs de Balaclava. La plaine de Balaclava s'étendait à nos pieds. Sur notre droite, vers dix heures, des fumées blanchâtres signalaient les obus russes qui éclataient; peu après, à la distance où j'étais placé, je vis de grands points noirs qui avaient l'air de courir et de descendre des petits mamelons où étaient des forts turcs; c'étaient les troupes ottomanes qui, chassées par les Russes, fuyaient éperdues dans la plaine.

Elles étaient suivies par une masse de cavalerie russe qui, fusillée par les *highlanders*, se rabattit sur les dragons anglais, sous les ordres du vieux général Scarlett; mais, repoussée avec perte, elle regagna les hauteurs, où elle aurait pu être anéantie si la cavalerie légère anglaise, sous les ordres de lord Cardigan, profitant de la fortune, l'eût chargée pendant sa retraite. Là était l'occasion, là devait s'exercer l'initiative du général de cavalerie, et plus tard on put reconnaître que la bravoure ne remplace pas l'initiative. Un instant après, toute la cavalerie anglaise occupait les crêtes où passe la route Voronzof. Elle y reçut l'ordre écrit de charger l'ennemi; mais cet ennemi avait disparu: on n'apercevait plus que quelques batteries dans le fond de la plaine, et des masses d'infanterie couronnant les hauteurs de Tediouchine, où se trouvaient également deux batteries d'artillerie. Quant à la cavalerie russe de Liprandi, cinq ou six mille chevaux, elle s'était retirée jusqu'au pont de Kreut-

zen. Malgré l'observation du général anglais Lucan, l'ordre écrit fut répété impérativement, et la cavalerie anglaise se lança au galop de charge sur les batteries russes, qui se trouvaient à quatre kilomètres de la route. Le combat de Balaclava était engagé, mais nous restions spectateurs de toute cette première partie de l'action. Tout à coup, un aide de camp arrive et dit au général Morris de descendre dans la plaine. Nous partons au grand trot, en colonne par pelotons; nos deux régiments de chasseurs d'Afrique, car le 4e nous avait rejoints, se mettent en bataille. A peine le mouvement était-il accompli, qu'un obus vint éclater sur l'aigle du 1er régiment; mais il ne tua personne. Un effroyable tumulte se faisait entendre dans le fond de la plaine, une fusillade et une canonnade terribles saluaient la charge héroïque, mais absurde, comme l'a fort bien dit le général russe, de la cavalerie légère anglaise. Peu après, un nuage de poussière d'où sortaient des hourras tout britanniques s'avança

sur nous : c'était l'infortunée cavalerie qui revenait mutilée et décimée. L'artillerie russe, qui était sur les hauteurs à notre gauche, commença de mitrailler ces nobles débris. Le général Morris n'hésita pas et lança le 4e chasseurs d'Afrique contre les Russes. Deux escadrons s'élancèrent bravement, sabrèrent deux lignes de tirailleurs et vinrent échouer sur les carrés russes ; ils opérèrent leur retraite en bon ordre. L'artillerie russe, si leste, eut bientôt rattelé ses pièces, se retirant à la hâte devant les chasseurs. Néanmoins le restant de la cavalerie anglaise était sauvé par l'intervention du général Morris.

Après la charge de la cavalerie anglaise et celle de nos chasseurs d'Afrique, nous demeurâmes toute la journée en présence de l'armée russe, nos tirailleurs répandus devant les leurs, sans qu'un coup de fusil fût échangé. Je vis arriver vers nous, pendant ces heures de trêve, un officier qui a été connu et vénéré de toute l'armée française : je veux parler du

colonel la Tour du Pin [1]. Ce brave soldat était à pied, un cornet acoustique à la main (il était très-sourd); son cheval avait été tué sous lui. Il vint sur notre front demander un autre cheval; mais personne n'en avait à lui donner. Le colonel Kosielski se trouvait en avant à quelques pas de nous; il lui montra un cheval anglais échappé de la charge, et qui se promenait tranquillement au pied des montagnes, à notre gauche, où il y avait beaucoup de tirailleurs russes encore embusqués. La Tour du Pin allait tranquillement essayer de le prendre, lorsque l'on courut après lui pour l'en empêcher: il est probable qu'il n'en fût pas revenu. Cet officier cherchait le danger partout où il pouvait le trouver, et je me rappelle son désespoir à Inkermann lorsqu'il sut que l'on se battait aussi avec fureur aux

1. On a pu lire ici même, outre de remarquables écrits de M. de la Tour du Pin, les pages que lui a consacrées M. Paul de Molènes dans ses *Commentaires d'un soldat*. — *Revue* du 15 janvier, du 1er et 15 février 1860.

tranchées, pendant qu'une lutte non moins chaude était engagée sur les collines. Il aurait voulu en quelque sorte se dédoubler, se trouver le même jour, à la même heure, aux deux batailles.

Le combat du 31 décembre 1854, sans avoir la même importance que celui de Balaclava, a montré la supériorité de la cavalerie régulière française sur les irréguliers russes. Le 31 décembre, le général Canrobert ordonna une reconnaissance dans la direction de la vallée de Baïdar. Le général Morris en avait le commandement avec onze escadrons de cavalerie. Le temps était exceptionnel, un soleil radieux faisait scintiller les casques de nos dragons. Le 1er chasseurs d'Afrique, avec le général d'Allonville, était en tête. A l'entrée d'un petit bois, trois cents cosaques du Don voulurent nous disputer l'entrée d'une gorge assez étroite. Le taillis était peu élevé; on pouvait s'y sabrer à l'aise. Les trois cents cosaques se mirent en ligne et nous attendirent. Au commandement de leur colonel de

Ferrabouc[1], nos braves chasseurs mettent le sabre à la main, et les voilà partis sur les cosaques, à la mode d'Afrique, un peu en fourrageurs. Les cosaques leur envoyèrent une volée de coups de carabine qui ne les arrêta pas, et, bientôt abordés, ils se mirent en retraite. C'étaient de vaillants soldats que ces cosaques, il faut leur rendre justice; ils se battaient à merveille, tout en se débarrassant de leurs lances, qui probablement les gênaient, et ils firent, bien qu'après avoir été brossés, une petite retraite fort gaillarde, en nous tuant et nous blessant assez de monde. Je ne puis omettre un trait de bravoure de l'un de ces irréguliers. Les cosaques étaient en pleine retraite, et poussés par nos chasseurs hors du petit bois, ils cherchaient à regagner, sur leur droite et un peu en arrière, de petites collines où probablement ils avaient du renfort et quelque artillerie volante. J'aperçus

1. Aujourd'hui général de brigade.

un cosaque démonté qui, cherchant à gravir à pied une de ces hauteurs, avait été arrêté dans sa course. Cinq chasseurs l'entouraient; il tenait sa lance d'une main et un pistolet de l'autre. Je le vis luttant au milieu de ses cinq adversaires, qui lui lâchèrent leurs coups de fusil sans l'atteindre. Il tua l'un d'eux, en blessa un autre, et se sauva à toutes jambes du côté des Russes qui venaient à son secours. Les trois autres chasseurs, à cette vue, s'arrêtèrent; l'intrépide cosaque paraissait blessé, car il avait de la peine à passer un petit fossé; ses camarades l'enlevèrent sur leurs chevaux et disparurent. Nous rentrâmes au camp avec quelques têtes cassées, entre autres un vieux maréchal des logis de chasseurs décoré de la veille. Le général Canrobert fit déposer sa croix sur son lit de mort.

Il est fâcheux pour la cavalerie régulière de France qu'elle n'ait pu se mesurer avec la cavalerie du général Liprandi comme avec les cosaques.

Elle ne put connaître la valeur des réguliers russes que par quelques prises insignifiantes : il lui fut permis d'étudier les détails de l'armement, mais non de voir l'homme à l'œuvre. C'est ainsi que je vis arriver dans notre camp des chevaux qu'une panique nocturne avait chassés des bivouacs russes. Pour un officier curieux de comparer les ressources offertes à son arme dans les divers pays, c'était une heureuse fortune, et j'en profitai, tout en regrettant de ne pouvoir faire connaissance avec les cavaliers russes eux-mêmes. Les chevaux de ces réguliers avaient la tête grosse, le corps long. Ils n'offraient aucun signe de bonne race ; cependant leur état de santé était bien supérieur à celui des chevaux anglais à la même époque (décembre 1854), et s'ils n'étaient pas beaux, ils paraissaient du moins résister bravement au climat. Ils étaient chez eux à vrai dire, habitués à des intempéries plus sérieuses encore. Ce qui est certain, c'est que les officiers français ou anglais qui ache-

tèrent des chevaux russes en furent assez contents.

Pour suivre l'ordre des dates, je devrais parler ici de la bataille d'Inkermann; mais la cavalerie fut peu occupée dans cette grande affaire. Les suites de la bataille eurent néanmoins quelque intérêt pour elle. La bataille s'était livrée le 25 octobre, et les chevaux des officiers anglais tués dans cette mémorable journée étaient vendus le 3 novembre. Cette vente par enchères fut annoncée dans tous les corps français. Quelques officiers par besoin, d'autres par curiosité, s'y rendirent. J'étais du nombre des curieux, et je pus recueillir d'utiles observations sur les chevaux employés dans l'armée de nos alliés. Ces chevaux commençaient à se ressentir du dépérissement qui devait avoir des suites si funestes pour la cavalerie de la reine. J'eus aussi l'occasion, à cette visite, grâce à l'obligeance d'un officier anglais, de remarquer la supériorité de certains détails d'équipement russe, constatée

par des dépouilles prises sur l'ennemi à Balaclava. L'officier en question était le colonel du 5e de dragons anglais. Fort jeune, il avait au plus haut point la courtoisie de manières qui distingue les officiers britanniques. Tout en causant avec lui, je lui exprimais mon opinion sur nos képis d'Afrique, si peu propres à garantir la tête de nos cavaliers dans les combats d'Europe [1]. Je lui disais que cette coiffure, fort bonne pour l'Afrique, avait un défaut dans nos luttes corps à corps avec la cavalerie russe, et je lui citais l'exemple d'un sous-officier de chasseurs d'Afrique, du 4e, qui avait eu la tête fendue à Balaclava. « Venez donc *luncher* avec moi demain, me dit-il ; je vous montrerai quelque chose. » J'acceptai son aimable invitation. Après le *luncheon*, il ne paraissait plus songer à l'objet dont il m'avait parlé, car il était aussi modeste que brave. Je lui rappelai sa promesse. Il alla dans le

1. Les Arabes ne se servent jamais de leurs yatagans contre la tête d'un ennemi que s'ils le croient mort ou blessé.

fond de sa tente et m'apporta son casque, qui était littéralement fendu jusqu'à un foulard qu'il avait eu le bonheur de mettre dedans. C'était un hussard russe, dans la charge de la grosse cavalerie, qui l'avait gratifié de ce coup. « Un bon *revolver* m'en a heureusement débarrassé, me dit-il. Vous voyez que nos casques ne sont pas plus que vos képis d'Afrique à l'abri du poignet de ces gaillards-là. — Quelle coiffure faudrait-il donc adopter, repris-je, pour parer le point le plus vulnérable du cavalier? — Il y a deux choses, me répondit le colonel : ou arriver à la parade, ce que j'ai oublié de faire ce jour-là, ou prendre ceci, — me dit-il en courant chercher un shako de hulan russe qui gisait dans un coin de la tente. » Et il se mit, avec un sabre, à frapper dessus sans en entamer un morceau. « Apportez-moi une hache, » cria-t-il à l'un de ses dragons. La hache fut apportée. Le colonel avait la main vigoureuse; la hache ne fut pas plus heureuse que le sabre sur ce shako informe.

« Parbleu, repris-je en riant, on dit que le souverain de toutes les Russies est souvent volé; au moins il tient là un fournisseur consciencieux. »

S'il ne fut pas donné à la cavalerie régulière d'inaugurer la campagne d'Orient, c'est à elle qu'appartint l'honneur de la clore. Le dernier combat livré sur la terre de Crimée est celui de Koughil, où cette cavalerie se couvrit de gloire. Sébastopol venait de tomber; mais la guerre durait encore. Le maréchal Pélissier, pensant que ses phalanges pourraient bien avoir à lutter en rase campagne avec l'armée russe, avait envoyé à Eupatoria une partie de sa cavalerie, — le 4e de hussards, le 6e et le 7e de dragons, — sous les ordres du général d'Allonville. A Balaclava, on avait pu reconnaître le danger de ne point imprimer à la cavalerie une direction spéciale; l'affaire du 31 décembre avait fait ressortir la supériorité de nos réguliers sur les cosaques : le combat de Koughil mit en plein relief les bons résultats d'une large

initiative laissée aux chefs de cavalerie. Le maréchal Pélissier avait compté sur le général d'Allonville pour rejeter au loin les troupes que les Russes entretenaient autour d'Eupatoria, et menacer ensuite la grande ligne de communication de l'ennemi, de Simféropol à Pérécop. Ses espérances ne furent pas trompées. Le 29 septembre 1855, le combat se livrait à Koughil. La cavalerie russe était commandée par le général Korf, officier de la plus haute distinction et du plus grand mérite dans son arme. C'était avec cette illustration moscovite que le général français allait se trouver aux prises.

Trois colonnes quittèrent Eupatoria le 29, à trois heures du matin, pour marcher à l'ennemi. Le général d'Allonville était à la tête de l'une d'elles; il avait sous ses ordres directs un corps ainsi composé : trois régiments de cavalerie, 4e hussards, 6e et 7e dragons, une batterie d'artillerie à cheval, des bataillons turcs et égyptiens, et la cavalerie ir-

régulière turque[1]. Cette colonne traversa l'un des bras du lac Sasik, et marcha par Chiban sur Djollchak, rendez-vous commun. Les deux autres colonnes avaient poussé devant elles les escadrons russes, qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Le général d'Allonville était en marche, lorsque le colonel polonais Kosielski, galopant sur les flancs de la colonne, aperçut la cavalerie russe défiler par quelques mamelons et faisant une halte. Il en prévint le général, qui envoya immédiatement à la tête de colonne (4e hussards) l'ordre de charger. Il y a un moment où l'impulsion doit être donnée à la cavalerie qu'on veut mener à la victoire, moment qui, une fois

1. Ce corps fut porté, avant la fin de la guerre, à près de 32,000 hommes : division française de Failly, 8,000 ; — cavalerie française, 1,200 ; — cavalerie anglaise, 800 ; — artillerie anglaise et française, trois batteries ; — infanterie de marine, 200 ; — génie, deux compagnies ; — armée égyptienne (infanterie et cavalerie), 18,000 ; — artillerie turque, trois batteries ; — environ 32,000 combattants.

passé, ne se retrouve plus. Ce moment avait été saisi. Le 4e de hussards est lancé; il est soutenu par le général de Champéron avec ses dragons, dignes ce jour-là de nos vieux dragons d'Espagne. Le 6e régiment de dragons, ayant à sa tête le colonel Resayre, suivi du 7e, colonel Duhesme, appuyant sur la droite, seconde le mouvement des hussards et tombe sur les escadrons de hulans qui cherchaient à rétablir le combat et à sauver les pièces. Une affreuse mêlée s'engage ; la cavalerie russe est culbutée, sabrée, poursuivie l'épée dans les reins sur un espace d'environ deux lieues. Six bouches à feu, douze caissons, cent soixante-neuf prisonniers, deux cent cinquante chevaux du 18e de hulans, avec son commandant, le colonel Andreouski, tué de la main d'un de nos braves hussards, voilà les trophées de cette belle journée, digne, pour la cavalerie, de la glorieuse affaire de Saarsfield en Prusse.

Qu'on réfléchisse maintenant sur ce rôle de la

cavalerie française, si différent suivant les occasions. Dans la campagne d'Afrique de 1840, le commandement d'un chef non spécial lui enlève toute activité, au grand détriment des colonnes expéditionnaires qui prodiguent leur sang, faute d'être appuyées par un corps dont la place était marquée sur leurs flancs, et non au milieu d'un convoi. En Crimée, à Balaclava, le commandement d'un chef non spécial occasionne de plus grands désastres encore, non parce qu'il empêche d'agir, mais parce qu'il provoque l'action hors de propos. A côté de ces tristes souvenirs se placent des combats où la cavalerie est réellement maîtresse d'elle-même. Et alors quelle fière attitude! quels brillants résultats! Je n'ai cité que deux exemples; mais si l'on remontait plus loin dans le passé, vers les guerres du début de ce siècle, on en rencontrerait mille. La guerre de Crimée a semblé heureusement clore une période de funeste inaction pour la cavalerie française. Récemment, en Italie en-

core, si elle n'a pu que montrer son intrépidité sans porter des coups décisifs, on doit croire que la campagne, en se prolongeant, ne lui eût pas épargné les occasions de bien agir. Ce qui est désormais acquis, c'est que la tactique moderne entre dans une voie plus favorable à l'emploi actif de la cavalerie. Tous les écrivains militaires doivent se ranger à l'opinion du capitaine Nolan, formulée en quelques lignes qui sont la plus naturelle conclusion de ces pages. « Aujourd'hui, dit l'écrivain anglais, on ne recherche plus les plaines unies pour livrer bataille ; mais même dans les pays coupés la cavalerie doit appuyer les autres armes. » Quand l'utilité d'un corps est ainsi reconnue, il ne reste plus qu'à l'employer le plus efficacement possible. Or, pour atteindre ce but, il suffit de suivre l'exemple des grands capitaines qui avaient le bon sens de ne pas donner aux chefs de cavalerie l'ordre de l'action sans leur laisser en même temps la liberté des mouvements.

Un fait considérable, en venant augmenter pour les chefs de cavalerie les difficultés du commandement, ajoute aussi une force nouvelle à l'opinion qui voudrait voir ces chefs investis de l'autorité nécessaire pour l'accomplissement d'une tâche spéciale. Ce fait, c'est la puissance croissante de l'artillerie, qui doit modifier si profondément la tactique en général, et le rôle de la cavalerie en particulier. A Solferino, la cavalerie autrichienne essaya vainement à deux reprises d'attaquer la cavalerie du général Desvaux; les trouées énormes que notre artillerie faisait dans les escadrons ennemis à plus d'un quart de lieue les forcèrent à tourner bride. Des chefs de cavalerie consommés et livrés à eux-mêmes peuvent seuls déterminer la part et le rôle possible de leur arme en présence des nouveaux moyens de destruction. Beaucoup de personnes pensent, je le sais, que les terribles engins dont dispose aujourd'hui l'artillerie doivent nécessairement modifier, sinon annuler, le rôle

de la cavalerie dans les luttes futures. S'il nous était permis de formuler une opinion, nous dirions que plus l'artillerie augmentera ses moyens de puissance, plus large et plus beau sera le rôle de la cavalerie, et cette appréciation n'est pas en désaccord avec l'expérience. Si vous laissez le combat se livrer entre les deux armes de l'infanterie et de l'artillerie, si vous laissez à cette dernière toute latitude de choisir ses positions, de s'y maintenir jusqu'à ce que l'infanterie vienne les enlever, certainement le rôle de la cavalerie s'efface devant une pareille incurie ; mais si vous donnez à la cavalerie son véritable rôle, qui est de harceler cette artillerie sans cesse, de l'empêcher de se mettre en batterie, de l'inquiéter même quand elle s'y trouve, alors le plus simple bon sens suffit pour indiquer l'utilité d'un pareil auxiliaire. A l'appui d'une cavalerie paralysant l'effet de l'artillerie en position, on pourrait trouver de nombreux exemples dans les grandes pages du règne de Louis XIV ; mais en

des questions qui intéressent surtout notre temps, il vaut mieux ne citer que des faits contemporains. A Isly, la fougue de la cavalerie française fut telle que les Marocains, dont les canons défendaient l'approche des tentes, ne purent même les recharger. Admettons que les Marocains ne soient pas de très-bons artilleurs : contestera-t-on l'habileté des artilleurs russes? Eh bien, à Balaclava, l'artillerie russe, placée sur des hauteurs à pentes très-roides, soutenue par des bataillons d'infanterie, fut obligée, par l'impétuosité de la charge des chasseurs d'Afrique, de ratteler ses pièces et de se sauver au plus vite, et ne reparut plus de la journée. Que conclure de pareils faits? C'est que plus les moyens de destruction seront multipliés et puissants, plus aussi la cavalerie deviendra utile. Ce raisonnement s'appuie sur une vertu qui honorera toujours les artilleurs : c'est qu'ils aiment mieux mourir sur leurs pièces que de les abandonner. Ne les voit-on pas souvent en effet dédaigner l'occasion qui s'of-

fre à eux d'échapper à l'étreinte de l'ennemi et préférer la mort? Des traits de ce genre ont encore été signalés à Solferino. Toute artillerie qui acceptera le combat pied à pied avec la cavalerie doit nécessairement tomber entre les mains d'une troupe hardie et manœuvrière.

Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que notre cavalerie régulière ne le cède en rien à celle d'aucune grande puissance, à commencer par l'Angleterre. Un écrivain anglais, Thackwell, l'historien de la seconde guerre des Sikhs, avoue lui-même qu'à la bataille de Chillianwalla, dans l'Inde, la cavalerie anglaise fut inférieure à celle des peuplades qu'elle combattait. On doit reconnaître cependant qu'en Crimée la cavalerie anglaise a montré, sinon un heureux esprit d'initiative, du moins une incontestable bravoure. La Russie ne peut nous opposer qu'une cavalerie irrégulière, dont l'affaire du 31 décembre 1854 et le combat de Koughil ont établi l'infériorité. La Prusse a des

corps bien exercés sans doute, mais auxquels manque l'indispensable expérience de la guerre. Reste l'Autriche, qui a une belle et magnifique cavalerie, et pourtant ceux qui ont pu comparer en Italie ses hussards hongrois, si braves, si solides, à nos chasseurs d'Afrique, savent auquel des deux corps appartient l'avantage.

Il ne faudrait pas oublier une des causes essentielles de la supériorité de notre cavalerie. Cette cause, c'est le cheval lui-même, le cheval qui nous vient d'Afrique, ce noble et intelligent animal qui rachète ses formes grêles par tant de bravoure et de vigueur. Le mérite du cheval arabe comme cheval de guerre a été démontré avec une rare autorité dans la *Revue*[1]. Que de fois il m'a été donné de reconnaître ce qu'il y avait de justesse dans l'opinion exprimée à ce sujet par M. le général Daumas! J'en appelle d'ailleurs à tous ceux qui ont

1. Voyez le *Cheval de guerre* dans la livraison du 15 mai 1855.

fait en Afrique, avec les généraux Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, ces longues courses devenues proverbialement célèbres sous le nom de *razzias*. Ces courses nous offraient des occasions toujours nouvelles d'admirer dans le cheval arabe une des premières vertus du cheval de guerre, la sobriété. La Crimée a mis encore mieux en évidence cette précieuse qualité, dont nos guerres d'Afrique nous obligeaient souvent à tirer parti. Les mêmes animaux que dans les Chotts on nourrissait avec de maigres touffes de feuilles de thym ou de chêne-liége ont supporté des privations non moins dures sur le plateau de la Chersonèse, et quand on me demanda pendant le terrible hiver de 1854, si le cheval d'Afrique pourrait se passer d'orge ou même de foin, je n'hésitai pas à répondre affirmativement.

Notre cavalerie a donc en elle tous les éléments qui font la supériorité d'un corps militaire. Il s'agit de laisser aux chefs qui la commandent une plus libre disposition d'eux-mêmes aux jours de

combat. L'arme est des mieux trempées. L'exemple de l'Afrique en 1840 montre combien une cavalerie régulière peut souffrir de l'atteinte portée à la spontanéité du commandement; les heureux combats de la Crimée nous apprennent combien, au contraire, elle puise de force et d'ardeur dans la libre action du chef.

FIN.

TABLE

Paris. Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.



